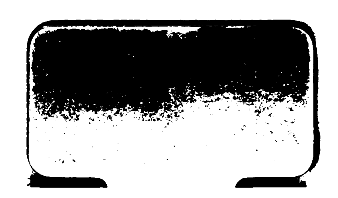



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ESSAIS

DE MONTAIGNE

II

Paris. — Imprimerie de G. GRATIOT, rue Mazarine, 30.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE

SUIVIS DE SA CORRESPONDANCE

ET DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE D'ESTIENNE DE LA BOËTIE

ÉDITION VARIORUM

ACCOMPAGNÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

DE NOTES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES, ETC

et d'un Index analytique

PAR CHARLES LOUANDRE

TOME DEUXIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

39, RUE DE L'UNIVERSITÉ

—

1854

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

SUITE

CHAPITRE XLV.

DE LA BATTAILLE DE DREUX.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre battaille de Dreux[1]; mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant, qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonçoit monsieur le connestable, chef de l'armee, avecques l'artillerie, et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais, oultre ce

[1] Ce fut dans les environs de Dreux que se livra la bataille de ce nom, le 19 décembre 1562; elle fut gagnée par les catholiques, commandés par le connétable de Montmorency et le duc de Guise, sur le prince de Condé et les protestants. Huit mille hommes perdirent la vie dans cette bataille, l'une des plus sanglantes de l'époque. — Voir Sismondi, *Hist. des Français*, t. XVIII, p. 354-360.

que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce poinct là. Philopœmen [1] en un rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride; et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents, ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à fait abandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout; et, cela faict, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

Et cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Bœotiens, que Xenophon [2], qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veu, Agesilaus refusa l'advantage, que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens et les charger en

[1] Plutarque, *Vie de Philopœmen*, c. 6.

[2] Cité par Plutarque, *Vie d'Agésilas*.

queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et, pour montrer sa prouesse, d'une merveilleuse ardeur de courage choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et bien blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens ; puis, quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les feit suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route ; ains se retirerent le petit pas, monstrants touiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI.

DES NOMS.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade ; de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en voys faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçais comment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume, Benoist. Item, il semble y avoir, en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres, et en nostre ancienne Aqui-

taine des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu [1], par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passe-temps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin ; ainsi des aultres.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation ; mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir, car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers ; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms

[1] Le nom de *Guienne* ne vient point de *Guillaume*, mais bien du mot *Aquitania*, l'Aquitaine, dont on a fait d'abord *l'Aquienne*, et ensuite *la Guienne*. A. DUVAL.

se presentent le plus facilement à la langue. I'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie; et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chappelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame: cette aultre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras, estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et, par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur, et l'endormit[1].

Item, dira pas la posterité que nostre reformation

[1] SEXTUS EMPIRICUS, *adversus Mathem.*, liv. VI.

d'auiourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeissance, de paix et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot, et Michel.

Item, ie sçais bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ai souhaité souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont; car, en faisant de Vaudemont, *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeler chascun par le nom de sa terre et sei-

gneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honnoré, ne peult honnestement l'abandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples, que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne, eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes? plus, ce crois ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis? ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un autre; lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'alliances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun, cherchant à s'egualer à luy, alleguoit. qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en

profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que, par temerité, il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu! de ce de quoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeuls, et ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Ie porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce. Quel privilege a cette figure pour demourer particulierement en ma maison? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif acheteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et, pour Dieu! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questant avecques si grand' peine? c'est, en somme, Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subiect mortel, et en un

moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle veult! Nature nous a là donné un plaisant iouet! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour touts potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à à varier, que ie demanderois volontiers, A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin[1]? Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien, que Σ mit T en procez[2]; car

Non levia aut ludicra petuntur
Præmia[3]:

il y va de bon; il est question, laquelle de ces lettres doibt estre payee de tant de sieges, battailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot[4] n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poesie et peincture. Et l'historien Suetone n'a aimé que le sens du sien; et, en ayant privé Lenis, qui estoit le surnom de son pere[5], a laissé Tranquil-

[1] A *Du Guesclin*, qui est nommé, par les anciens historiens, *Guesquin, Du Guéclin, Du Gayaquin, Du Guesquin, Guesquinius, Guesclinius, Guesquinas*, etc.

[2] Allusion au *Jugement des Voyelles*, par Lucien. V. Leclerc,

[3] Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. Virg., *Énéide*, XII, 764.

[4] Peintre et poëte, né au Mans l'an 1515.

[5] Suétone, *Othon*, c. 10.

lus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulain et au baron de La Garde[1]?

Secondement, ce sont traicts de plume communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom? et en diverses races, siecles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompee le grand? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eust la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent?

Id cinerem et manes credis curare sepultos[2]?

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

[1] Antoine *Iscalin* (c'était son véritable nom) fut aussi appelé *le capitaine Poulain et le baron de La Garde*. C'était un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François I[er] et de ses successeurs, jusqu'à Charles IX. Coste.

[2] Croyez-vous que des cendres et des ossements ensevelis soient occupés de ces choses? Virg., *Énéide*, IV, 34.

Consiliis nostris laus est attrita Laconum[1];

et Africanus, de cet aultre,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat[2].

Les survivants se chatouillent de la doulceur de ces voix, et, par icelles sollicitez de jalousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment; et, d'une pipeuse esperance, se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

Ad hæc se
Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator
Erexit: causas discriminis atque laboris
Inde habuit: tanto maior famæ sitis est, quam
Virtutis[3]!

CHAPITRE XLVII.

DE L'INCERTITUDE DE NOSTRE IUGEMENT[4].

C'est bien, ce que dict ce vers,

[1] Mes actes ont mis au néant la gloire de Lacédémone. Cicéron, *Tuscul.*, V, 17.

[2] Du soleil levant aux Palus-Méotides, il n'est personne dont les actions puissent s'égaler aux miennes. Id., *ibid.*, V, 17.

[3] C'est là ce qui enflamma les généraux romains, grecs et barbares; c'est là ce qui leur fit supporter les dangers et les fatigues; tant il est vrai que nous avons une plus ardente soif de renommée que de vertu! Juv., *Sat.*, X, 137.

[4] .... Une part à faire dans Montaigne est celle de l'érudit. Il y a maint chapitre (et on pourrait les citer presque tous) où, comme dans celui ayant pour titre *De l'Incertitude de notre jugement*, la pensée de l'auteur n'est là évidemment que pour servir de prétexte, d'enseigne telle quelle à ces histoires qu'il savait et ne vou-

Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα [1].

« Il y a prou de loy [2] de parler, par tout, et pour et contre. »

Pour exemple :

Vince Hannibal, e non seppe usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura [3],

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernierement poursuivy nostre poincte à Moncontour ; ou qui vouldra accuser le roi d'Espaigne [4] de n'avoir sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin ; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brasee toute comble, il n'en peult saisir davantage ; indigne que la fortune

lait pas perdre occasion de débiter. Il était du seizième siècle en cela, et, comme par l'autre côté il touchait aux poëtes et rêveurs atteints de la muse, par celui-ci il tombait dans l'Aulu-Gelle et le Macrobe, dans le compilateur d'anecdotes et le collecteur de *Stromates*, allant à la chasse aux épigraphes, aux apophthegmes, aux jolis textes et curiosités de toutes sortes, comme Ménage et l'abbé de Marolles, si l'on veut, ou La Monnoie.

Il faudrait encore faire une part en lui à l'écrivain amoureux d'écrire et de s'exprimer, aussi amoureux de le faire, quoi qu'il en dise, que purent l'être Pline et Cicéron. SAINTE BEUVE.

[1] HOMÈRE, *Iliade*, XX, 249.

[2] *On peut parler à son aise.* E. JOHANNEAU.

[3] Annibal vainquit les Romains ; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PÉTRARQUE.

[4] Philippe II, qui battit les Français près de Saint-Quentin, en 1556, le 10 août, fête de saint Laurent. COSTE.

luy aye mis un tel bien entre mains : car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

> Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror[1]?

Mais enfin, que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle; ce n'est pas victoire, si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cæsar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre[2] : et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour.

Mais pourquoy ne dira on aussi, au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius,

[1] Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur. LUCAIN, VII, 734.

[2] PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 11.

en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une troupe de reste qui, par desespoir, se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de M. de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop aprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver M. d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis*[1].

> Vincitur haud gratis, iugulo qui provocat hostem[2].

Voylà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture ; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur[3]. Clodomire, roy d'Aquitaine, après sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste ; mais son opiniastreté lui osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses

[1] Ce texte est extrait de la *Déclamation* de PORTIUS LATRO.

[2] Il ne tombe point sans se venger, celui qui s'offre aux coups de l'ennemi. LUCAIN, IV, 275.

[3] DIODORE DE SICILE, XII, 25.

soldats richement et somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar[1], et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages ; raison, dict Xenophon[2], pourquoy les Asiatiques menoient en leurs guerres, femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre ; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hazarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus, montrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront ils de cette « armee ? » S'ils s'en contenteront ? respondict il : vrayment, ouy ; pour avares qu'ils soyent[3]. » Lycurgus deffendoit aux siens, non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus ; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avec le reste de la battaille[4].

[1] SUÉTONE, *César*, c. 67.
[2] *Cyropédie*, IV, 4.
[3] AULU-GELLE, V, 5.
[4] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à la fin de ceux de *Lycurgue*.

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison; car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remède que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius; car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras, où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en despendent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le poinct de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on en-

court par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quand et quand à leur faillir, et perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent, ou mort, ou s'estre desrobé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage; car pour s'estre voulu cacher soubs les armes de Megacles, et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gylippus [1], au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts et sans atour imperial.

A la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy : « Pour autant « que cela (ie desroberay icy les mots mesmes de « Plutarque [2], qui valent mieulx que les miens) affoi- « blit la violence que le courir donne aux premiers « coups; et quand et quand oste l'eslancement des « combattants les uns contre les aultres, qui a accous- « tumé de les remplir d'impetuosité et de fureur,

[1] Diodore de Sicile, XIII, 33.
[2] *Vie de Pompée*, c. 19.

« plus qu'aultre chose, quand ils viennent à s'entre-« chocquer de roideur, leur augmentant le courage « par le cry et la course ; et rend la chaleur des sol-« dats, en maniere de dire, refroidie et figee. » Voylà ce qu'il dict pour ce roole. Mais, si Cæsar eut perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger ; et Que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine ? oultre ce que l'armee estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prinses, avant que son compaignon le secoure. En cette vilaine battaille de deux freres Perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster : mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine, leur donnant cependant l'advantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traicts. D'aultres ont reglé ce doubte en leurs armees, de cette maniere : « Si les ennemis vous « courent sus, attendez les de pied coy ; s'ils vous « attendent de pied coy, courez leur sus [1]. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Provence, le roy François feut au propre d'eslire,

[1] PLUTARQUE, dans les *Préceptes de Mariage*, c. 34.

ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast, Combien c'est d'advantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à touts les coups de faire le gast[1], ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres; et si, le païsan ne porte pas si doulcement ce ravage de ceulx de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous; Que la licence de desrober et piller, qui ne peult estre permise en son païs, est un grand support aux ennuis de la guerre; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est malaysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte; Que celuy qui met la nappe, tumbe tousiours des despens; Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre; et Que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente, qu'il est malaysé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si aiseement à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouï l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce qu'il choisit de rappeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peut ima-

[1] Le dégât.

giner, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté[1] de toutes commoditez; Les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, ny le moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez, nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui le sceust deffendre d'embusches et surprinses; et, s'il venoit à la perte d'une battaille, aulcun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'aultre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais, au rebours, Hannibal, en cette mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conqueste d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs

[1] *Abondance.*

terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison, que les evenements et issues despendent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veult pas renger et assubiectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers,

Et male consultis pretium est; prudentia fallax:
Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes,
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
Scilicet est aliud, quod nos cogatque regatque
Maius, et in proprias ducat mortalia leges [1].

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en despendent bien autant; et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon [2], parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard. »

[1] On réussit quelquefois en faisant des fautes; la prudence est sujette à se tromper. La fortune n'examine pas la justice des causes; elle ne suit pas ceux qui sont les plus méritants. Vagabonde, elle va au hasard de l'un à l'autre. C'est qu'il est un pouvoir plus fort que le nôtre, qui nous maîtrise et qui nous régit, et conduit à son gré les affaires humaines. MANILIUS, IV, 95.

[2] Dans *le Timée*.

CHAPITRE XLVIII.

DES DESTRIERS.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçais encores que c'est d'adiectif, coniunctif, et d'ablatif. Il me semble avoir ouï dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios*[1], qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre touts frais au besoing : et de là vient que nous apellons *destriers* les chevaux de service ; et nos romans disent ordinairement, *adestrer*, pour *accompaigner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'aultre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire touts armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'aultre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam*

[1] *D'attelage*, ou *de main*. Le dernier mot, *dextrarius*, dont on a fait *destriers*, est un mot du moyen âge. Nous remarquerons, à propos de ce mot, que la distinction profonde qui séparait les hommes en deux classes s'étendait jusqu'aux animaux. Il y avait des chevaux nobles et des chevaux roturiers. Les premiers, qui servaient à la guerre, à la chasse et aux tournois, occupations exclusives des seigneurs, se trouvaient, par cet exercice même, anoblis comme eux. On les nommait *destriers*, *palefrois*, *haquenées*. Les seconds, qui portaient le bât et tiraient la charrue, se nommaient des *sommiers* ou des *ronsins*. Leur assimilation aux serfs était si complète, qu'ils devaient comme eux le service féodal, le service à *ronsin*.

sæpe pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus[1] *!* Il se treuve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter, des pieds et des dents, sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis ; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artybius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole ; car il feut cause de sa mort, le coustillier[2] d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre[3]. Et ce que les Italiens disent, qu'en la bataille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela ; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroicts chevaux de gendarmes du monde ; que par nature et par coustume

[1] Comme ceux de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux ; et, tout armés, dans le fort du combat, ils se jetoient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : tant étoit grande leur agilité et la docilité de leurs chevaux ! TITE LIVE, XXIII, 29.

[2] On nommait *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portaient la *coustille*, et se tenaient près de l'homme d'armes. *Coustille* était une épée, ou long poignard, BOREL, dans son *Trésor des Recherches gauloises*, etc. COSTE.

[3] HÉRODOTE, V, 111 et 112.

ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cæsar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cæsar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournees derriere le dos[1]. Comme nature a voulu faire de ce personnage, et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait, du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom[2]. Cæsar en avoit aussi un aultre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupee en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ni dressé que par Cæsar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus[3].

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain, et malade. Platon[4] la recommende

[1] Plutarque, *Vie de César*, c. 5.
[2] Aulu-Gelle, V, 2.
[3] Suétone, *César*, c. 61.
[4] *Lois*, liv. VII.

pour la santé; aussi dict Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon [1] la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus [2] disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi touts leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir, et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs, parmy eulx, c'est que les uns vont à cheval, les aultres à pied : institution nee du roy Cyrus.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar [3]), des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuyte, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *quo, haud dubie, superat Romanus* [4], dict Tite Live. Si est il que la premiere provision de quoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux : pourtant veoyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet* [5]. Le grand Seigneur ne

[1] *Cyropédie*, liv. IV, c. 3.

[2] JUSTIN, liv. XLI.

[3] SUÉTONE, *César*, c. 60.

[4] Où, sans aucun doute, les Romains excellent. TITE LIVE, IX, 22.

[5] Il commande qu'on livre les armes, qu'on amène les chevaux, qu'on donne des otages. *De Bello Gallico*, VII, 11.

permet auiourd'huy, ny à chrestien, ny à iuif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la pluspart du temps, touts à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon [1], vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence ; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche ; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux, que ceulx qui se font à cheval :

> Cædebant pariter, pariterque ruebant
> Victores victique ; neque his fuga nota, neque illis [2] :

leurs battailles se voyent bien mieulx contestees ; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit* [3]. Et chose que nous appellons à la société d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il se peult ; comme ie conseillerois de choisir les armes les plus courtes, et

[1] *Cyropédie*, IV, 3.

[2] Les vainqueurs et les vaincus frappaient, se précipitaient en même temps ; ni les uns ni les autres ne connaissaient la fuite. VIRG., *Énéide*, X, 756.

[3] Les premiers cris et la première charge décident la victoire. TITE LIVE, XXV, 41.

celles de quoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict :

> Et, quo ferre velint, permittere vulnera ventis ;
> Ensis habet vires ; et gens quæcumque virorum est,
> Bella gerit gladiis [1].

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et, sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, ie crois que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle de quoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient *phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé, et se lançoit tantost de la main en la campaigne, tantost à tout des engeins, pour deffendre les lieux assiegez : la hante, revestue d'estouppe empoixee et huilee, s'enflammoit de sa course ; et, s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi

[1] .... Lorsqu'on s'en rapporte aux vents du soin de porter les coups au hasard ; l'épée est puissante, et toutes les nations valeureuses combattent avec le glaive. LUCAIN, VIII, 384.

empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peult produire en la meslee une commune incommodité :

> Magnûm stridens contorta phalarica venit;
> Fulminis acta modo [1].

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience; par où il suppleoient au deffault de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez; et les cousoient. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... funda, mare apertum incessentes... coronas modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti traiicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent* [2]. Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre, des nostres : *ad ictus mænium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cepit* [3]. Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duicts à combattre main à main avecques plus de courage.

[1] La *phalarique,* lancée comme la foudre, fend l'air avec un sifflement aigu. VIRG., *Énéide*, IX, 705.

[2] Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non-seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisait. TITE LIVE, XXXVIII, 29.

[3] Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara des assiégés. TITE LIVE, XXXVIII, 5.

Non tam patentibus plagis moventur... ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ, aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tum, in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi[1] : peincture bien voisine d'une harquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrent une nation qui les endommagea merveilleusement, à coups de grands arcs et forts, et de sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé[2]. Les engeins, que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volee et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant; de quoy les François, Picards, Flamands

[1] La largeur des plaies ne les effraye pas; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors, furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre de rage et de honte. TITE LIVE, XXXVIII, 21.

[2] XÉNOPHON, *Anabas*, V, 2.

et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir ; » ce sont ses mots. Cæsar, parlant de ceulx de Suede[1] : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il[2], ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing ; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles ; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que i'ay admiré aultrefois, de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux Massyliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride :

Et gens, quæ nudo residens Massylia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga[3].

Et Numidæ infræni cingunt[4].

Equi sine frænis ; deformis ipse cursus, rigida cervice, et extento capite currentium[5].

[1] Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gens* (*de Bell. Gall.*, IV, 1). La Suède était inconnue aux Romains du temps de César. Coste.

[2] *De Bell. Gall.*, IV, 2.

[3] Les Massiliens, montés sur les dos nus de leurs chevaux, ne les manœuvrent point avec le frein, mais avec une baguette. Lucain, IV, 682.

[4] Et les Numides, conduisant leurs chevaux sans frein. Virg., *Énéide*, IV, 41.

[5] Leurs chevaux sans frein ont l'allure disgracieuse, l'encolure roide, et la tête tendue en avant quand ils courent. Tite Live, XXXV, 11.

Le roy Alphonse[1], celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende; comme ie viens d'apprendre dans les Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en foys. *Le Courtisan*[2] dict qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules.

Xenophon[3] recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et hanarcher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maître au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abruvoient et nourrissoient:

Venit et epoto Sarmata pastus equo[4].

[1] Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, mort en 1350, à trente-huit ans.

[2] *Del Cortegiano*, publié par Balthasar Castiglione, en 1528.

[3] *Cyropédie*, III, 3.

[4] On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MARTIAL, *Spectacul. Lib.*, epigr. 3, v. 4.

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux [1].

Pour verifier combien les armees turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent, qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre, de quoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce feussent ou dieux, ou animaux en noblesse au dessus de leur nature: aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour language de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traisné à quatre chevaux; le tiers, de monter un chameau; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul [2]. Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avec-

[1] VALÈRE MAXIME, VII, 6, *ext.* 1.

[2] ARRIEN, *Hist. Ind.*, c. 17.

ques bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus[1], contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le battaillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils debridassent leurs chevaux, et brochassent[2] à toute force des esperons; si que, rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tressanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpe romanos equites cum laude fecisse sua, memoriæ proditum est... Detractisque frænis, bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt*[3].

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si, en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la leicher avec la langue. En

[1] Ou plutôt *Rullianus*. TITE LIVE, VII, 30.

[2] *Piquassent*.

[3] Cette charge de vos chevaux sera plus puissante, si vous les lancez débridés sur les chevaux ennemis. On raconte que les cavaliers romains ont souvent employé cette manœuvre avec succès... Ils ôtèrent les brides à leurs chevaux, passèrent et repassèrent deux fois à travers les rangs ennemis, en brisant toutes les lances et en faisant un grand carnage. TITE LIVE, XL, 40.

Russie, l'armee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que, pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se iecter dedans, et iouïr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour où il feut rompu par Tamburlan, se sauvoit belle erre[1] sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau; ce qui la rendit si flacque et refroidie, qu'il feut bien aysееment aprez acconsuyvi par ceulx qui le poursuyvoient. On dict bien qu'on les lasche, les laissant pisser; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee.

Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeoient de bon appetit; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote[2].

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille; et ne passent les aultres à la montre[3] : les Lacedemoniens, ayants desfaict les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaux vaincus, et les menerent ainsin en triumphe. Alexandre combattit une nation, *Dahas* : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre; mais, en la

[1] *En grande hâte.*

[2] Liv. I, c. 78.

[3] *Et on n'en admet point d'autres dans les montres ou revues.* V. Leclerc.

meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores à pied, ores à cheval, l'un aprez l'aultre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un cheval à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. I'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier; et aultres pareilles singeries, de quoy il vivoit.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient, à tours[1], à terre, et puis sur la selle : et un qui, seulement des dents, bridoit et enharnachoit son cheval : un aultre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'aultre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de

[1] *Tour à tour.*

toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils, et soubs ses orteils, des reales[1], comme si elles y eussent esté clouees, pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE XLIX.

COUSTUMES ANCIENNES.

I'excuserois volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et regle de perfection, que ses propres mœurs et usances[2], car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de touts hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nays. Ie suis content, quand il verra

[1] Monnaie royale d'Espagne.

[2] Pascal comme Montaigne s'est occupé de *la coutume* (voir notre édit. de Pascal, chap. IV); voici ce qu'il dit : « Montaigne a tort : la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste ; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste : sinon, il ne la suivrait plus, quoiqu'elle fût coutume; car on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie; mais l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannique que celui de la délectation : ce sont les principes naturels à l'homme, etc. »

Nous ferons remarquer que jusqu'au *rapport* de M. Cousin sur la nécessité d'une nouvelle *édition de Pascal*, on faisait dire à l'auteur des *Pensées :* « Montaigne a raison. » Le Ms. de Pascal porte : « a tort. » Montaigne, dit à ce propos M. Cousin, Montaigne, qui est l'inconséquence même, chancelle perpétuellement dans son scepticisme, et il dit quelquefois que la coutume a du bon, et que c'est pour cela qu'on la suit. Pascal redresse ici Montaigne, il lui reproche cette concession et maintient que la force de la coutume se tire d'elle-même, c'est-à-dire de la seule faiblesse de l'homme.

Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis touts les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoinct entre les mammelles, il maintenoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu : quelques annees aprez, le voylà avalé iusques entre les cuisses; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parceque nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de touts les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, et celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous, qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouïr tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Ie veulx icy entasser aulcunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres,

les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict César : *Sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt*[1]; et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous respondre.

Aux bains, que les anciens prenoient touts les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient du commencement que les bras et les iambes[2]; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient tout nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps de faire leur front.

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis[3],

[1] Ils s'enveloppent la main gauche de leurs saies, et tirent l'épée. CÉSAR, *de Bello civili*, I, 75.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 86.

[3] Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, II, 62, 1.

quoyqu'ils eussent des oignements propres à cela.

Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta [1].

Ils aimoient à se coucher mollement, et alleguent pour preuve de patience, de coucher sur les matelats. Ils mangeoient couchez sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto [2].

Et dict on du ieune Caton [3], que depuis la battaille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honnorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient, en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis [4];

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Cratez, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires : celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoulsé : « Comment dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'aultre [5]? » Ils mangeoient, comme nous, le fruict à l'issue de la table [6]. Ils se tor-

[1] Elle reluit d'onguents dépilatoires, ou enduit sa peau de craie détrempée dans du vinaigre. MARTIAL, VI, 93, 9.

[2] Alors, du lit élevé où il était placé, Énée parla ainsi. VIRG., *Énéide*, II, 2.

[3] PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 15.

[4] Je t'embrasserais en te félicitant avec de douces paroles. OVIDE, *de Ponto*, IV, 9, 13.

[5] DIOGÈNE LAERCE, VI, 89.

[6] *Ab ovo usque ad mala*. HORACE, *Sat.*, I, 3, 6.

choient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avecques une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa[1]. Ils s'essuyoient le catze de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

> At tibi nil faciam; sed lota mentula lana[2].

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passants :

> Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
> Somno devincti, credunt extollere vestem[3].

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvants pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants; et leurs fols, pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers qui se portoient sur la table; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

[1] Sénèque, *Épist.* 70.

[2] Martial, II, 58, 11.

[3] Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. Lucrèce, IV, 1024.

Has vobis epulas habete, lauti :
Nos offendimur ambulante cœna [1].

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaux au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste [2]. Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a encores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer (car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur); mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius; et diront

[1] Riches voluptueux, gardez ces mets pour vous : je n'aime pas un souper ambulant. MARTIAL, VII, 48, 4.

[2] VAR. : *A son goust*. Éditions de 1580 et de 1587.

Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois [1], un endroict où il semble que l'aucteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gaing d'une battaille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames, estant aux estuves, y recevoient quand et quand des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre :

> Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
> Stat, quoties calidis nuda foveris aquis [2].

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris [3], portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellée par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur noleage, dez l'entree du bateau, ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

> Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
> Tota abit hora [4].

[1] Chap. 5 de la traduction d'Amyot.

[2] Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu prends, nue, un bain chaud. MARTIAL, VII, 35, 1.

[3] *Carm.*, V, v. 239 et suiv.

[4] Tandis qu'on demande le prix du péage et qu'on attelle la mule, l'heure entière se passe. HOR., *Sat.*, I, 5, 13.

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cæsar, *spondam regis Nicomedis*[1]. Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ocius
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lympha[2]?

Et ces champisses[3] contenances de nos laquais y estoient aussi :

O Iane! a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ, quantum sitiat canis Appula, tantum[4].

Les dames argiennes et romaines[5] portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si i'en estois creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

CHAPITRE L.

DE DEMOCRITUS ET HERACLITUS.

Le iugement est un util à tous subiects, et se mesle partout : à cette cause, aux Essais que i'en foys icy,

[1] La ruelle du roi Nicomède. SUÉTONE, *César*, 49.
[2] Quel esclave éteindra bien vite le feu du falerne avec cette eau vive et coulante? HOR., *Od.*, II, 2, 18.
[3] *Malignes, goguenardes.* COSTE.
[4] O Janus! à qui personne n'a fait la nique par derrière, à qui personne, d'une main furtive, n'a posé des oreilles d'âne, ou n'a tiré une langue aussi longue qu'un chien d'Apulie qui a soif. PERSE, *Sat.*, I, 58.
[5] HÉRODIEN, IV, 2, 6.

i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy[1] de ceulx dont il se vante le plus. Tantost à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera de quoy luy donner corps, et de quoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promene à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisi. Ie prends, de la fortune, le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne iamais de les traicter entiers : car ie ne veois le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prends un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et parfois à pincer iusqu'à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçais, et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Ie me hazarderois de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissois moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme,

[1] *Même.*

sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cæsar qui se faict veoir à ordonner et dresser la battaille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval, non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les functions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là, n'acheve pas de la cognoistre ; et à l'adventure, la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere ; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte, non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peut-estre leurs poids, mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beauté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et receoivent, de l'ame, nouvelle vesture et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, regles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à

nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœux; non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs; au rebours, elles l'entraisnent à leur suitte, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu? ie le hais et fuys de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel despend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule[1], si touts ses nerfs ne bandent; combien amplement elle donne loy à chascun, en cela, de se cognoistre et iuger droictement de soy. Ie ne me veois et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la precellence rare, et au-dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egualement qu'un' aultre[2].

[1] Voir, sur *le jeu*, notre édition de Pascal, *Pensées*, pag. 162, et sur *les occupations de l'homme* le chap. V.

[2] *Autant que toute autre parcelle, ou occupation.* Coste.

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant; Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

> Alter
> Ridebat, quoties a limine moverat unum
> Protuleratque pedem; flebat contrarius alter [1].

I'aime mieulx la premiere humeur; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condamne plus que l'aultre; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plaind : les choses de quoy on se mocque, on les estime sans prix. Ie ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy

[1] L'un riait, chaque fois qu'il remuait le pied pour s'avancer en dehors du seuil; l'autre, au contraire, pleurait. Juv., *Sat.*, X, 28.

qui feut surnommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravee : l'aultre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse iuste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine[1]; conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit, « Le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'autant que seul il est digne pour qui on face[2]; » et à celle de Theodorus, « Que c'est iniustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols[3]. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI.

DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, « De choses petites, les faire paroistre

[1] PLUTARQUE, *Vie de M. Brutus*, c. 3.
[2] DIOGÈNE LAERCE, II, 95.
[3] ID., *ibid.*

et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied[1]. On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et crois qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, feit il, seroit malaysé à verifier : car, quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne[2]. » Ceulx qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat reglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs. Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple[3] : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter[4]. » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité ; et les Atheniens, s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affec-

[1] C'est un mot d'Agésilas.
[2] PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 5.
[3] QUINTILIEN, II, 15.
[4] Dans *le Gorgias*.

tions, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglee ; et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où touts, ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et, à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit, sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps ; car L. Volumnius, parlant en publicque en faveur de l'élection au consulat faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nays à la guerre, grands aux effects ; au combat du babil, rudes ; esprits vrayement consulaires : les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, preteurs à faire iustice, » dict il[1]. L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui despendent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et

[1] Tite Live, X, 22.

cognoistre la verité des choses par la force de raison; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Ie luy faisois conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de theologie : il m'a dechifré une difference d'appetits ; celuy qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue[1]. Aprez cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

> Nec minimo sane discrimine refert,
> Quo gestu lepores, et quo gallina secetur[2].

[1] Il y a dans ce passage comme le programme et l'idée première du livre charmant de Brillat-Savarin. Qu'est-ce en effet que *la Physiologie du goût*, si ce n'est *la science de gueule?*

[2] Car ce n'est pas une chose indifférente que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. Juv., *Sat.*, V, 123.

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum:
Illud recte ; iterum sic memento : sedulo
Moneo, quæ possum, pro mea sapientia.
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere iubeo, et moneo, quid facto usus sit[1].

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine[2]. Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçais s'il en advient aux aultres comme à moy; mais ie ne me puis garder, quand i'oys nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon[3]: et, par effect, ie treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pel-

[1] Ce plat est trop salé; celui-ci est brûlé; cet autre est fade; quant à celui-là, il est bien. Souvenez-vous-en pour une autre fois. Je donne, selon mon petit savoir, les avis que je crois bons. Enfin, Déméa, j'ordonne de regarder dans les plats, comme dans un miroir, et j'avertis de tout ce qu'il faut faire. TÉRENCE, *Adelph.*, III, sc. 3, 71.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*, c. 15.

[3] Nécromancien, qui figure dans le roman d'Amadis de Gaule.

legrin[1] ? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoy l'ancienneté ayt honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veois pas qu'il y ait rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

[1] *Fin, poli, délicat.*

CHAPITRE LII.

DE LA PARCIMONIE DES ANCIENS.

Attilius Regulus [1], général de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre un aultre à la conduicte de ses biens, et lui feit restablir ce qui lui avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfants seroient nourris aux despens du publicque.

Le vieux Caton [2], revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suitte qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs,

[1] VALÈRE MAXIME, IV, 4, 6.

[2] PLUTARQUE, *Caton le censeur*, c. 3.

qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus [1], aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut iamais qu'un, Platon trois; Zenon, le chef de la secte stoïcque, pas un [2]. Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour à Tiberius Gracchus [3], allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'UN MOT DE CÉSAR.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer; et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne pouvoir r'asseoir nostre contentement en aulcune chose; et que, par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? De quoy porte bon tesmoignage cette grande dispute qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui

[1] VALÈRE MAXIME, IV, 3, 13.
[2] SÉNÈQUE, *Consol. ad Helviam*, c. 12.
[3] PLUTARQUE, dans *la Vie des Gracques*, c. 4.

dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera; post aliud, quum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet[1].

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons beeant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez de quoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreglee :

Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia iam ferme mortalibus esse parata;
Divitiis homines, et honore, et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama;
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis :
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque, illius vitio, corrumpier intus,
Quæ collata foris et commoda quæque venirent[2].

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait

[1] Le bien que nous souhaitons nous paraît supérieur à tout, aussi longtemps qu'il nous manque. Lorsqu'il nous est échu, nous en souhaitons un autre avec une égale ardeur. LUCRÈCE, III, 1095.

[2] Lorsqu'il vit (Épicure) que les hommes possèdent la plus grande partie des choses qui sont nécessaires à la vie, qu'ils ont en abondance les richesses, les honneurs, la réputation, et des enfants qui jouissent d'une bonne renommée, et que cependant les soucis intérieurs n'en troublent pas moins leurs cœurs, que leur âme n'en est pas moins condamnée à de cruelles souffrances, il comprit que c'était la faute du vase lui-même, et que, par l'effet de ce vase, les choses les plus douces qu'on y versait se corrompaient intérieurement. LUCRÈCE, VI, 9.

rien tenir ny rien iouïr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'aultres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point. où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar : *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur* [1].

CHAPITRE LIV.

DES VAINES SUBTILITEZ.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommendation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre; nous veoyons des œufs, des boules, des ailes, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les allongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à représenter telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Ie treuve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apprins à iecter de la

[1] Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incognues. *De Bello civil.*, II, 4. — MONTAIGNE, édit. de 1580 et de 1588.

main un grain de mil avecques telle industrie, que, sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment, et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes : comme, Sire; c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le Roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes, et aux tavernes. Democritus disoit[1] que les dieux, et les bestes, avoient leurs sentiments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de feste. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé,

[1] Plutarque, *de Placit. philosoph.*, IV, 10.

apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il ; si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreglee. L'extreme froideur, et l'extreme chaleur, cuisent et rostissent : Aristote dict que les cueux [1] de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessoubs de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents ; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage ; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvants un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordi-

[1] *Les gueuses ou lingots de plomb.*

naire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouïr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'en-

tends ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents; et honnestes gents les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde [1]. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir.

La poësie populaire [2] et purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture : la poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce que, aprez que le pas a esté ouvert à

[1] Ceci se rapporte parfaitement à la maxime si connue de Bacon : « Si des connaissances légères en philosophie donnent peut-être quelque tendance vers l'athéisme, une connaissance plus profonde ramène à la religion. » L'abbé LABOUDERIE.

[2] Ce mot de *poësie populaire* est ici, suivant la juste remarque de M. Ampère, employé pour la première fois dans notre langue. Montaigne a fait le mot et indiqué le genre.

l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice malaysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aulcunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n'y entendroient pas assez ; ceulx cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV.

DES SENTEURS.

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : de quoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la doulceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoi, dict Plaute,

> Mulier tum bene olet, ubi nihil olet [1].

[1] *Mostell.*, acte I, sc. 3, v. 116.

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens, C'est puir que sentir bon.

Rides nos, Coracine, nil olentes:
Malo, quam bene olere, nil olere [1].

Et ailleurs,

Postume, non bene olet, qui bene semper olet [2].

I'aime pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs; et hais oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre :

Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer, ubi lateat sus [3].

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine

[1] Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi, j'aime mieux ne rien sentir, que de sentir bon. MARTIAL, VI, 55, 4.

[2] Celui qui sent toujours bon, Postumus, sent mauvais. ID., II, 12, 14.

[3] Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnaît la bauge du sanglier. HOR., *Epod.*, 12, 4.

drogue qui naist en leur terroir, odoriferante; et pour approcher les hommes, ayants osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abruver. Celuy qui se plainct de nature, de quoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes : mais à moy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis sauvé de celles de mon temps, de quoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates[1], que, n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal.

Les medecins pourroient, ce crois ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouïr,

[1] Diogène Laerce, II, 25.

esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie vouldrois bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roi de Thunes [1], qui de nostre aage print terre à Naples [2], pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tressouefve vapeur, qui ne s'esvanouïssoit pas si soudain.

Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI.

DES PRIERES.

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx, qui publient des questions doubteuses à desbattre aux escholes, non pour establir la

[1] Muley-Haçan, roi de Tunis.
[2] En 1543.

vérité, mais pour la chercher; et les soubmets au iugement de ceulx à qui il touche de regler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egualement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie[1], si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant, me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos comme icy.

Ie ne sçais si ie me trompe; mais puisque, par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et, si i'en estois creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldrois que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoing de nostre instruction; car ie sçais bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on debvoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust

[1] VAR. : « Tenant pour exsecrable, s'il se treuve chose dicte par moy, ignoramment ou inadvertamment, contre les sainctes prescriptions de l'Église catholique, etc. » Édition de 1802.

continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault [1], et qu'elle est tres-propre à toutes occasions. C'est l'unique priere de quoy ie me sers partout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

I'avois presentement en la pensee, d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en touts nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'aide, sans considerer si l'occasion est iuste ou iniuste; et de escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nôtre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste, comme il est bon et comme il est puissant; mais il use bien plus souvent de sa iustice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix [2], faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point; Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La pre-

[1] Saint Augustin dit à peu près la même chose dans le cinquante-sixième sermon, *Édit. des Bénédictins* : « Les paroles que Notre Seigneur nous a enseignées dans l'Oraison dominicale expriment tout ce que nous pouvons souhaiter ; il ne nous est pas permis de demander autre chose que ce qui est écrit dans cette prière : *Forma est desideriorum, non licet tibi aliquid aliud petere.* »

[2] Liv. X, au commencement.

miere erreur, selon son advis, ne dura iamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses ; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges de quoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants, à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

Si, nocturnus adulter,
Tempora Santonico velas adoperta cucullo [1].

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exsecrable la devotion, semble estre aulcunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu partout : pourtant refuse nostre Eglise touts les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres ; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en

[1] Si, nocturne adultère, tu te couvres la tête d'une cape de la Saintonge. JUVÉNAL, VIII, 144.

desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille); et ce pendant, toutes les aultres heures du iour, les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y tente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant ce mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le iuge?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tresodieuse à la vue divine, que dict il à Dieu quand il luy en parle? Il se ramene; mais soubdain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la penitence, la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais quoy[1]! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? combien avons nous de mestiers et vacations receues, de quoy l'essence est vicieuse? et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges,

[1] *Mais que dire de ceux qui fondent leur vie entière sur le fruit*, etc.

comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel langage entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine? Leur repentance, consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont-ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Ie tiens que de ces premiers, il en va comme de ceulx icy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte : et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied! Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie ne sçais quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Église deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret, des sainctes et divines chansons que le sainct Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions, qu'avecques reverence et attention

pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle doibt estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il fault manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre un action destinee et rassise, à laquelle on doibt tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle; les meschants, les ignorants, s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre, et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure, et remise toute en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité [1].

[1] Montaigne combat avec une fermeté invincible les hérétiques

Ie crois aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité. Les Iuifs, les Mahometans, et quasi touts aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque, et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit desbattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, iouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser pro-

de son temps, sur ce qu'ils assuraient connaître seuls le véritable sens de l'Écriture, et c'est de là encore qu'il foudroie l'horrible impiété de ceux qui osent dire que Dieu n'est point... Les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, et abandonnés à leur lumière naturelle, toute foi mise à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet Être souverain, qui est infini par sa propre définition : eux qui ne connaissent véritablement aucune des moindres choses de la nature! Il leur demande sur quels principes ils s'appuient, et il les presse de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire; et il pénètre si avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui passent pour les plus éclairés et les plus fermes. PASCAL.

faner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux prebstres de Delphes : dict aussi que les factions des princes, sur le subiect de la theologie, sont armees, non de zele, mais de cholere; que le zele tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonneement et modereement, mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduict d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus [1], ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa, iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon [2] leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer

[1] Andronic Comnène. Voyez NICÉTAS, II, 4, où il n'y a pas un mot de Lapodius. COSTE.

[2] *Lois*, liv. I.

entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste : « pourveu que ce ne soit pas en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque[1] a laissé par escript, qu'en l'aultre bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride[2], commode en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruicts, et salubrité d'air; de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de ieunes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie[3]; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsin,

> O Jupiter ! car de toy rien sinon
> Je ne cognois seulement que le nom[4].

I'ay veu aussy de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et

[1] Osorius, évêque de Silvès en Algarves, auteur du livre intitulé : *de Rebus gestis Emmanuelis regis Lusitaniæ*. Coste.

[2] Aujourd'hui *Zocotora*.

[3] Osorius ne dit pas que les habitants de Dioscoride ne connaissent qu'une seule femme en leur vie, mais, ce qui est différent, qu'ils n'en épousaient qu'une seule à la fois.

[4] Plutarque, *Traité de l'Amour*, c. 12.

philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part, comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si saincte matiere; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveremment seules, et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement; la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça bannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste: Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Ie luy laisse, pour moy, dire *verbis indisciplinatis* [1] Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux, et aultres phrases, selon sa mode. Ie propose les fantasies humaines, et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees; non comme arrestees et reglees par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation; matiere d'opi-

[1] En termes vulgaires et non approuvés. S. Augustin, *de Civit. Dei*, X, 29.

nion, non matiere de foy; ce que ie discours selon moy, non ce que ie crois selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tresreligieuse; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi en apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre, que bien reserveement, d'escrire de la religion à touts aultres qu'à ceulx qui en font expresse profession, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et à moy avecques, peutestre, de m'en taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison: en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble en Xenophon, un tel discours où il montre que nous debvons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire: aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez: » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invo-

quons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'iniustice :

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis[1] :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors ; l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune : le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant ; au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

Hoc ipsum, quo tu Iovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio : Proh Iuppiter ! o bene, clamet,
Iuppiter ! At sese non clamet Iuppiter ipse[2] ?

La royne de Navarre Marguerite[3] recite d'un ieune prince, et, encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une eglise, il ne passoit iamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il

[1] En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. PERSE, II, 4.

[2] Dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter ! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes ? » Et tu crois que Jupiter lui-même ne dira pas comme Staïus ? PERSE, II, 21.

[3] Sœur unique de François Ier, et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre.

ne feist ses prieres et oraisons. le vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le coupeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus [1].

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est, murmurque, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto [2].

voylà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles fussent publicques et ouïes d'un chascun ; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo!

[1] Nous murmurons à voix basses des prières criminelles. LUCAIN, V. 104.

[2] Il serait difficile à chaque homme de faire entendre hors des temples les prières qu'il murmure entre ses lèvres, et d'exprimer tout haut les vœux qu'il forme. PERSE, II, 6.

Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri ;
Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem[1]. »

Les dieux punirent griefvement les iniques vœux d'Œdipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat ; il feut si miserable de se veoir prins au mot. Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elles suyvent la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens : et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des mots, ou de nostre contenance, que despende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aulcune nouvelle et reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable que la loy divine ; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes ; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recom-

[1] Lorsqu'il a invoqué à haute voix Apollon, il remue les lèvres, et, craignant d'être entendu : « Belle Laverne, dit-il, donne-moi les moyens de tromper et de passer pour un homme juste et pieux ; cache mes fautes dans la nuit, couvre mes friponneries d'un nuage. » Hor., *Epist.*, I, 16, 59.

pense, la fault il regarder de bon œil ; encores fault il recevoir ce pardon avec action de graces ; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser [1]. Ny les dieux, ny les gents de bien, dict Platon [2], n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica [3].

CHAPITRE LVII.

DE L'AAGE.

Ie ne puis recevoir la façon de quoy nous establissons la duree de nostre vie. Ie veois que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion : « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tuer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie ? » Si n'avoit il que quarante et huict ans [4]. Il estimoit cet aage là bien meur et

[1] Ce chapitre finit par une pensée aussi sensée que pieuse de ton, comme si Montaigne avait craint d'être allé un peu trop loin. SAINTE-BEUVE.

[2] *Lois*, IV.

[3] Que des mains innocentes touchent l'autel ; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant de riches victimes. HOR., *Od.*, III, 23, 17.

[4] PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 20.

bien advancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçais quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà; ils lé pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree[1] ? veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule, naturelle; comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à touts ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'adventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassée : mais c'est

[1] On craint la vieillesse, que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre... L'on espère de vieillir et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire que l'on aime la vie et que l'on fuit la mort. La Bruyère.

un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est un signe que nous sommes bien avant; et puisque nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous debvons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagination; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans [1]. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre [2] : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour avant

[1] Suétone, *Auguste*, c. 12.
[2] Aulu-Gelle, X, 28.

cinquante cinq ou soixante ans[1], il me semble n'y avoir pas grande apparence. Ie serois d'advis qu'on estendist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais ie treuve la faulte en l'aultre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans; et veult que, pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame, qui n'ayt donné, en cet aage la, arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

Si l'espine nou picque quand nai,
A pene que picque iamai[2],

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en

[1] On tire peu de service des vieillards, parce que la plupart, occupés de vivre et d'amasser, sont desintéressés sur tout le reste. VAUVENARGUES.

[2] Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

toute seureté de celles de Hannibal, et de Scipion son grand adversaire? la belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que advancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie [1]; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'allanguissent [2].

Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque [3].

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse; parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure montre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas de quoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais de quoy elles nous y

[1] Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience, malgré le nombre des années. LA ROCHEFOUCAULD.

[2] A mesure que l'âge multiplie les besoins de la nature, il resserre ceux de l'imagination. VAUVENARGUES.

[3] Quand le corps est brisé par les puissants efforts de l'âge, que les membres affaiblis perdent leur ressort, le jugement cloche, la langue et l'esprit extravaguent. LUCRÈCE, III, 452.

employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposee, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Ceulx qui s'exercent à contrerooller les actions humaines, ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus[1] : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire[2] ! » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entende-

1 Plutarque, *Vie de C. Marius,* à la fin.

2 *Vellem nescire litteras!* Sénèque, *de Clementia,* II, 1.

ment se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest [1].

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé : car il se treuve en cet homme une variété d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Ie crois, des hommes, plus malayseement la constance, que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien [2], et

[1] C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii mimis, apud* A. GELL., XVII, 14.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 20.

pour embrasser en une toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste ; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure ; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation ; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé :

> Quod petiit, spernit ; repetit, quod nuper omisit ;
> Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto[1].

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons ; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost ; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance :

> Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum[2],

[1] Il dédaigne ce qu'il avait recherché ; il court après ce qu'il vient de perdre. Il va flottant et se contredisant, durant sa vie entière. Hor., *Epist.*, I, 1, 98.

[2] Nous nous laissons conduire comme l'automate qui suit la corde qui le dirige. Hor., *Sat.*, II, 7, 82.

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper;
Commutare locum, quasi onus deponere possit [1]?

chasque iour, nouvelle fantasie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras [2].

Nous flottons entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment [3]. A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres : Empedocles remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir [4]. Le discours en seroit bien aysé à faire : comme il se veoid du ieune Caton; qui en a touché une marche, a tout touché; c'est une harmonie de sons tresaccor-

[1] Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire, et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvoit se délivrer ainsi du fardeau qui l'accable? LUCRÈCE, III, 1070.

[2] Les esprits des hommes sont tels qu'ils changent comme les jours que Jupiter envoie à la terre. CICÉRON, d'après HOMÈRE, *Odyssée*, XVIII, 135.

[3] Phrase traduite de SÉNÈQUE, *Epist.* 52.

[4] DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Empédocle*, I, 8.

dants, qui ne se peult desmentir. A nous, au contraire, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence. Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, solicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis, elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en votre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. » Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats, pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi

changé et encouardy. « Vous mesme, Sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie[1]. » Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revencher, une belle entreprinse : quand il se feut replumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser ;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem[2] :

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé » ;

Quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit[3] ;

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat ; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouti : ce n'est, à l'adventure, pas tant iustification que radvisement ; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si avantureux, ne trouvez

[1] PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas*, c. 1.

[2] Avec des paroles qui auraient pu donner du courage au plus lâche. HOR., *Epist.* 2, I, 2, v. 36.

[3] Tout ignorant qu'il fût, il répondit : Celui qui a perdu sa bourse ira où vous voudrez. ID., *ibid.*, 39.

pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aulcuns songent que nous ayons deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon : honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela ie le veois en moi aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement, treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans

confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique. Encores que ie sois tousiours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire ; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : par quoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant ; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à touts accidents ; tel seul, qu'en compaignie ; tel en camp clos, qu'en une battaille ; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp ; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp ; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la breche, d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils : quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté ; quand, estant mol contre les razoirs des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero[1], ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies : les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : *Nihil enim potest esse æqua-*

[1] *Tusc. quæst.*, II, c. 27.

bile, quod non a certa ratione proficiscatur [1]. Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny n'est assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une vehemente et indiscrette iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clytus, est aussi tesmoignage de l'inequalité de son courage. Nostre faict [2], ce ne sont que pieces rapportees, et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruvee; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est* [3], si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult haster ou

[1] La conduite ne peut être régulière, quand elle n'est point basée sur un principe fixe. Cic., *ibid*, c. 26.

[2] *Nos actions.*

[3] Et s'il suit dans sa conduite la voie qu'il a choisie et qu'il s'est tracée. Cic., *Paradox.* 5, c. 1.

appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va Avau le vent[1], comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Ie ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on feit pour Sophocles[2], de l'avoir argumenté suffisant[3] au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeants que, soigneux

[1] *Selon qu'il est poussé par le vent.*

[2] Cicéron, *de Senect.*, c. 7.

[3] *De l'avoir cru habile dans le maniement.*

de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes touts de lopins [1], et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy: *Magnam rem puta, unum hominem agere* [2]. Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'umbre et à l'oysifveté, l'asseurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit [3]:

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors; il fault sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

[1] *De morceaux.*

[2] Croyez que c'est une grande chose d'être toujours semblable à soi-même. Sénèque, *Epist.* 120.

[3] Guidée par Vénus, la jeune fille passe d'un pied furtif au travers des gardiens endormis, et seule elle se rend dans la nuit auprès d'un jeune homme. Tibul., liv. II, 1, v. 75.

CHAPITRE II.

DE L'YVROGNERIE.

Le monde n'est que varieté et dissemblance : les vices sont touts pareils, en ce qu'ils sont touts vices; et, de cette façon, l'entendent à l'adventure les stoïciens : mais encores qu'ils soyent egualement vices, ils ne sont pas vices eguaux; et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

> Quos ultra, citraque nequit consistere rectum [1],

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin :

> Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
> Qui teneros caules alieni fregerit horti,
> Et qui nocturnus divum sacra legerit [2]....

Il y a autant en cela de diversité, qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit,

[1] Au delà ou en deçà de ces limites, on ne peut trouver le bien. Hor., *Sat.*, I, liv. 1, v. 107.

[2] On ne trouvera jamais d'arguments pour prouver que voler des choux dans un jardin, ou piller la nuit le temple des dieux, ce soit deux crimes égaux. Id., *ibid.*, III, liv. 1, v. 115.

que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrognerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse: cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont auiourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Cum vini vis penetravit...
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, iurgia, gliscunt[1].

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

[1] Lorsque la force du vin a pénétré l'homme, elle produit l'appesantissement des membres; la marche devient difficile et chancelante, la langue s'embarrasse; l'esprit est comme détrempé; les yeux sont humides; ce sont des cris, des sanglots, des querelles. LUCRÈCE, I, 3, v. 475.

Tu sapientium
Curas et arcanum iocoso
Consilium retegis Lyæo[1].

Iosephe recite qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté; ny Tyberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de touts ses conseils; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'aultre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo[2]:

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent : d'où il respondit plaisamment : « Que ie portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter le vin ! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus[3]:

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estoufee et

[1] C'est toi, joyeux Bacchus, qui chasses les soucis des sages, et qui mets au jour leurs pensées secrètes. Hor., *Od.*, XXI, liv. 3, v. 14.

[2] Les veines encore gonflées, selon la coutume, du vin qu'il avait bu la veille. Virg., *Egl.*, VI, v. 15.

[3] Quoiqu'imbibés de vin, bégayants et chancelants, ils ne sont pas faciles à vaincre. Juv., *Sat.*, XV, v. 47.

ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires : qu'Attalus, ayant convié à souper, pour luy faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le feit tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en le advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement; et, iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à

boire d'autant[1], et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

> Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
> Socratem palmam promeruisse ferunt[2].

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

> Narratur et prisci Catonis
> Sæpe mero caluisse virtus[3].

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy. Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouï dire à Sylvius, excellent medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice, que mon discours; car, oultre ce que ie captive ayseement mes creances soubs l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi touts, du plus droict

[1] *De se donner quelquefois la dispense de boire*, c'est-à-dire *la liberté de boire*.

[2] Dans cette lutte de courage, on dit que le grand Socrate a quelquefois remporté la victoire. CORN. GALLUS, ch. 1, v. 47.

[3] On dit que la vertu du vieux Caton s'est quelquefois réchauffée dans le vin. HOR., *Od.* 21, I, 3, v. 11.

fil, la societé publicque. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres; oultre ce qu'il n'est point de difficile aprest ny malaysé à trouver : consideration non mesprisable. Un homme, avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr et le soigneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop reistreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. I'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin; et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte

au cours de nostre vie, doibt en employer plus d'espace; il fauldroit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir touiours en teste. Il semble que touts les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance les desieusners, les ressiners[1] et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : ell' a affoibli nostre estomach, d'une part; et d'aultre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints[2], plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à lui d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient *Marc Aurele*[3]. Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tresmodeste[4]; singulier soing de l'honnesteté et decence

[1] Légers repas qui se faisaient après le dîner. On dit encore aujourd'hui, en patois picard, *rechiner*, pour manger un morceau entre les repas.

[2] *Plus agréables, plus galants.*

[3] *L'Horloge des Princes*, ou *le Marc-Aurèle*, par Antoine Guevara.

[4] Deux des plus nobles sentiments du cœur humain, la piété fi-

de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles ; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aultre bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee ; d'un visage agreable, tirant sur le brun ; adroict et exquis en touts nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime ; et des souliers aux semelles plombees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault, il a laissé en memoire de petits miracles : ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses[1], se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité, qui feust mal nommee ; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes fem-

liale et l'amitié, ont été des passions pour Montaigne. Avec quel soin et quel amour il s'attache à rendre vénérable la mémoire de son père ! On sent qu'il la recommande à l'affection du lecteur. Ce qu'il peut avoir d'estimable, il ne l'attribue qu'au bonheur de sa naissance, aux exemples domestiques, à la sage institution de ses jeunes années. On le voit religieusement occupé de conserver des souvenirs chers à son cœur. Ce n'est point un plaisir pour lui que d'ordonner des constructions ou d'embellir un jardin ; mais il achève les travaux commencés par son père ; il exécute les projets qu'il lui a connus ; il veut le rendre encore présent dans le château de Montaigne. JOSEPH DROZ.

[1] *De notre agilité.*

mes, sans souspeçon quelconque; et, de soy, iurait sainctement estre venu vierge à son mariage; et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huict, qui estoit son trente et troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle ; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Ie ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé

de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis[1] s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon[2] deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quand et quand, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre[3]; Que

[1] DIOGÈNE LAERCE, I, 104.
[2] *Lois*, liv. II, p. 581.
[3] *Id.*, *ibid.*, vers la fin.

tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le poinct d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur [1]. Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus [2].

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ [3].

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie

[1] Diogène Laerce, II, 120.
[2] Id., IV, 44.
[3] Hor., *Od.*, III, 28, 4.

n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque, et pallorem exsistere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus[1]:

il fault qu'il cille les yeux au coup qui le menace; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze[2] : il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouee :

Humani a se nihil alienum putet[3].

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas[4].

[1] La pâleur et la sueur se répandent partout le corps, la langue se paralyse, les yeux se voilent, les oreilles tintent, les membres défaillent et sont ensuite anéantis, lorsque l'âme est saisie de terreur. LUCRÈCE, III, 155.

[2] *Notre folie, notre sottise, notre faiblesse.*

[3] Qu'il ne se croie affranchi d'aucune des choses qui puissent toucher l'homme. TÉRENCE, *Heautontim.*, acte I, sc. 1, v. 25.

[4] Il parle ainsi en pleurant, et lâche la bride à sa flotte. VIRG., *Æn.*, VI, 1.

luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion [1]. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessoubs.

Laissons cette aultre secte [2] faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme estimee la plus molle [3], nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non posses* [4] : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez [5] : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de

[1] PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, c. 3.

[2] Les stoïciens.

[3] Les épicuriens.

[4] Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune! car j'ai fermé toutes les avenues par où tu pouvais venir jusqu'à moi. CIC., *Tusc. quæst.*, V, 9.

[5] DIOGÈNE LAERCE, IX, 58.

l'aultre[1] : » quand nous oyons, en Iosephe[2], cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse ; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre! tu te rends, et ie me renforce : foys moy plaindre, foys moy flechir, foys moy rendre si tu peulx ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus ; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « I'aime mieulx estre furieux, que voluptueux ; » mot d'Anthisthenes, Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην[3] : quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte ; et, refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maulx ; et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy ;

> Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
> Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem[4] :

[1] C'est ce que fait dire Prudence à saint Laurent, *Livre des Couronnes*, hymn. 2, v. 401. Coste.

[2] *De Maccab.*, c. 8.

[3] Aulu-Gelle, IX, 5.

[4] Il souhaite qu'au milieu de ces animaux timides, un sanglier,

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estant revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict [1], que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote [2], qu'aulcune ame excellente n'est exempte de meslange de folie; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours; d'autant que la sagesse est un maniement reglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon [3] argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque

couvert d'écume, s'offre à ses coups, ou qu'un lion fauve descende de la montagne. VIRG., *Æn.*, IV, 158.

[1] SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 15.

[2] ARISTOTE, *Problem.*, sect. 30.

[3] Dans *le Timée*.

maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III.

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA [1].

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie foys, doibt estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacede-

[1] On consultera avec intérêt, sur le sujet de ce chapitre, la brochure intitulée : *Recherches sur les Opinions et la Législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge*, par M. Félix Bourquelot; Paris, 1843, in-8. — Il ressort de ce travail, que la réprobation manifestée par l'Église chrétienne contre le suicide se trouve, pour la première fois, formulée d'une manière absolue et dogmatique dans les écrits de saint Augustin, *de Civit. Dei*, lib. I, c. 16 et seq. Quant aux lois romaines, elles proclamaient la complète liberté de l'homme sur sa propre personne. Les empereurs chrétiens eux-mêmes admirent la légitimité du suicide dans les cas suivants : 1° le dégoût de la vie ; 2° les douleurs physiques ; 3° la perte de personnes aimées ; 4° la honte d'être débiteur d'une somme qu'on est incapable de payer ; 5° le besoin de faire parler de soi ; 6° la fureur ; 7° la folie. Il est évident, d'après cela, que l'amour de la patrie devait être placé au premier rang des causes regardées comme légitimes ; mais lorsque le suicide était motivé par le remords ou par la crainte d'une condamnation, il était regardé comme inexcusable.

moniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron! respondict il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main; » et, ce disant, se precipita du haut de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, « Quoy! nous empescheras tu aussi de mourir? » C'est ce qu'on dict [1], que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte,

[1] Sénèque, *Epist.* 70.

comme respondict Boiocalus aux Romains [1]. Pourquoy te plains tu de ce monde? il ne te tient pas; si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

> Ubique mors est; optime hoc cavit deus.
> Eripere vitam nemo non homini potest;
> At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent [2].

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie [3], la mort est la recepte à touts maulx; c'est un port tresasseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'aultruy; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang;

[1] TACITE, *Annal.*, XIII, 56.

[2] La mort est partout; ainsi l'a voulu la bonté prévoyante des dieux. Chacun peut nous dérober la vie; personne ne peut nous dérober la mort. Mille chemins s'ouvrent pour aller vers elle. SÉNÈQUE, *Thebaid.*, acte I, sc. 1, v. 151.

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 69 et 70. COSTE.

un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes [1] : qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé quand il nous met en tel estat, que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent [2] que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse; ni des boutefeux, quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hengesias disoit [3], que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut! Diogenes; » « A toy, point de salut, respondict il, qui souffres le vivre, estant en

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, XXV, 3.
[2] CIC., *de Finibus*, III, 18.
[3] DIOGÈNE LAERCE, II, 94.

tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se feit mourir ennuyé d'une si penible condition de vie [1].

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis [2], et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : Les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous; aultrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas [3] :

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui

[1] DIOGÈNE LAERCE, IV, 3.

[2] Un homme a-t-il le droit de se tuer? Oui, si sa mort ne fait de tort à personne, et si la vie est un mal pour lui.

Quand la vie est-elle un mal pour l'homme? Lorsqu'elle ne lui offre que des souffrances et des peines; mais comme les peines et les souffrances changent à chaque instant, il n'est aucun moment de la vie où l'homme ait le droit de se tuer. Le moment ne serait arrivé qu'à l'heure même de sa mort, puisqu'alors seulement il lui serait prouvé que sa vie n'a été qu'un tissu de maux et de souffrances. NAPOLÉON Ier.

[3] Plus loin on voit, accablés de tristesse, les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusque alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VIRG., *Æn.*, VI, 434.

nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas: Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu; elle cherche les maulx et la douleur comme son aliment; les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes, animumque ferro [1]:

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam; sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare [2].

Rebus in adversis facile est contemnere mortem:
Fortius ille facit, qui miser esse potest [3].

C'est le roole de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tumbe massive, pour eviter les coups de la fortune; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse:

Si fractus illabatur orbis,

[1] Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une vigueur nouvelle. Hor., *Od.*, IV, 4, 57.

[2] La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. Sénèque, *Thebaid.*, acte I, v. 190.

[3] Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort: il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. Martial, XI, 56, 15.

Impavidum ferient ruinæ[1].

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori[2]?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes;

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest[3].

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem[4].

Platon, en ses lois[5], ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune,

[1] Que l'univers brisé s'écroule; les ruines le frapperont sans l'effrayer. Hor., *Od.*, III, 3, 7.

[2] Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie? Martial, II, 80, 2.

[3] La crainte des maux futurs a souvent poussé les hommes dans des périls extrêmes; celui-là est vraiment courageux, qui sait affronter le danger, lorsqu'il en est menacé de près, ou l'éviter. Lucain, VIII, 104.

[4] La crainte de la mort inspire à certains hommes une telle haine de la vie et de la lumière du jour, qu'ils travaillent en gémissant à se détruire eux-mêmes, sans songer que cette crainte est la cause de leurs chagrins. Lucrèce, III, 79.

[5] Liv. IX.

ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature que nous nous me-prisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particulière, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner [1]. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes: le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy; il n'en vauldroit de rien mieux: car n'estant plus, qui se resiouïra et ressentira de cet amendement pour luy?

> Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
> Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
> Accidere [2].

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maulx de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité: pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouïr de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand

[1] Le suicide n'est point dédain de la vie, mais horreur pour le mal être. SERVAN.

[2] On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans le temps où il pourrait arriver. LUCRÈCE, III, 874.

doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, εὔλογον ἐξαγωγήν [1]. Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en oultre [2] des vierges milesiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres; iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, fussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion [3] presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peut iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'espérance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort

[1] *Sortie raisonnable.*

[2] PLUTARQUE, *des Faits vertueux des femmes,* à l'article *des Milésiennes.*

[3] ID., *Vie d'Agis et de Cléomène,* c. 14.

mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce fust aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter : et puis, y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines [1], il est malaysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

> Sperat et in sæva victus gladiator arena,
> Sit licet infesto pollice turba minax [2].

Toutes choses, disoit un mot ancien [3], sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pourquoy auray ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant ; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir? » On veoid Josephe [4] engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource ; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct,

[1] Voilà, sans contredit, la plus forte raison contre le suicide : l'inconstance des choses et l'inconstance humaine ; car il peut arriver, ou que les choses changent par rapport à l'homme, ou que l'homme change par rapport aux choses, et, dans les deux cas, le suicide est hors d'œuvre. SERVAN.

Voir, sur le suicide, CHARRON, *de la Sagesse*, liv. II, c. 11.

[2] Abattu sur l'arène cruelle, le gladiateur vaincu espère encore, quoique le peuple, en renversant le pouce, ordonne qu'il meure. PENTADIUS, *de Spe, ap Virg. Catalecta, ed. Scaligero,* p. 223.

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 70.

[4] *De Vita sua,* p. 1009.

par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastrer encores en l'esperance; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles [1], monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroict où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouïssance d'une si belle victoire. I'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers. *Aliquis carnifici suo superstes fuit* [2].

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit [3].

Pline [4] dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles eviter on aye droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame.

[1] En 1544.

[2] Tel a survécu à son bourreau. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

[3] Les jours sont nombreux, et le temps, qui opère des changements continuels, ramène des chances heureuses; la fortune, qui passe d'une extrémité à l'autre, s'est jouée d'un grand nombre d'hommes, pour les affermir ensuite dans la prospérité. VIRGILE, *Æn.*, XI, 425.

[4] PLINE, XXV, 3. — SÉNÈQUE, *Epist.* 58.

Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais, suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps [1]. Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer touts : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une harquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis, mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommendast à tel sainct avec tel ou tel vœu, et qu'il feust

[1] Tite Live, XXXVII, 46.

huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit [1] que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible [2], que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prets à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux

[1] SÉNÈQUE, *Ep.* 70.

[2] *Machabées*, II, 14, v. 37-46.

mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de notre siecle de prendre plustost tout autre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Ie suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué! disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en sois saoulée sans peché! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la doulceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement.

Suffit qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suivant la regle du bon Marot [1].

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé [2]. » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent [3]; ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux soupeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse [4]. Bogez, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et, aprez avoir

[1] DE *OUY* ET *NENNY*.

Un doulx nenny, avec un doulx sourire,
Est tant honneste! il vous le fault apprendre.
Quant est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dict ie vouldrois vous reprendre:
Non que ie sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict dont le desir me poinct;
Mais ie vouldrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez: Non, vous ne l'aurez point. MAROT.

[2] TACITE, *Annal.*, VI, 48.
[3] ID., *ibid.*, XV, 71.
[4] HÉRODOTE, I, 213.

deffendu iusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis, ayant ordonné allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis, s'estant vestu d'une robbe de drap d'or, chargee de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des dégrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abondonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des per-

sonnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, auxquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie[1]. Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que ie me tue la premiere : » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps[2]. Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere delibe-

[1] TACITE, *Annal.*, VI, 29. — *Cocceius Nerva.* ID., VI, 26.
[2] PLUTARQUE, *Du trop parler*, c. 9.

ration de leur senat, aprez plusieurs remontrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leur propres mains; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huis, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyvirent; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent touts la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy[1]. Taurea Iubellius, un aultre

[1] Tite Live, XXVI, 13-15.

citoyen de là [1], le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains; Iubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé, et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans, se trouvants pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement touts quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie [2].

Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un amas de leurs richesses et

[1] De Capoue, ou de la Campanie.
[2] DIODORE DE SICILE, XVII, 18.

meubles en la place; et, ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu souhdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux, et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdict par la foule qui les suyvoit[1].

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesmes : mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy[2]. Il y a infinis

[1] Tite Live, XXVIII, 22, 23.
[2] Id., XXXI, 17 et 18.

exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins, que separees ; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en touts, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers iugements.

Les condamnez qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture : ceux qui l'anticipoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament[1].

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Ie desire, dict sainct Paul[2], estre dissoult, pour estre avecques Iesus Christ : » et « Qui me despendra de ces liens? » Cleombrotus Ambraciota[3], ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit sainct Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis ; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un

[1] TACITE, *Annal.*, VI, 29.
[2] *Epist. ad Philipp.*, c. 1, v. 233. — *Ad Rom.*, c. 7, v. 24.
[3] Ou d'Ambracie. Voyez CIC., *Tusc. quæst.*, I, 34.

chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur ; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir, aprez leur mort, veneration de saincteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit, au temps passé, du venin preparé à tout de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours ; ayant premierement approuvé aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy [1]. Cette loy estoit encore ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont ; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compaignie [2], qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle

[1] VALÈRE MAXIME, II, 6, 7.
[2] ID., *ibid.*, 6, 8.

estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable : ce qu'il feit ; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps : mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude, « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort ! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommendé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prières de la conduire en quelque heureux siege en l'aultre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aultre ; iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx.

Pline[1] recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur[2] et une pire mort me semblent les plus excusables incitations[3].

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse touts aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu developper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entends rien au grec, mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en

[1] *Nat. Hist.*, IV, 12.

[2] Cic., *Tusc. quæst.*, II, 27. — Comparez avec ce chapitre de Montaigne, Rousseau, *Nouv. Héloïse*, liv. II, lettres 1 et 2.

[3] Montaigne est accusé de favoriser le suicide dans ses *Essais*, et tous les apôtres de cette horrible doctrine semblent l'avoir pris pour patron. Il y a quelques apparences contre lui. Mais n'a-t-on pas droit de dire que Montaigne a agité le pour et le contre sur ce point comme sur tous les autres, et qu'en définitif, il n'a point de plus vrai, de plus ferme sentiment que celui de l'Église catholique?

sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

I'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque [1] dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une

Il a fait comme le fameux Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui, *pour exercer son esprit*, s'avisa de montrer « en quelle extrémité, principalement en temps de paix, le subjet pourroit être obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne. » — *Question royale et sa décision*, Paris, 1609, in-12. — De pareils jeux d'esprit sont indignes d'un homme religieux. L'abbé Labouderie.

Quoi qu'on ait dit pour excuser Montaigne, tout ce chapitre nous paraît au fond une apologie du suicide. Pascal ne s'y est point trompé, et il reproche à l'auteur ses jugements sur l'homicide volontaire.

[1] Traité *de la Curiosité*, c. 14.

sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foys doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

Ie n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et foys conscience si mes yeulx desrobbent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque [1] m'a apprins que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feut tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta : et faict aussi [2] le conte d'Archias, tyran de Thebes, que, le soir, avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire [3], qu'ils appelloient la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à

[1] *Vie de J. César*, c. 17

[2] Dans son traité *De l'esprit familier de Socrate*, c. 27.

[3] Plutarque, *Propos de table*, I, 3, 2.

ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

DE LA CONSCIENCE.

Voyageant un iour, mon frere sieur de La Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aulcune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu ; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page [1], gentilhomme

[1] Ce passage a fait accuser Montaigne de vanité. On lui a reproché de n'avoir fait ce récit que pour annoncer au lecteur qu'il avait un page. C'est, il faut l'avouer, s'attacher à bien peu de chose pour déprécier un aussi grand esprit.

italien, que ie nourrissois soigneusement, et feut esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience[1] ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

> Occultum quatiens animo tortore flagellum[2].

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence[3]. Hesiode corrige le dire de Platon, « que

[1] La conscience est présomptueuse dans les sains, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, organe obéissant du sentiment qui nous domine, plus trompeuse que la raison et la nature. Vauvenargues.

[2] Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. Juvén., XIII, 195.

[3] Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 8.

la peine suit de bien prez le peché ; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché [1]. » Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritee, l'attend [2]. La meschanceté fabrique des torments contre soy :

> Malum consilium, consultori pessimum [3] :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme ; car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

> Vitasque in vulnere ponunt [4].

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature [5] : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

> Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
> Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
> Et celata diu in medium peccata dedisse [6].

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et

[1] Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9.
[2] Sénèque, *Epist.* 105, à la fin.
[3] Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. Gellium, IV, 5.
[4] Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. Virg., *Géorg.*, IV, 238.
[5] Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9.
[6] Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes longtemps cachés. Lucrèce, V, 1157.

que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx [1]. » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes [2].

Prima est hæc ultio, quod se
Iudice nemo nocens absolvitur [3].

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque, metumque suo [4].

Il y en a mille exemples; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde [5]. » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il,

[1] Plutarque, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 9; Polyen, IV, 6, 18.

[2] Sénèque, *Epist.* 97.

[3] Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne saurait s'absoudre à son propre tribunal. Juv., *Sat.*, XIII, 2.

[4] Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. Ovide, *Fast.*, I, 485.

[5] Plutarque, *Comment on se peult louer soy mesme*, c. 5.

mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy; » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assembleë et son accusateur mesme à sa suitte[1]. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces[2]. Ie ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel, et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes[3], et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir :

[1] VALÈRE MAXIME, III, 7, 1.

[2] TITE LIVE, XXXVIII, 54 et 55.

[3] On conservait encore quelques souvenirs de la torture appliquée dans les temps antérieurs, chez les Romains et les barbares, lorsque saint Louis demanda pour la France l'établissement de l'inquisition, et la question devint le puissant auxiliaire de la procédure secrète. A Louis XVI était réservé l'honneur de la bannir de nos lois. L'ordonnance de 1780 frappa la question préparatoire, et la question préalable tomba sous les coups de l'ordonnance de 1788.

car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon[1] que de la vie luy estant proposé? Ie pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse ; et de l'aultre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor[2].

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de sa gehenne[3]. Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, esti-

[1] *Une si belle récompense que celle*, etc.

[2] La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Sentences de* Publius Syrus.

[3] Quinte-Curce, VI, 7.

ment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et qui l'execute. Ie ne sçais d'où ie tiens ce conte [1], mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Une femme de village accusoit devant un general d'armee [2], grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCITATION [3].

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers,

[1] Il est dans FROISSART, vol. IV, c. 87 ; et c'est là sans doute que Montaigne l'avait lu, quoiqu'il ne s'en souvînt plus quand il composa ce chapitre. COSTE.

[2] Bajazet Ier.

[3] Sous le terme *d'exercitation,* Montaigne parle, non de l'expé-

soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs [1], la honte, l'indigence, et tels aultres accidents : mais, quant à la mort, nous

rience en général, mais de celle qui est particulièrement nécessaire pour nous apprivoiser avec les approches de la mort.

[1] Nous serions moins étonnés de souffrir, si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes. BALLANCHE.

ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes touts apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï posa sequuta [1].

Canius Iulius [2], noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, luy demanda : « Eh bien, Canius! en quelle demarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? » « Ie pensois, luy respondict il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy ci philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et

[1] On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCRÈCE, III, 942.
[2] Voyez SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 14.

quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

> Ius hoc animi morientis habebat[1].

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de

[1] Tant il exerçait d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort. LUCAIN, VIII, 636.

veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible[1]. Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante ; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'espreuve touts les iours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne ; y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent

[1] Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes, n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur ; si elle devient excessive, elle cesse, parce qu'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme, avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent. Buffon.

dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et ay trouvé que, lors do ma santé, ie plaignois les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprets que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soutenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau[1] de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoing de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont: si

[1] *Le milieu, le centre.*

que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie :

> Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
> Non s' assicura attonita la mente [1].

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez

[1] Car l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. XII, stanz. 74.

du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y voir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

> Come quel ch' or apre, or chiude
> Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l' esser desto [1].

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant ; car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une harquebusade en la teste : de vray, en même temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

Ie crois que c'est ce mesme estât où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. C'a esté tousiours mon advis, contre l'opi-

[1] Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. VIII, stanz. 26.

nion de plusieurs, et mesme d'Estienne de La Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

> Vi morbi sæpe coactus
> Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
> Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
> Desupit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
> Inconstanter et in iactando membra fatigat [1],

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller [2] et rendre par fois des soupirs trenchants; quoyque nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; i'ai touiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

> Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ [3];

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande desfaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger

[1] Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. LUCRÈCE, III, 485.

[2] *Rommeller*, pour *grommeler*.

[3] Il vit, mais sans avoir le sentiment de sa propre existence. OVID., *Trist.*, I, 3, 12.

et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Ie n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer; comme ie dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave); et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

> Hunc ego Diti
> Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo[1].

et les voix et responces courtes et descousues qu'on leur arrache quelquefois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil,

[1] J'exécute l'ordre que j'ai reçu : j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je l'affranchis de ce corps. VIRGILE, *Enéid.*, IV, 702.

avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foys nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouï, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estois desarmé), et si sçais que ie ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance ;

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant[1] :

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falciferos memorant currus abscindere membra...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum ; quum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem[2].

I'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font

[1] Les doigts mourants s'agitent et retiennent l'épée. VIRG., *Énéid.*, X, 396.

[2] On dit que les chars armés de faulx coupent les membres, en sorte qu'on voit palpiter sur la terre les lambeaux qui sont tombés tranchés par le fer. Et cependant l'âme du blessé, par la rapidité du coup, n'a point encore senti la douleur. LUCRÈCE, III, 642.

souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores il disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue [1], qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Ie ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où iallois, ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient eulx mesmes, comme d'un usage [2]; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchee bien le-

[1] *En l'air.*
[2] *Comme par habitude.*

gierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Ie veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse [1], car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre et à reprendre mes forces,

[1] Ce que dit Montaigne sur la façon dont les hommes doivent se familiariser avec la mort a été sévèrement blâmé par Pascal, qui s'exprime ainsi : « .... Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentiments trop libres sur plusieurs choses, on ne saurait excuser en aucune sorte ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement : or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. » L'un des apologistes les plus fervents de Montaigne, un prêtre respectable par sa piété et sa science, l'abbé de Labouderie, a pris contre Pascal la défense de notre auteur, et montré que ces deux grands écrivains n'étaient pas, en réalité, aussi éloignés l'un de l'autre qu'on pourrait le croire au premier abord. « Montaigne, dit-il, nous prépare à la mort par des motifs

Et tandem sensus convaluere mei[1].

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve, et me sens encores de la secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain,

tirés de la nature et de la raison; le second, par des motifs de piété et de religion. La méthode de Pascal est plus relevée et plus parfaite, mais celle de Montaigne n'y est point du tout opposée, elle lui sert comme d'introduction. Il ne faut point perdre de vue ces mots de Montesquieu : « Le christianisme ne détruit point la nature, il la règle seulement et la perfectionne. »

[1] Lorsque enfin je repris quelque vigueur. Ovid., *Trist.*, I, 3, 14.

n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline[1], chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie foys le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes de monde, ouy, et des plus recommendees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contrerolle et n'estudie que moy; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans

[1] *Nat. Hist.*, XXII, 24.

comparaison moins utiles, ie foys part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner[1], encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or, ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux[2], et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpæ fuga[3];

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroyt vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les

[1] *Se parer la tête,... pour se montrer en public.*

[2] Le *moi* est haïssable. PASCAL.

[3] Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
HOR., *de Arte poet.*, v. 31. (Traduction de Boileau.)

philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne foys ie moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins[1] à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre[2] : qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire[3], de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero? A l'adventure entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Ie peins principalement mes cogitations, subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere; à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix: des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient

[1] *Les protestants.* COSTE.

[2] « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. I.

[3] *Vanité.*

plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement ; eschantillons d'une montre particuliere. Ie m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege ; l'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la pasleur ou battement de cœur, un' aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris ; c'est moy, c'est mon essence.

Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste[1]. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote[2] : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté ; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le re-

[1] Rousseau avait lu sans doute ce passage quand il a dit, dans ses *Confessions*, qu'à tout prendre il se regardoit comme un des meilleurs hommes qui eussent existé. Le défaut n'est pas peut-être de le dire dès qu'on le croit, mais de le croire un peu légèrement; car enfin cette assertion suppose une comparaison de nous-mêmes avec les autres, sur la fidélité de laquelle un homme de bon sens doit toujours douter. SERVAN.

[2] *Morale à Nicomaque*, IV, 7.

bours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire chasteaux en Espaigne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flatteuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes[1] au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

[1] *Sincèrement, sérieusement.*

CHAPITRE VII.

DES RECOMPENSES D'HONNEUR.

Ceulx qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar[1] remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la plus part des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte[2], la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui

[1] Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 25.
[2] De *myrte*.

ne chargent aulcunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retranche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication d'aulcune autre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur[1]; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres

[1] Là où anciennement on baillait le collier (de cet ordre) avec une grande religion et respect, à peu de personnes, l'on a depuis le commencement de ces troubles intestins fait une infinité de chevaliers avec un grand abandon. — *Œuvres choisies d'*ÉTIENNE PASQUIER. Paris, 1849, in-12. T. I, p. 72.

L'ordre militaire de Saint-Michel fut institué, par Louis XI, en 1469. Le nombre des chevaliers fut d'abord limité à trente-six; ils devaient être gentilshommes : le roi en était le chef. Destiné primitivement à la haute noblesse, cet ordre finit par être accordé aux gens de lettres, de robe, de finance et aux artistes célèbres. Il existait encore sous la Restauration; il fut aboli en 1830. — Voir, sur l'ordre de Saint-Michel, *De l'ancienne France*, par DE SAINT-ALLAIS, t. Ier, p. 346.

dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions; par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flatterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy, que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest[1]?

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sçais avecques, si nous l'appellerions iamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre

[1] A qui nul ne paraît méchant,
Nul ne saurait paraître juste.
MARTIAL, XII, 82.

prix et estimation, que cette là, que peu de gents en iouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre[1], il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance ; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un homme

[1] L'ordre de Saint-Michel.

militaire, *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt* [1]; qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceulx d'auiourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere [2] encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse

[1] Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Tite Live, XXV, 19.

[2] L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me meslerois pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur* : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de *vertu* prend chez eulx etymologie de la *force* [1]. La forme propre, et seule, et essencielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne

[1] *Virtus*, *vis*.

femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A MADAME D'ESTISSAC.

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy[1]

[1] Pascal avoit dit : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » Voltaire lui répond : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme

pour argument et pour subiect. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un desseing farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à my pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encore assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en notre temps plus exprez que le vostre. Ie loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien em-

campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » VOLTAIRE.

ployee ; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique [1], que celuy qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est

[1] ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

aimé; et celuy à qui il est deu aime mieulx, que celuy qui doibt; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment: d'autant que nous avons cher, Estre; et Estre consiste en mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste: l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle: la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. I'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement, comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nays, n'ayants ni mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert

volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle; et en iuger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aimez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie que nous avons de les veoir paroistre et iouir du monde quand nous sommes à mesme[1] de le quitter, nous rendè plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres[2].

Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et inius-

[1] *Au moment même, sur le point de le quitter.* — Retrains, *resserrés.*

[2] Il y a d'étranges pères, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons de se consoler de leur mort. La Bruyère.

tice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. I'en cognois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere tres-honneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que i'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il pas-

soit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ie suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que feit un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote [1], est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose; mais c'est la medecine à un mal, duquel on debvoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants

[1] *Morale à Nicomaque*, IV, 3.

que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté, et doulceur de ses mœurs ; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

> Et errat longe, mea quidem sententia,
> Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
> Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur[1].

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et addresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent touts en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui

[1] Il se trompe grandement, à mon avis, celui qui croit que l'autorité est plus ferme et plus durable quand elle est fondée sur la force, au lieu de l'être sur l'affection. TÉRENCE, *Adelph.*, I, sc. 1, v. 40.

est eschappee à cette infortune[1], a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte, et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçais estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfants? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*[2])? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire[3], la pluralité et compaignie des enfants,

[1] Montaigne parle encore de sa fille au chapitre 5 du troisième livre des *Essais*. Elle fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

[2] Car nul crime n'est fondé en raison. Tite Live., XXVIII, 28.

[3] De *quæstuarius*, qui travaille pour vivre.

c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote[1]. Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondit à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois[2] estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

> Mà or congiunto à giovinetta sposa,
> E lieto omai de' figli, era invilito
> Ne gli affetti di padre e di marito[3].

Muleasses, roy de Thunes[4], celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit

[1] Aristote, *Politic.*, VII, 16, dit *trente-sept*, et non *trente-cinq*. Coste.

[2] Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, *de Bello Gallico*, VI, 21. Coste.

[3] Uni à une jeune épouse, il goûtait le bonheur d'être père; et ces sentiments si doux avaient amolli son courage. Tasso, *Gerusal. liber.*, canto X, stanza 39.

[4] *Muley-Haçan, roi de Tunis.*

la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode[1], effeminé, engendreur d'enfants[2]. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'aultres, que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques, de la palestrine[3], et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Ie ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict bien

[1] *Lâche, efféminé.*

[2] Il en avait eu trente-quatre.

[3] *Palestrine*, pour *lutte* ou *palestre*. COSTE.

chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doute il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat [1].

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputa-

[1] Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
Hor., *Epist.* I, 1, 8 (Imitation de Boileau).

tion qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans: ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. I'ai aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire: ie leur lairrois, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion; ie leur en lairrois l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre

un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et, pour cet effect, ie ne vouldrois pas fuyr leur compaignie; ie vouldrois les esclairer de prez, et iouïr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et la subiection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aulcun entrast pour le veoir; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il

cognoissoit aulcunement les lettres, obstine, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. I'essayerois, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité [1]. Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille. C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer : il y a tant de sortes de defaults en la vieil-

[1] *Comme si la nature n'avait pas assez bien pourvu à notre autorité.* Coste.

lesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne[1], soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia[2].

Ie ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un

[1] *S'attache à lui.*

[2] Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. TÉRENCE, *Adelph.*, acte IV, sc. 2, v. 9.

enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent ; et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party ; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee [1], et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

[1] *Faite à dessein, préparée d'avance.*

Il est tousiours proclive [1] aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : » voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inapperceevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en

[1] *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* Coste.

ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura lon iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celles qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre

iamais communiqué à luy; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu de moy « qu'une contenance renfrongnee et pleine de mes-« pris; et a emporté cette creance, que ie n'ay sceu « ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui « gardois ie à descouvrir cette singuliere affection « que ie luy portois dans mon ame? estoit ce pas luy « qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obliga-« tion? Ie me suis contrainct et gehenné pour main-« tenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa « conversation, et sa volonté quand et quand, qu'il « ne me peult avoir portee aultre que bien froide, « n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny senty « qu'une façon tyrannique[1]. » Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy[2]! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust? ou si i'en

[1] Madame de Sévigné dit, à propos de ce passage : « Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avait pour lui. C'est à madame d'Estissac, *de l'Amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens! »

[2] La Boëtie.

vaulx moins? I'en vaulx, certes, bien mieulx; son regret me console et m'honore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques? est il iouïssance qui vaille cette privation?

Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie tresvolontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cæsar[1], cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude,

[1] *De Bell. Gall.*, VI, 18.

iouïssant encores de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches,, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture [1]. A une femme deraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre; elles s'aiment le mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont debonnaires d'autant qu'elles sont plus riches; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foi-

[1] Tout ce passage sur les femmes est admirable. Il est certain, d'après l'expériencè, que le bon naturel est la seule raison de préférence dans le choix d'une femme; sa richesse est une raison de plus, et sa pauvreté n'est pas une raison de moins. SERVAN.

blesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pays : les loix y ont mieulx pensé que nous; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents,

font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suytte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants sur tout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma province; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foi de ces divinations, auxquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon[1] avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui

[1] Traité *des Lois*, liv. XI.

est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moi, qui foys les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, me soigne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, de quoy nous parlons icy.

C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne ; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise, mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses [1], elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de

[1] *De leurs grossesses.*

les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voisin : il ne peut iamais s'addonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Ie crois qu'en ce que recite Herodote, de certain destroict de la Libye, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos

enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres ; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere ; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca [1], aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille [2], fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee [3] pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de

[1] Maintenant *Triccala,* en Thessalie.

[2] *Sa fille,* c'est-à-dire son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée.* V. Leclerc.

[3] *Ajustée, parée.*

trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cæsar le desfeit en Espaigne : ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble.

Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme treseloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condamner à estre bruslé tout vif; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faict tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus, qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beauté de

la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. Et ie ne sçais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : car, selon Aristote[1], de touts ouvriers, le poëte est

[1] *Morale à Nicomaque*, IX, 7.

nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases[1] de toute la Grece; ou qu'Alexandre et Cæsar ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
> Subsidit digitis[2].

[1] *Aux plus belles, aux plus aimables.*

[2] Il amollit, en le touchant, l'ivoire, qui perd sa dureté et cède à l'impression de ses doigts. Ovide, *Métam.*, X, 283.

CHAPITRE IX.

DES ARMES DES PARTHES.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné : d'où il survient plusieurs desordres; car, chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade [1], leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* [2]. Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

> Tegmina queis capitum, raptus de subere cortex [3].

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut

[1] *Leur casque.*
[2] Incapables de souffrir la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes. TITE LIVE, X, 28.
[3] Ils se faisaient des casques avec l'écorce du liége. VIRG., *Æn.*, VII, 742.

iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soutenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes ; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus [1] peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus [2], veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commencea sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune

[1] *Annales*, III, 43.
[2] PLUTARQUE, *Lucullus*, c. 13.

Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy; disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils! mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L' usbergo in dosso haveano, e l' elmo in testa,
Due di questi guerrier, dei quali io canto;
Nè notte o dì, d' appoi ch' entraro in questa
Stanza, gl' haveano mai messi da canto;
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perchè in uso l' havean tanto[1] :

L'empereur Caracalla alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee. Les pietons romains portoient non seulement le morion[2], l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres,

[1] Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête : depuis qu'ils étaient dans ce château, ils n'avaient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portaient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étaient accoutumés. ARIOSTO, cant. XII, stanz. 30.

[2] Casque d'infanterie.

arma enim, membra militis esse dicunt[1]; mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx[2] pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchants en battaille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion, reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un aultre toict que celui du ciel quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là!

Au demourant, Marcellinus[3], homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leurs corps; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accous-

[1] Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. Cic., *Tusc. quæst.*, II, 16.

[2] *Pieux*, ou *palissades*.

[3] Ammien Marcellin, XXIV, 7.

tumé de se servir.) Et en un aultre lieu[1] : « Ils avoient, dict il, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir ; et eulx estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des ioinctures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer ; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malayseement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu ; credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos[2].

Voylà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids

[1] Liv. XXV, c. 1.

[2] La cuirasse flexible, chose horrible à voir, anime les membres qu'elle enferme ; vous croiriez voir marcher des statues de fer, et des hommes respirer dans le métal, qui fait corps avec eux. Les chevaux sont équipés de même. Le fer garnit leur tête menaçante ; et leurs membres de fer se meuvent à l'abri des blessures. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.

de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante[1].

CHAPITRE X.

DES LIVRES.

Ie ne foys point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du métier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge ; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis[2] aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon

[1] PLUTARQUE, *Démétrius*, c. 6.
[2] C'est-à-dire *je ne garantis*.

que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy ; car ie foys dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts[1], ie les poise; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage[2], et confonds aux miens ; à escient i'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastives qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encore vivants, et en vulgaire[3], qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault

[1] Charles Nodier, dans ses *Questions de littérature légale*, a examiné, d'une manière piquante, les emprunts faits par Montaigne aux anciens, et par les modernes à Montaigne. Il compte principalement, au nombre de ses imitateurs, Charron, qui n'a fait souvent que le copier textuellement, Lamothe-le-Vayer, La Bruyère, Saint-Évremont, Fontenelle, Bayle, Voltaire, et surtout Pascal. Mais à l'égard de l'auteur des *Pensées*, Nodier s'est montré très-injuste et très-paradoxal, et il a mis en avant une thèse insoutenable, en prétendant que c'est Timée de Locres, saint Augustin, Charron et Montaigne, qui ont fourni les grands traits des *Pensées*.

[2] *Sur mon terrain.*

[3] *En langage vulgaire.*

musser[1] ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court tout les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees; et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre; si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve; aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaiterois avoir plus parfaicte intelligence des

[1] *Cacher.*

choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus [1].

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, et le temps; car i'ay un esprit primsaultier; ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obstinant. Ie ne foys rien sans gayeté; et la continuation et contention trop ferme esblouït mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe; il fault que ie la retire, et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon iugement

[1] Il faut que mon cheval s'efforce d'atteindre ce but. PROPERCE, IV, 1, 70.

ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence [1].

Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan Second, s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie diray encores cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, voire et et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche de Platon [2], comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé [3] de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir; il s'en prend à soy,

[1] Dans l'édition in-4° de 1588, Montaigne disait ici : *parce que mon iugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence.*

[2] L'*Axiochus* n'est point de Platon, et Diogène Laërce l'avait déjà reconnu. On a longtemps attribué cet ouvrage à Eschine le socratique ; d'autres l'ont donné à Xénocrate de Chalcédoine. V. Leclerc.

[3] Var. : *Il n'est pas si vain.* Édition in-4° de 1588.

et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulemeut du trouble et du desreglement: quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voilà comme i'en foys.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng [1]; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde, ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne [2], s'il en eust eu loisir;

[1] Ce que nous pouvons trouver de mieux senti sur les lettres à cette époque (le seizième siècle), ce sont quelques pages où Montaigne parle de Sénèque, de Cicéron, de Plutarque, ce sont ses ingénieuses comparaisons d'Horace, de Virgile, de Lucain. L'expression de génie suit en lui le mouvement d'enthousiasme naturel et sincère; il se colore du style des écrivains qu'il admire; son français, encore irrégulier et souple à tous les mouvements, s'agrandit, s'élève, s'anime et s'empreint de tout l'esprit de l'ancienne Rome. Voilà le grand critique du seizième siècle. VILLEMAIN.

[2] *De peigne.*

et le cinquiesme livre en l'Aenëide me semble le plus parfaict. I'aime aussi Lucain, et le practique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy mesme?

O seclum insipiens et inficetum[1]!

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains[2] donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé

[1] O siècle sans jugement et sans goût! CATULLE, XLIII, 8.
[2] HORACE, *Art poétique*, v. 270.

en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout; il est par tout si plaisant,

> Liquidus, puroque simillimus amni [1],

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veois que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguil-

[1] Coulant et semblable à un fleuve limpide. Hor., *Epist.*, II, 2, 120.

lons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat*[1]. Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommender par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresque; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à touts les iours[2] et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieux, qu'en tout aultre

[1] Il n'avait pas de grands efforts à faire; le sujet même lui tenait lieu d'esprit. MARTIAL, *Préface du liv. VIII.*

[2] VAR. : *A leur ordinaire,* édit. in-4° de 1588.

lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux[1]; celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille;

Excursusque breves tentat[2].

Voilà doncques, quant à cette sorte de subiects, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable: ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist: car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle; touts deux precepteurs de deux empereurs romains; touts deux venus de païs estrangier; touts deux ri-

[1] L'*Orlando furioso*, de l'ARIOSTE.
[2] Il tente de petites courses. VIRG., *Géorg.*, IV, 194.

ches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque plus ondoyant et divers : Cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; L'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile; L'aultre les a stoïcques et epicuriennes, plus esloignees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes : Il paraist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar; Plutarque est libre par tout: Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses: Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; Cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'aultre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprets. Si i'ay em-

ployé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois : « Or oyez! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moy; i'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de

saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers[1], et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel, et qui a son corps à part. Ie veois aussi volontiers les espitres *ad Atticum*, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ai une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien au-

[1] Plutarque et Sénèque.

tant veoir Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme : ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup [1]. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poesie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à

[1] Dans le petit nombre d'erreurs qu'on peut reprocher à Montaigne, j'ai remarqué ce jugement sur Cicéron. Certes, il n'avait pas une âme commune cet orateur que l'or, les intrigues, la violence des factions ne purent ni corrompre ni intimider ; qui déconcerta l'audace même de Catilina, poursuivit de son courroux éloquent le plus implacable des triumvirs, et périt victime de son amour pour la patrie. JAY.

l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tresbien fouetter en sa presence [1]. Voylà un mal courtois hoste! Entre ceulx mesme qui ont estimé, toutes choses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrenee, *fractam et elumbem* [2]. Les orateurs, voisins de son siècle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent [3]. Pour moy, i'aime mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement; i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem antequam essem* [4].

[1] SÉNÈQUE, *Suasor*, 8.
[2] TAC., *de Oratoribus*, c. 18.
[3] *Ibid.*, c. 23.
[4] Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant la vieillesse. CIC., *de Senectute*, c. 10.

Les historiens sont ma droicte balle[1]; car ils sont plaisants et aysez; et quand et quand l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne

[1] *Ma droite balle*, le plus doux et le plus aisé de mes amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque *la balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine. COSTE.

lict les humains ouvrages ; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero[1], mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

I'aime les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe ; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ;

[1] CICÉRON, *Brutus*, c. 75.

peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout; ils veulent nous mascher les morceaux; ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privee, qui nous instruiroit mieulx; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siècles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil,

de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils r'amassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoings oculaires ayant escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cæsar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence [1]. On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudi-

[1] Suétone, *César*, c. 56.

ciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles de chasque accident[1]. Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin[2], et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'aucteur en le lisant. Je veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la

[1] *Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait.* V. LECLERC.

[2] Dans l'ouvrage intitulé *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, publié en 1566. — Bodin (Jean), né à Angers, vers 1530, mort de la peste, à Laon, en 1596, est surtout connu par un traité de politique, intitulé *de la République*, en six livres ; Paris, 1577, in-folio. — Sa *Démonomanie* parut à Paris en 1581, in-4.

verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguysé les choses ; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement sep tiesme. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust ; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une

naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout pour tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay : « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs[1] icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de sainct Louys, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire

[1] Martin du Bellay et Guillaume de Langey, qui ont travaillé tous deux aux *Mémoires*. — Martin du Bellay, mort en 1559, à Glatigny, dans le Perche, lieutenant général en Normandie, et prince d'Yvetot, fut un bon négociateur, un grand capitaine et un grand protecteur des lettres. On a de lui des *Mémoires historiques*, depuis 1514 jusqu'en 1547. — Ces *Mémoires* contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an* 1513 *jusqu'au trepas de François Ier, arrivé en* 1547. Coste.

qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais, de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Biron, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire tout ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire icy de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la

vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien ; et cettuy cy, vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté : l'aultre, vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie [1]. C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux* [2]; ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens (et cette enchere ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours : « Ie crois bien : des coqs il se faict des chappons assez ; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs [3] : » car, à la verité, en

[1] *Sans partie adverse, sans opposition.* E. JOHANNEAU.

[2] « Quoique nous appelions Dieu *bon*, nous ne l'appelons pas *vertueux*, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. V.

[3] DIOGÈNE LAERCE, IV, 43.

fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïcque; et un stoïcien, recognoissant[1] meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii, qui* φιλήδονοι *vocantur, sunt* φιλόκαλοι *et* φιλοδίκαιοι, *omnesque virtutes et colunt, et retinent*[2]) : des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *multum sibi adiicit virtus lacessita*[3]. C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte[4], refuse

[1] *Montrant.*

[2] Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. Cic., *Epist. fam.*, XV, 19.

[3] La vertu se perfectionne par les combats. Sénèque, *Epist.* 13.

[4] La secte pythagoricienne. Coste.

des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune[1], et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire ; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu[2]. Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne ; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy appor-

[1] *Du peuple*, ou *des plébéiens*. E. JOHANNEAU.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 10.

tent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement

mespriser la douleur, mais de s'en esiouïr, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines? comme ont bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veois mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *Sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet*[1]. Ie le crois si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sais quelle esiouïssance de son

[1] Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic., *Tusc. uæst.*, I, 30.

ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

> Deliberata morte ferocior[1];

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide) ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi : pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouveoir aultrement à leur faict. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat*[2]. Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours la mort par la vie ; et,

[1] Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. Hor., *Od.*, I, 37, 29.

[2] Caton, qui avait reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et dans ses devoirs, avait fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. Cic., *de Officiis*, I, 31.

si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? et qui ne recognoist en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame pour estre desenforgee[1] des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle! » dict il[2]. On veoid aux ames de ces deux personnages[3] et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foys grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus

[1] *Dégagée.*
[2] DIOGÈNE LAERCE, II, 76.
[3] Socrate et Caton.

vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aulcunement noms de mespris. Ie veois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent

arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont: la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme i'ai veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation: Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seurté, voire avant que d'avoir recogneu le peril: Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue: mais Que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se iettent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez:

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus, primo certamine, possit[1].

[1] On n'ignore pas combien la gloire est douce pour un jeune

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices.

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos[1]:

guerrier, et quel est le charme d'un premier triomphe. VIRG., *Æn.*, XI, 154.

[1] Si mon caractère, en bien des points irréprochable, n'a qu'un

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tresbon pere : ie ne sçais s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont sensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay.

Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
Formidolosus, pars violentior,
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ[1]:

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moi mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal, » semble s'arrester à cette image, ie les ay, dis ie en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'auculnes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en auculnes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Ie diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion ; et ma

petit nombre de petits défauts, comme des taches éparses sur un beau corps. Hor., *Sat.*, I, 6, 65.

[1] Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Hor., *Od.*, II, 17, 17.

concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster. Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit. Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas [1]. Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy [2], des pires : je les ai bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre

[1] DIOGÈNE LAERCE, X, 11.

[2] Tous les vices médiocres sont presque généralement approuvés ; on ne condamne que leurs excès. NICOLE.

part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde ; les miens, ie les ai retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu ;

Nec ultra
Errorem foveo[1] :

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action ; » et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain ; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoyque la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas ; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilités aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste parfois. Ie suys quelques vices ; mais i'en fuys d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intempérant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit

[1] Hors de là, je ne suis pas vicieux. JUVÉNAL, *Sat.*, VIII, 164.

corrigee par discipline[1] : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'autre[2].

Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance ; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. Ie hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices ; mais c'est jusques à telle mollesse que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable ; « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez[3] ; » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum iam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva[4].

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la vo-

[1] Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 37.
[2] Id., *de Fato*, c. 5.
[3] Id., *de Senect.*, c. 12.
[4] Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. Lucrèce, IV, 1099.

lupté. Ie sçais qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce même instant, à aultres pensements : mais il la faut tendre et roidir d'aguet[1]. Ie sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir ; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en ce lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins ; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur[2]?

[1] *De propos délibéré.*

[2] Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis cruels de l'amour? Hor., *Epod.*, II, 37.

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin[1], qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect

[1] SUÉTONE, *César*, c. 74.

d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit : de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee.

Ie conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le

vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant*[1] : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier[2] :

Ie me rencontrai un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestements fouettez pour eulx; et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux en figure et representez : invention hardie, de

[1] Ils tuent le corps, et après cela ils n'ont plus rien à faire. S. Luc, c. XII, v. 4.

[2] Hélas! que les restes à demi-brûlés de ces rois, ces os mis à nu ne soient point honteusement traînés sur la terre. Cic., *Tuscul.*, I, 44.

vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle!

Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre; hacher et destrencher les membres d'aultruy; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse attaindre; *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat*[1]. De moy, ie n'ay pas sceu voir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans defense, et de qui nous ne recevons aulcune offense; et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus,

[1] Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer, SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

Atque imploranti similis[1]:

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. Ie ne prends guere beste en vie, à qui ie ne redonne les champs; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant:

Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum[2].

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se moque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie même nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes:

[1] Couvert de sang, il gémissait et ressemblait à un suppliant. Virg., *Énéid.*, VII, 501.

[2] C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. Ovide, *Métam.*, XV, 106.

Morte carent animæ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ [1]:

La religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant esternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre ; meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu lui ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit:
. . . .
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ [2]:

si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion ; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau ; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre ; si malicieuse, en celuy d'un regnard ; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

[1] Les âmes échappent à la mort ; et toujours, après avoir quitté leur première enveloppe, elles vivent et habitent dans de nouvelles demeures. OVID., *Métam.*, XV, 158.

[2] Il force les âmes à subir, dans le corps des animaux, une prison muette. Il place le méchant dans un ours, le voleur dans un loup, le fourbe dans un renard... Après de longues années, après les avoir fait passer par mille formes diverses, et lorsque enfin ils ont été purifiés dans le Léthé, il leur rend de nouveau la figure humaine. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 482.

Ipso ego, nam memini, Troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram[1].

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foys pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et des plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loin au dessus d'eux, les estimant tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissant aultre Dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ*[1] :

Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin:
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
. . . . hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur[3].

Et l'interpretation mesme que Plutarque[4] donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encore honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoraient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque

[1] Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthée. OVIDE, *Métam.*, XV, 160.

[2] Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevaient du bien. CIC., *de Nat. deor.*, I, 36.

[3] Les uns adorent le crocodile; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là on adore un poisson du Nil; et des villes entières se prosternent devant un chien. JUVÉN., XV, 2-7.

[4] Dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39.

image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité ; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se voir enfermez ; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine, et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, j'en rabbats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment[1], mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains

[1] Il peut entrer quelque chose qui flatte les sens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux, quand ils nous appartiennent. J'ai toujours pensé qu'il s'y mêle de l'amour-propre ; rien n'est si ridicule à dire, et je suis fâché que cela soit vrai ; mais nous sommes si vides, que, s'il s'offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons aussitôt. Nous prêtons à un perroquet des pensées et des sentiments ; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs, etc. Ainsi, nous aimons l'avantage que nous nous accordons sur lui. Quel empire ! Mais c'est là l'homme. VAUVENARGUES.

point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesmes qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis. Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas. Cimon feit une sepulture honorable aux iuments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux olympiques. L'ancien Xanthippus feit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dict il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.

C'est, à la vérité, une tresutile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent [1], comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents [2]; ce que ie ne crois pas : ny ce que d'aultres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes, et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de

[1] La plupart des sciences humaines sont si peu de chose en elles-mêmes, et elles contribuent si rarement au bonheur de l'homme, que l'on est aussi heureux de les ignorer, en les méprisant, que de les savoir en les estimant : il n'y a que la vanité et l'opinion des hommes qui y mettent du prix. NICOLE.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VII, 165.

loy d'en iuger; car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel [1], homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum; magistri Raimondi de Sebonde* [2]; et parce que la langue italienne et espaignolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basti d'un espaignol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre

[1] Latiniste très-habile, né à Toulouse, en 1499, mort à Turin, en 1546.

[2] Cet ouvrage a été imprimé, pour la première fois, à Deventer, en 1487. Il en a été fait depuis de nombreuses éditions. — Raymond de Sebonde, qu'on a aussi appelé Sebon, Sabaude et Sebeyde, était né à Barcelone. Il professa la médecine, la philosophie et la théologie à Toulouse, vers 1430. Voir, sur son livre, *le Christianisme de Montaigne* (par l'abbé Labouderie), *Discours préliminaire*, p. 5 et suiv. — « Dans ce livre, intitulé *Theologia naturalis*, on trouvait Dieu et la nécessité de la foi prouvée, autant que possible, rationnellement par la vue du monde et des créatures. C'était, à quelques égards, un essai anticipé de ce que seront *l'Existence de Dieu*, par Fénelon, les livres de Clarke, de Paley. C'était, à d'autres égards, une réminiscence quintessenciée de saint Thomas d'Aquin, et une intention d'expliquer, de faire concevoir, par des raisons naturelles, les mystères tels que la Tri-

ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum [1];

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

nité, le Péché originel, l'Incarnation. La traduction que Montaigne en avait faite parut en 1569, d'après le vœu qu'avait exprimé son père mourant, charmé et consolé de cette lecture. Les uns (c'étaient les chrétiens) disaient que c'était ouvrir une porte dangereuse que de prétendre appuyer par la raison ce qui était du ressort de la révélation et de la foi; d'autres accusaient les raisonnements de Sebond d'être faibles, et de ne pas prouver ce qu'ils prétendaient. C'est en vue apparente de répondre à ces deux ordres d'objections que Montaigne intitule son chapitre : *Apologie de Sebond.* » SAINTE-BEUVE.

[1] On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré. LUCRÈCE, V, 1139.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoi il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort [1]. Ie trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me sem-

[1] En 1569. — On lit, en tête de cette traduction, la dédicace suivante : A MONSIEUR DE MONTAIGNE, LE PERE.

blant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties [1].

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration

[1] « Montaigne, sur Sebond, joue le même personnage que Bayle sur les Manichéens. — Ce qu'il veut, en fin de compte, c'est (ne l'oublions pas) de faire la vérité des choses de la révélation si haute, si uniquement fondée en soi, si à pic et si plantée toute seule à la pointe de son rocher, qu'on n'aille guère songer à y mettre pied : *fantosme à estonner les gens!* Voilà le mobile et le but. Tout ce qu'il dit, chemin faisant, contre la certitude humaine, par rapport à toute question, est bien moins pour ruiner l'homme, même en nature et en réalité, que pour ruiner la croyance transcendante en l'homme. Son objet atteint, et à ceux qui admettraient que la foi à de telles choses est chimère, il saurait bien (j'imagine) que dire à l'oreille, en causant, sur sa manière de concevoir le monde et l'homme, et de convenir de certains points. Le scepticisme exorbitant de ce chapitre n'est qu'une méthode de *grand tour* pour arriver. » SAINTE-BEUVE.

particuliere de la grace divine. En cette obiection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et, à cette cause, nous faut il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy debvons encores, et rendons, une

reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes. à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousiours avec cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbransler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mola sua[1],

[1] Tel un immense rocher repousse les flots qui se brisent autour de lui, et, par sa masse, triomphe de ceux qui grondent à sa base.

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feut iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et debvroit on dire, « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité [1]. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui

(Vers d'un anonyme, à la louange de RONSARD, imités de VIRGILE, *Æn.*, VII, 587.)

[1] C'est une chose remarquable, que nulle religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la religion chrétienne et celles qui ont été dressées sur son modèle.

La paganisme n'avait point de morale; tous les philosophes, qui se faisaient une religion à leur fantaisie, se créaient aussi une morale par philosophie; mais ils ne prétendaient pas au moins l'avoir reçue de Dieu. NICOLE.

s'estoit faict chrestien deisseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance[1] : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses. Si nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole[2] : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*[3]. Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons

[1] JOINVILLE, c. 19.

[2] *Évang. S. Matth.*, XVII, 19.

[3] Crois, et tu connaîtras bientôt la route de la vertu et du bonheur. QUINTILIEN, XII, 11.

rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee ; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion ; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme. Quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours ? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et malaysée à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduicte et loy de nostre vie : peut on voir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes ? Voyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines ; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souvienne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant

d'un party; la negative, de quel autre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gens qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : et de combien faict la France pis que de le dire? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceulx qui y marchent par le seul zele d'unc affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gentsd'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Ie veois cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion; à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre re-

ligion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite [1]. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict [2]. Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance ; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au-dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy ; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue [3] de l'un pour l'aultre ? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense ? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts :

[1] « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la religion, de rassembler une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. » MONTESQUIEU.

[2] *Faire à Dieu une barbe de paille*, se moquer de Dieu. Pascal a dit : « Rien de plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

[3] Échangeât l'un pour l'autre.

« Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy feit il[1]. Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre[2]? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus[3].

« Ie veulx estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ[4]. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour iouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres re-

[1] Diogène Laerce, VI, 4.
[2] Id., *ibid.*, 39.
[3] L'homme, en mourant, ne se plaindrait point de la destruction de son corps ; loin de là. Il sortirait du monde joyeux comme le serpent qui se dépouille de sa peau, comme le cerf qui perd son vieux bois. Lucrèce, III, 612.
[4] S. Paul, *Épître aux Philipp.*, c. 1, v. 23.

ligions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines: une aultre religion, d'austres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire. Nous sommes chrestiens, à mesme titre que sommes perigourdins ou allemans. Et ce que dict Plato[1], qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine Providence, ce roolle ne touche point un vrai chrestien; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduicte. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en notre ame auculne production reglee? Ils establissent, dict il[2], par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct: mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit de sa nouvelle creance, par l'horreur

[1] *Lois*, liv. X.
[2] PLATON, *République*.

de leur condition à venir[1]. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoient et se remettoient, selon l'affaire de Bion[2]. Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poictrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuse ferveur

[1] L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs... VAUVENARGUES.

[2] *Théolog. naturelle*, c. 24.

[3] DIOGÈNE LAERCE, IV, 3.

d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Aultre chose est un dogme serieusement digeré; aultre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de notre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et ioindre à nostre Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces

hauts ouvrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ces operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur[1]. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre ; car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul[2], apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit
Semper volvendo ; seque ipsum inculcat, et offert :
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges[3].

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme

[1] *Théolog. naturelle*, c. 24.

[2] *Épître aux Romains*, c. 1, v. 20.

[3] Dieu ne cache pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face ; il s'offre à nous, il s'imprime en nous ; il veut être clairement connu ; il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. MANILIUS, IV, 907.

la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans iour, si la foy et grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premiere guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. Ie sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes, que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, arcesse; vel imperium fer[1]:

[1] Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le; ou bien soumettez-vous. HOR., *Epist.*, I, 5, 6.

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. Ie me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à verifier ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceux cy un peu plus rudement; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy : à un atheïste touts escripts tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous

comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον, ἢ ἑαυτὸν[1]. Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam*[2]. L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon[3], et poinct ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par argument et par discours. Car sainct Augustin[4], plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foi-

[1] Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Hérodote, VII, 10.

[2] Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. *I. Epist. S. Petri*, c. 5, v. 5.

[3] Dans le *Timée*.

[4] *De Civit. Dei*, XXI, 5.

blesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le malaysé lui sont un; que touts subiects egualement, et la nature en general desadvoue sa iurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche De fuyr la mondaine philosophie [1]; quand elle nous inculque si souvent [2] Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir; et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veux maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme.

Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son estre : voyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces

[1] S. Paul, *aux Colossiens*, II, 8.
[2] Id., *aux Corinthiens*, I, 3, 19.

grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment [1], qui ayt la snffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là [2]? *Quorum igitur*

[1] Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étaient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, et que la fortune accoutume les puissants à ne compter qu'eux sur la terre. VAUVENARGUES.

[2] Le stoïcien Balbus. — Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de tous les êtres. CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 54.

causa qui dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius : nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle;

> Quum suspicimus magni cœlestia mundi
> Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
> Et venit in mentem lunæ solisque viarum[1];

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

> Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris[2],

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve;

> Speculataque longe
> Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
> Et totum alterna mundum ratione moveri,
> Fatorumque vices certis discurrere signis[3];

[1] Quand nous voyons au-dessus de nous la voûte céleste de cet immense univers, l'éther profond brillant d'étoiles; quand nous songeons à la marche de la lune et du soleil. LUCRÈCE, V, 1203.

[2] Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MANIL., III, 58.

[3] Elle reconnaît que ces astres, que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. ID., I, 60.

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au bransle des moindres mouvements celestes;

> Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
> Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis[1]!

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur;

> Furit alter amore,
> Et pontum tranare potest, et vertere Troiam:
> Alterius sors est scribendis legibus apta.
> Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
> Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
> Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
> Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
> . . . .
> Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum[2];

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre

[1] Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MANIL., I, 55; IV, 93.

[2] L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour renverser Troie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassinent leurs pères; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacriléges. N'accusons point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains..... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. ID., IV, 79, 118.

science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt*[1]? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que d'obeïssance? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoi! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *Quæ sunt tantæ animi angustiæ*[2]! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor*[3]. *Corruptibile corpus aggravat animam, et de-*

[1] Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? Cic., *de Nat. deor.*, I, 8.

[2] Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! Id., *ibid.*, I, 31.

[3] Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. Sénèque, *de Ira*, II, 9.

primit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem[1].

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon lui semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue[2]. Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Pla-

[1] Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. Liv. *de la Sagesse*, IX, 15.

[2] Voir, sur la différence entre l'homme et la bête, BOSSUET, *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, c. 5.

ton, en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne[1], compte, entre les principaulx advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles; par où il acqueroit une tresparfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire : nous faut il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le faict des bestes? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison. elles nous peuvent estimer bestes[2], comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et

[1] Dans le *Politique*.

[2] Une personne intelligente ne soupçonnera jamais Montaigne d'avoir cru toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire; cependant *quand il en a besoin pour rabaisser sottement les hommes*, il les emploie comme de bonnes raisons... Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes....; il nous rapporte des contes ridicules, *et dont il connaît l'extravagance mieux que personne*... Son dessein n'était pas de parler raisonnablement, *mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes :* ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit et à la sincérité d'un homme de bien. *Logique* de PORT-ROYAL, III, 19; *du Sophisme d'amour-propre, d'intérêt et de passion*, nº 9.

les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus[1], Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy[2], il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent; et nous elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, aut quum iam gaudia gliscunt[3].

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons aiseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent :

[1] *Apollonius de Tyane.*

[2] PLINE, *Nat. Hist.*, VI, 30.

[3] Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie les agitent. LUCRÈCE, V. 1058.

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ [1].

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muëts disputent, argumentent, et content des histoires, par signes : i'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses, des yeulx :

E 'l silentio ancor suole
Aver prieghi e parole [2].

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appelons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons,

[1] C'est par la même raison que la langue impuissante des enfants les force à s'exprimer par gestes. LUCRÈCE, v. 1029.

[2] Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta del* TASSO, atto II, nel choro, v. 34.

caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publicque; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Ie laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue [1]. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens? » « Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire mot [2]. » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations de animaulx? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel? cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus

[1] Liv. VI, c. 30.
[2] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

Æthereos, dixere[1].

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre? Pourquoi espessit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous[2], et combien nostre art est foible à les imiter :

[1] D'après ces indices et ces exemples, quelques-uns ont dit qu'il y avait dans les abeilles une parcelle d'intelligence divine et un souffle immatériel. VIRG., *Georg.*, IV, 219.

[2] Montaigne n'est point d'accord avec Cicéron, qui était persuadé de la prééminence de l'homme sur tous les autres êtres animés. (Voy. *Tuscul.*, V, 13.) Buffon est aussi bien éloigné de penser comme Montaigne : «L'empire de l'homme sur les animaux, dit-il,

nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoi attribuons nous à ie ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult notre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeler une tresiniuste marastre : mais il n'en est rien; nostre police n'est pas si difforme et desreglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que i'ois faire aux hommes (comme la licence de

est légitime : aucune révolution ne peut le détruire; c'est l'empire de l'esprit sur la matière. Si l'homme n'était que le premier de l'ordre des animaux, les seconds se réuniraient pour lui disputer son autorité; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent pas. »

leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage;

Tum porro puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum[1]:

ces plainctes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande, et une relation plus

[1] Alors l'enfant, comme un naufragé rejeté par les flots, est étendu par terre, nu, privé de secours; lorsque la nature le tire avec effort des flancs de sa mère et l'admet à la vie, il pousse un vagissement lugubre, et c'est avec raison, car il lui reste, sur cette terre, tant de douleurs à traverser! Il en est autrement des

uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements ; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus ; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes ; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion ; nos peres le portoient descouvert ; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires ; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier [1]. Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance ; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la

animaux domestiques et des bêtes fauves ; ils n'ont pas besoin de crecelle pour hochets ; ils n'ont pas besoin qu'une nourrice leur adresse, en adoucissant sa voix, des paroles caressantes ; ils ne cherchent point, selon les saisons, des vêtements différents ; ils n'ont point besoin d'armes, de murailles élevées pour défendre ce qui leur appartient ; parce que la terre, et la nature inépuisable, leur donneront abondamment à tous tout ce dont ils ont besoin. LUCRÈCE, V, 223.

[1] PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*. c. 13.

foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction ;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti[1]:

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceut quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice, et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté[2] de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice ;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum[3]:

[1] Car chaque animal sent sa force et ses besoins. LUCRÈCE, V, 1032.

[2] *Avec abondance.*

[3] La terre créa d'abord spontanément pour les hommes les moissons brillantes, les vignobles réjouissants; elle prodigua spontanément les trésors de sa fécondité, les gras pâturages; c'est à peine aujourd'hui si le travail de l'homme ajoute à ces richesses; le cultivateur y épuise ses bœufs et lui-même. LUCRÈCE, II, 1137.

le debordement et desreglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ces aultres services) ; quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx ; les sangliers affinent leurs deffenses; et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable

que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouir, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome, selon l'espece.

Cosi per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna[1].

Il me semble que Lactance[2] attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote[3] allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

Variæque volucres...
Longe alias alio faciunt in tempore voces...
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus[4].

[1] Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, *Purg.*, c. XXVI, v. 34.

[2] *Inst. Divin.*, III, 10.

[3] *Hist. des Animaux*, l. IV, c. 9.

[4] Les oiseaux poussent, selon les différents temps, des cris dif-

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste. Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

> Indupedita suis fatalibus omnia vinclis[1] :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

> Res... quæque suo ritu procedit; et omnes
> Fœdere naturæ certo discrimina servant[2].

férents. Quelques-uns changent, suivant les saisons, leurs chants rauques. Lucrèce, V, 1077, 1080, 1082, 1083.

[1] Tout est enchaîné par les liens de la destinée. Id., V, 874.

[2] Tous les êtres ont leur caractère propre; tous restent dans les limites immuables que la nature leur a fixées. Id., V, 921.

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de touts les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, lui representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le faulx et le veritable; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier; car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Ie dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez; et de plus riches effects, des facultez plus riches; et confesser, par consequent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuite; et plus

seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble; car ie priserois bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'advancer[1], n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue; ce qui se remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; et ce qui est liquide, plie soubs le faix? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.

discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en notsre imagination. De mesme faut il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides[1] estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary[2] : les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines[3] : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre;

[1] PLUTARQUE, *Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 3.

[2] HÉRODOTE, V, 5.

[3] CÉSAR, *de Bell. Gall.*, III, 22.

engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service [1] : »

> Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
> Corpus, et intorto verbere terga seca [2] :

c'estoit une obligation veritable ; et si, il s'en trouvoit dix mille telle annee, qui y entroient et si perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier ; et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos iusques au gosier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbe [3]. Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaulx et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sontfols, disoit il ; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert [4] : » et ceulx qui entretiennent les bestes,

[1] Pétrone, *Sat.*, c. 117.

[2] Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce-moi le corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. Tibulle, I, 9, 21.

[3] Hérodote, IV, 71 et 72.

[4] Diogène Laerce, VI, 75.

se doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lion ne s'asservit à un autre lion, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et lions à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosæ
In saltu venantur aves [1].

Nous partons [2] le fruict de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs [3], et les faulcons sauvages, partent iustement le butin par moitié; comme le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers [4], de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les

[1] La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées....; l'aigle, serviteur de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. JUVÉNAL, XIV, 74, 81.

[2] *Nous partageons.*

[3] PLINE, X, 8.

[4] *Des collets,* sorte de nœuds coulants pour prendre du gibier.

bestes : Aristote[1] dict que la seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle lui laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire iusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vaquer la dictature de Sylla[2]; c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeux avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 28.

[2] Allusion à la maladie pédiculaire dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

tout de l'eau de marine ; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celui du roy Porus[1], qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur ; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent ; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrypsippus[2], bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre ; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander ; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « I'ay suivi jusques à ce carrefour mon maistre à la trace ; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là : il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 13.
[2] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 14.

aultre : » et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce[1] ?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration

[1] Georgius Trapezuntius. George de Trébizonde, né en 1396, non pas à Trébizonde, comme l'ont écrit quelques biographes, mais à Chandace, dans l'île de Crète : Trébizonde était la patrie de ses ancêtres. Il mourut à Rome en 1486. Il a traduit les *Problèmes d'Aristote*, la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, le *Trésor* de saint Cyrille, plusieurs homélies de saint Chrysostome, la *Vie de Moïse* par saint Grégoire de Nysse, la *Rhétorique* d'Aristote, le *Centiloquium* et l'*Almageste* de Ptolémée. Il a composé un *Commentaire* sur les *Philippiques* et d'autres harangues de Cicéron, une *Comparaison* de Platon et d'Aristote, etc.

cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes ; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne ; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage ; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir ? Et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination ?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque[1] dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu ; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il com-

[1] *De l'Industrie des Animaux*, c. 18.

mencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et ayants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court[1]. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus[2] iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine : Aristote[3] tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents,

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 20.
[2] ID., *ibid.*, c. 14.
[3] ID., *ibid.*, c. 18.

perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude ; et, entre les libres mesme, il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité ; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson ; le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing ; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre ; on oyt corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur [1]. I'ai veu, dict Arrianus, aultresfois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels tout les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit ; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre [2]. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres [3].

Mais cett' aultre histoire de la pie, de laquelle

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, X, 29.
[2] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.
[3] ID., *ibid.*; PLINE, VIII, 3.

nous avons Plutarque mesme pour respondant[1], est estrange : Elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soymesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses, et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque[2] dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusque à ce qu'il eust faict

[1] Plutarque, *de l'Industrie des Animaux*, c. 18.
[2] Id., *ibid.*, c. 12.

haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse [1]. Cette action est aulcunement voisine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba [2], que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que je maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnee : un iour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.
[2] *Ibid.*, c. 10.

pour son disner, et le luy remplit de cendre[1]. Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes);

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim[2].

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une battaille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.

[2] Les ancêtres de nos éléphants combattaient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome; ils portaient sur leur dos des cohortes, une certaine partie de l'armée, et des tours qui marchaient au combat. JUV., XII, 107.

Indes, ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et montroient ces animaulx autant d'addresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contrerooIlera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultresfois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rappor-

tent aux nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture : mais, de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encores la murenne de Crassus [1], et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et i'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceulx qui les traictent,

> Nomen habent, et ad magistri
> Vocem quisque sui venit citatus [2]:

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion [3], d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras; et, tenant les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir auculne telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 24.

[2] Ils ont un nom, et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. MARTIAL, IV, 29, 6.

[3] PLINE, VIII, 1.

Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : il veit[1], dict il, des fourmis partir de leur fourmiliere, portants le corps d'un fourmi mort vers une aultre fourmiliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et, aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissant aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or, elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'at-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.

tache [1]. Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson; lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors [2]. Un citoyen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour avoir apprins la condition de l'herisson; il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer [3]. Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis [4]; mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qui luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attraper ce qu'il cherche : un cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au came-

[1] PLINE, XXXII, 1.
[2] ID., *ibid.*
[3] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 15.
[4] ID., *ibid.*, c. 28.

leon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroien du vol des oyseaux [1] : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse : mais elle n'est pas inutile à la torpille; elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir

[1] SEXT. EMPIRIC., *Pyrrh. Hypotyp.*, I, 14.

soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique, que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chaulds les pieds et la teste;
Au demourant vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles;

nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis[1];

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum[2].

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egualité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus[3],

[1] On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. LUCRÈCE, IV, 1261.

[2] Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon et détournent les germes de leur but. ID., IV, 1266.

[3] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 13.

le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger; et le iour qu'on en brûsla le corps, il print sa course et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus[1]; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort; et, quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes;

[1] Plutarque, *de l'Industrie des Animaux*, c. 13.

elles sont toutes superflues et artificielles; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substanter d'une olive par iour : la delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa
Magno prognatum deposcit consule cunnum[1].

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche; et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien,

[1] La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. Hor., *Sat.*, I, 2, 69.

en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit; il ne la perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit possible; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins[1]. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia[2] : et il se veoid touts les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus[3], et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe iuvencæ
Ferre patrem tergo; fit equo sua filia coniux;
Quasque creavit, init pecudes caper, ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales[4].

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse

[1] Plutarque, *de l'Industrie des Animaux*, c. 17.
[2] Id., *ibid.*
[3] Poëme *de la Chasse*, I, 236.
[4] La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les désirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. Ovide, *Métam.*, X, 325.

que celle du mulet du philosophe Thales[1]? lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; iusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 15; ÉLIEN, *Hist. des Anim.*, VII, 42.

et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper maioris dentibus apri[1]?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere[2].

Ie ne veois iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de

[1] Un lion, parce qu'il était le plus fort, a-t-il jamais tué un autre lion? Dans quel bois un sanglier est-il mort déchiré par les dents d'un autre sanglier? JUVÉNAL, XV, 160.

[2] Souvent la discorde, en éclatant entre deux rois, s'annonce par de grands mouvements. On peut de suite pressentir les dispositions de la foule, et la fureur guerrière des deux partis. VIRG., *Géorg.*, IV, 67.

leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

> Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
> Ære renidescit tellus, subterque virum vi
> Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
> Icti reiectant voces ad sidera mundi[1];

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee, et par combien legieres occasions esteincte :

> Paridis propter narratur amorem
> Græcia Barbariæ diro collisa duello[2]:

toute l'Asie se perdit, et se consomma en guerres pour le macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaux aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tres-ingenieusement plusieurs battailles hazardees et par

[1] Les éclairs, lancés par les armes, s'élèvent jusqu'au ciel; le sol, aux alentours, reluit d'airain; il résonne sous les pas de cette masse d'hommes, et les montagnes, frappées par leurs cris, renvoyent jusqu'aux astres l'écho de ces clameurs. Lucrèce, II, 325.

[2] A cause de l'amour de Pâris, la Grèce, dit-on, se heurta dans un duel terrible contre les barbares. Hor., *Epist.*, I, 2, 6.

mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
  Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! quid, si me Manius oret
  Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
  Carior est ipsa mentula? signa canant[1].

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné.) Or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre;

Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis,
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus[2];

[1] Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *Epigr.*, XI, 21, 3. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des Morts :*

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc! Est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
  Qui? moi! que je serve Fulvie!
  Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
  Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
  Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes. Coste.

[2] Comme les flots innombrables qui roulent sur la mer de Lybie quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux ; ou comme les épis serrés que dore le soleil, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie : les boucliers ré-

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est touiours l'homme, foible, calamiteux et miserable ; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee ;

> It nigrum campis agmen[1] :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee[2] matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï ; qu'on lui esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voilà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble[3], que Sertorius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

> Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,

sonnent, et la terre tremble ébranlée par les pieds qui la frappent. Virg., VII, 718.

[2] Le noir essaim marche dans la plaine. Virgile, *Énéide*, IV, 404.

[3] *Une brume du matin.*

[4] Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison ; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitaniens*, peuples d'Espagne qui habitaient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il était impossible de les forcer. Voyez, dans Plutarque, la *Vie de Sertorius*, c. 6. Coste.

Pulveris exigui iactu compressa quiescent[1].

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand' quantité de ruches, de quoy ils sont riches; et avecques du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soutenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours, avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers[2] sont iectees à mesme moule : considerants l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve

[1] Ces transports, ces grands combats s'apaisent lorsqu'on jette un peu de sable. VIRG., *Géorg.*, IV, 86.

[2] *Savetiers.*

poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice [1]. Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganyctor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre [2]. Un aultre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.

[2] ID., *ibid.*

chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle [1].

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion [2] recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un jour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat de bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant appereeu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 12.
[2] AULU-GELLE, V, 14.

pauvre miserable, tout transi d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre; c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'aultre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrobber de luy, et m'en fuyr; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis [1] sur une caverne cachee et inaccessible, et me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce lion, ayant une patte sanglante et blecee, tout plainctif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doulcement de moy, me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors un grand escot [2] qu'il y avoit, et, m'estant

[1] *Je rencontrai une caverne.*
[2] *Un grand éclat de bois.*

un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et, à ma troisieme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veois, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voilà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voilà le lion, hoste de l'homme : voilà l'homme, medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons; aussi font elles la nostre :

> Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
> It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora[1],

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun; aulcunes, à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes; et des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne; et, si d'adventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent[2]. Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent[3]. Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmi elles : ils tiennent que la baleine ne

[1] Ensuite venait, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRG., *Énéide,* XI, 89.

[2] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux,* c. 26.

[3] ID., *ibid.*

marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela *la Guide :* la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner le navire ; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort ; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse ; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre[1]. Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal ; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant et l'advertissant de son dangier : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez ; et, s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser[2]. Cette coquille, qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avec-

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 32.

[2] ID., *ibid.*

ques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, iusques à ce qu'il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vifve, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort[1]. En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree en touts sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales; puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult aiseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egual à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 32.

ours; il n'en feit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir[1]. Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste[2]. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye,

[1] Arrien, *Hist. Indic.*, c. 14.

[2] Plutarque, *de l'Industrie des Animaux*, c. 19.

ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs épaules, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encore peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque [1], qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doulcement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer : et, au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui est plus à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et

[1] PLUTARQUE, *de l'Industrie des Animaux*, c. 34.

proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux combats, que nous veoyons

tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires[1] :

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le veoyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Iactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se[2] :

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver; cet estrangier, que leur ame

[1] On voit souvent des chevaux vigoureux, lorsqu'ils sont endormis, suer et souffler, et déployer tout ce qu'ils ont de force, comme pour remporter le prix de la course. Lucrèce, IV, 988.

[2] Souvent, pendant leur sommeil, les chiens des chasseurs remuent tout à coup les pattes, aboyent, contractent leurs naseaux pour éventer, comme s'ils avaient trouvé une piste toute fraiche. Quelquefois même, après s'être éveillés, ils poursuivent le fantôme d'un cerf imaginaire, comme s'ils le voyaient fuir, jusqu'à ce que, leur erreur dissipée, ils reviennent à eux. Id., *ibid.*, 992.

veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

> Consueta domi catulorum blanda propago
> Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
> Discutere, et corpus de terra corripere instant,
> Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur[1].

Quant à la beauté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

> Turpis Romano Belgicus ore color[2]:

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large ; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche ; comme aussi la balieure[3], de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les

[1] Souvent les chiens, cette race caressante habituée à vivre dans nos maisons, secouent le sommeil léger qui couvre leurs yeux, et se lèvent brusquement de la terre où ils étaient couchés, comme s'ils voyaient le visage inconnu d'un étranger. LUCRÈCE, IV, 999.

[2] Le teint belgique dépare un visage romain. PROPERCE, II, 17, 26.

[3] *La lèvre inférieure.*

plus belles, et les estendent aultant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline [1]. Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art; et ont en si grande recommendation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espaignols, vuidee et estrillee; et entre nous, l'un la faict blanche, l'aultre brune; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la doulceur; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule [2]. Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur ses loix

[1] Liv. VI, c. 13.
[2] PLATON, *Timée*.

communes : et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre, qui le sont plus, *a multis animalibus decore vincimur* [1], voire des terrestres nos compatriotes; car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de notre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

> Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus [2],

elle est vrayement poëtique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. Quels animaulx n'ont la face en hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution, en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides

[1] Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. Sénèque, *Epist.* 124.

[2] Lorsque les autres animaux tiennent leurs regards attachés vers la terre, Dieu a voulu que l'homme porte la tête haute; il lui a ordonné de regarder le ciel, et de lever son front altier vers les astres. Ovide, *Mét.*, I, 84.

et les plus abiectes de toute la bande; car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

> Simia quam similis, turpissima bestia, nobis[1]!

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand i'imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de la beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime :

> Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
> Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor[2] :

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure

[1] Combien le singe, cette bête affreuse, ne nous ressemble-t-il pas? ENNIUS.

[2] Tel, après avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, *de Remed. amor.*, v. 429.

partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

Nec Veneres nostras hoc fallit; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore[1] :

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur decharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et

[1] Les femmes le savent bien : elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir et enflammer d'un vif amour. LUCRÈCE, IV, 1182.

l'honneur; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque [1], ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent pu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'aultre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'aultre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » Comment? cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, i'accepte

[1] PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les Stoïques*, c. 8.

cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est pas vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et societé [1].

[1] Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'il ne faut point prendre à la lettre tout ce que dit Montaigne dans ce chapitre au sujet de l'homme et des animaux. Notre auteur est encore ici sous l'impression des idées du moyen âge; il emprunte toute sa science d'une part aux légendes zoologiques de l'antiquité, et de l'autre aux traditions merveilleuses des *bestiaires* et des traités d'histoire naturelle du moyen âge, qui ne reposent jamais sur l'observation positive. Nous avons montré, dans un travail intitulé *l'Épopée des Animaux* *, que le mot d'Aristote : « L'homme est tantôt plus, tantôt moins que la bête », avait été pris à la lettre, non-seulement par l'antiquité païenne, mais même par les écrivains chrétiens, et qu'il s'est formé, dès les premiers temps historiques, une tradition dans laquelle l'homme a été tantôt assimilé à la bête, tantôt mis au dessus d'elle. Nous avons examiné, à l'appui de cette opinion : 1° les légendes religieuses et les vies des saints, où les animaux, convertis pour ainsi dire, semblent retrouver, pour faire honte aux hommes, la douceur du paradis terrestre, comme si, sous l'empire de la foi nouvelle, les révélations de la conscience avaient touché jusqu'aux monstres des déserts et leur avaient appris à discerner le mal et le bien; 2° les *Bestiaires*, traités zoologiques où les animaux sont proposés à l'homme

* *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 décembre 1853; 15 février 1854.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction, et la curiosité. Certes, nous nous avons estrangement surpayé ce beau discours[1], de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates[2], cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius*

comme des modèles de vertu : 3° les monuments figurés de l'art chrétien, où ils sont présentés comme les symboles des plus hautes abstractions du mysticisme ; 4° les poëmes chevaleresques, où ils donnent aux guerriers des exemples de courage, de raison et de dévouement ; 5° le blason, où ils servent d'emblème à la vanité; 6° la jurisprudence, qui leur donne avec la conscience la responsabilité, et qui les soumet aux mêmes lois que les hommes. Humilier la raison humaine devant l'instinct, améliorer l'homme en le faisant rougir de lui-même, tel est le but des auteurs des *Bestiaires* et des moralistes du moyen âge, qui ont traité des *merveilles des bêtes;* tel est aussi le but de Montaigne dans ce beau chapitre, l'un des plus brillants qu'il ait écrits.

[1] *Exagéré cette raison, cette intelligence.*

[2] XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 4, 12.

fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari[1]. De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses! les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouïssent; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

[1] Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. Cic., *de Nat. deor.*, III, 27.

Illitterati num minus nervi rigent[1]?

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis, et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur[2].

I'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université; et lesquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault guere plus d'offices, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy

[1] Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour? Hor., *Epod.*, 8, v. 17.

[2] Par là sans doute vous échapperez aux maladies, à l'affaiblissement; vous éviterez la douleur, les inquiétudes, et il vous sera donné de vivre longtemps et heureusement. Juvénal, XIV, 156.

mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne ; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldrois suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir ; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dict Epicurus [1].

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance ; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist tout aultre vertu ; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance, *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [2] : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en don la science [3]. La peste

[1] Ou plutôt l'épicurien *Colotès*. COSTE.

[2] Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. *Genes.*, III, 5.

[3] HOMÈRE, *Odyss.*, XII, 188.

de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommendee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeissance : *Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi*[1]. En cecy, il y a une generale convenance entre touts les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais où la trouvons nous?

> Ad summum, sapiens uno minor est Iove, dives,
> Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum;
> Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est[2].

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions[3] : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possede ses biens par fantasie, les maulx en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car touts nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal :

[1] Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. S. PAUL, *ad Coloss.*, II, 8.

[2] Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. HOR., *Epist.*, I, 1, 106.

[3] *Manuel*, c. 11.

« Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont apprins la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense[1] : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et toutpuissant? Et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapienti; quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquilla et tam clara luce locavit[2] :

voylà des paroles tresmagnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy[3] en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience.

[1] Cic., *Tusc. quæst.*, I, 26.

[2] C'était un dieu, illustre Memmius, un dieu, celui qui le premier a trouvé cette règle de la vie que l'on appelle maintenant la Sagesse; et qui, par cette règle, arrachant l'homme aux flots et aux ténèbres, l'a placé au milieu d'une lumière si brillante et si tranquille. Lucrèce, V, 8.

[3] De Lucrèce.

De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « Ie m'en voys parler de toutes choses [1]; » et ce sot tiltre, qu'Aristote nous preste, de « dieux mortels [2]; » et ce iugement de Chrisippus, que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu : » et mon Seneca recognoist, dict il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformement à cet aultre, *In virtute vere gloriamur; quod non contingeret, si id donum a deo, non a nobis haberemus* [3] : cecy est aussi de Seneca : « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse; par où il le surmonte [4]. » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus ialoux de nostre interest, que de celuy de nostre Createur !

Mais il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vifvement et hardiement les fondements ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son maistre; il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa

[1] Cic., *Acad.*, II, 23.
[2] Id., *de Fin.*, II, 13.
[3] C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne serait point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. Cic., *de Nat. deor.*, III, 36.
[4] Sénèque, *Epist.*, 53, à la fin.

philosophie : Posidonius, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray je pas que tu sois mal[1]. » Il sent mesmes passions que mon laquay; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem*[2]. Arcesilas estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et, luy montrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il[3]. Cettuy cy a un peu meilleure grace; car il sent avoir du mal, et en vouldroit estre depestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'aultre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïcques[4]. Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmoucer et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la se-

[1] Cic., *Tusc. quæst.*, II, 25.

[2] Faisant le brave en paroles, il ne fallait pas succomber devant le fait. Id., *ibid.*, II, 13.

[3] Id., *de Fin.*, V, 31.

[4] Id., *ibid.*; *Tusc.*, II, 25.

curité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy [1]. La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et preparé de soy mesme par habitude naturelle [2]. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays maulx nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse ; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en addresse tout destrousseement [3] à la santé mesme ; cette alaigresse et vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette; il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme.

[1] Diog. Laerce, IX, 69.

[2] Après ces mots, on lit, dans l'édition in-4° de 1588 : « La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maulx, qu'elle ne les allege. »

[3] *Ouvertement.*

Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes [1], qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte; et, n'ayant aultre regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que je veois ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Ie receois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entiere; et aiguise mon appetit à la iouïr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; je l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occu-

[1] Des sceptiques.

pation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desmeut, qui la iette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destracquees; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avec les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruinez par leur propre force et soupplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un

des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie, qu'aultre poëte italien aye iamais esté [1]? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduict à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? I'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare [2] en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé, et en ferme et seure posture? affublez le de tenebres d'oysiveté et de pesanteur : il nous fault abestir, pour nous assagir; et nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mouce aux douleurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodité de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la iouïssance des biens et des plaisirs; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur, *segnius homines bona quam mala sentiunt* [3] : nous ne sentons point l'en-

[1] Le Tasse.

[2] En novembre 1580.

[3] Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur, Tite Live, XXX, 21.

tiere santé, comme la moindre des maladies[1];

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,
Quod me non torquet latus, aut pes : cetera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem[2]:

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encore l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali[3];

car ce mesme chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté actifve, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et

[1] Le bonheur ne nous est guère sensible, en cette vie, que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels et positifs.

Heureux celui qui voit le jour! dit un aveugle; mais un homme qui voit clair ne le dit plus.

Heureux celui qui est sain! dit un malade; quand il est sain, il ne sent plus le bonheur de la santé. NICOLE.

[2] Nous sentons vivement la piqûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. LA BOETIE.

[3] ENNIUS *ap.* CIC., *de Finib.*, II, 13.

furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Ie dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee, qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la batissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire. « Ie ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade ; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis ; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir [1]. » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore* [2]. Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx ; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et

[1] Cic., *Tuscul.*, III, 7.

[2] On paye cher cette insensibilité ; on la paye par la dureté de l'âme et l'hébétement physique. Id., *ibid.*, 6.

iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanouï, pour l'opposer à ce qui presse? » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit* [1] : si ce n'est que, où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de iambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia [2].

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts [3]; » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli [4] : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

[1] Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. Cic., *Tuscul.*, III, 15.

[2] Le souvenir du bien double le mal.

[3] Cic., *Tusc. quæst.*, III, 15.

[4] La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur

Suavis laborum est præteritorum memoria[1].

Comment? la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier; c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda iucunde et suaviter meminerimus*[2]; et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo; oblivisci non possum quæ volo*[3]. Et de qui est ce conseil? de celuy *qui se unus sapientem profiteri sit ausus*[4];

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol[5].

conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes. VAUVENARGUES.

[1] Le souvenir des maux passés est doux.
EURIPID., apud CIC., II, 32.

[2] Nous pouvons ensevelir nos malheurs dans un éternel oubli, et nous rappeler le bonheur avec charme et volupté. CICÉRON, *de Finib.*, I, 17.

[3] Je me souviens des choses que je veux oublier, et ne puis oublier celles dont je ne veux pas me souvenir. ID., *ibid.*, 32.

[4] Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). ID., *ibid.*, II, 3.

[5] Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

> Iners malorum remedium ignorantia est[1].

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Ie crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

> Potare, et spargere flores
> Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi[2].

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees, vivant doulcement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et les estrangiers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie, C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres

effacés; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. LUCRÈCE, III, 1056.

1 Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un faible remède. SÉNÈQUE, *Œdipe*, acte III, v. 7.

2 Je veux boire et répandre des fleurs, dussé-je passer pour fou. HOR., *Epist.*, I, 5, 14.

à y veoir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la doulceur de ces imaginations :

> Pol! me occidistis, amici,
> Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
> Et demptus per vim mentis gratissimus error[1]:

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que touts les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient ne travailloient que pour son service : se resiouïssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir [2]. C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

> Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος [3].

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir; et qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment [4]. »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute

[1] Ah! mes amis, dit-il, au lieu de me sauver, vous m'avez tué, en m'enlevant ainsi ce plaisir et cette douce illusion de mon âme. HOR., *Epist.*, II, 2, 138.

[2] ATHÉNÉE, liv. XII.

[3] SOPHOCLE, *Ajax*, v. 552.

[4] *Ecclesiast.*, c. 1, v. 18.

sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter. *Placet? pare. Non placet? quacumque vis, exi... Pungit dolor? Vel fodiat sane. Si nudus es, da iugulum; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste* [1]; et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat* [2], qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

> Vivere si recte nescis, dece de peritis.
> Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti;
> Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
> Rideat, et pulset lasciva decentius ætas [3]:

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre?

> Democritum postquam matura vetustas
> Admonuit memorem, motus languescere mentis:
> Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse [4].

[1] Te plaît-elle encore? supporte-la. En es-tu las? sors-en par où tu voudras... La douleur te pique? je suppose même qu'elle te déchire. Prête le flanc, si tu es sans défense; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÈQUE, *Epist.* 70 : *Placet? vive. Non placet? licet eo reverti, unde venisti.* Le reste est de CICÉRON, *Tusc. quæst.*, II, 14. COSTE.

[2] Qu'il boive ou qu'il s'en aille. CIC., *Tusc. quæst.*, V, 4.

[3] Si tu ne sais point vivre convenablement, cède la place à ceux qui le savent! Tu t'es amusé assez longtemps; tu as assez bu, assez mangé. Il est temps de battre en retraite. Cette soif immodérée prêterait à rire à une jeunesse folâtre, qui peut, sans scandale, se livrer aux plaisirs. HOR., *Epist.*, II, 2, 213.

[4] Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit com-

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre[1] : » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher[2] :

et Cratez disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps; et, à qui ces deux moyens ne plairoit, par la hart[3]. » Celuy Sextius, duquel Seneque et Plutarque[4] parlent avecques si grande recommendation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceois tantost à dire : Les simples, dict sainct Paul, et les ignorants, s'eslevent

mençaient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. Lucrèce, III, 1052.

[1] Plutarque, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 14.

[2] Id., *ibid.*

[3] Diogène Laerce, VI, 86.

[4] Plutarque, *Comment on pourra apercevoir si on amende*, etc., c. 5.

et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Ie ne m'arreste ny à Valentian [1] ennemy declaré de la science et des lettres; ny à Licinius, touts deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet qui, comme i'ay entendu, interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitimement et plus regleement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene, e di libelli,
D' esamine, et di carte di procure,
Hanno le manni e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture;
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure;
Hanno dietro et dinanzi, et d' ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati [2].

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'ha-

[1] Probablement *Valens*.

[2] Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations et de lettres de procuration; ils marchent char-

leine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience [1]; et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignoient volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suitte : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle : l'orgueil est sa perte et sa corruption [2]; c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aimer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aimer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en

gés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grâce à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. *Orlando furioso,* c. 14, stanz. 84.

[1] VARRON. Cité par NONIUS MARCELLUS, au mot *Cepe*.

[2] Si la vanité ne renverse pas toutes les vertus, du moins elle les ébranle toutes. LA ROCHEFOUCAULD.

l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'adventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et luy obeït comme à son pere : » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τυφῷ πείθεται. O cuider! combien tu nous empesches [1]!

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné [2], et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel ; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saincte Parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs, « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont

[1] Tous les ridicules des hommes ne caractérisent peut-être qu'un seul vice, qui est la vanité. VAUVENARGUES.

[2] PLATON, *Apologie de Socrate*.

mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus, nesciendo*[1], dict sainct Augustin; et Tacitus, *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire*[2]; et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire, difficile; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, nefas*[3], dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

> Immortalia mortali sermone notantes[4] :

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et

[1] On conçoit d'autant mieux ce qu'est Dieu, qu'on cherche d'autant moins à savoir. S. Aug., *de Ordine*, II, 16.

[2] Il est plus saint et plus révérencieux de croire aux actions des dieux que de les vérifier. Tacite, *de Mor. German.*, c. 34.

[3] Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers, et quand on le connaît, c'est un crime de révéler ce qu'il est à la foule. Cicéron, trad. du *Timée*.

[4] Exprimant des choses divines en termes humains. Lucrèce, V, 122.

interpreter ses ouvrages ; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. « La prudence [1], comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal ; veu que nul mal ne le touche ? quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes ; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? la iustice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la societé et communauté des hommes, comment est elle en Dieu ? la temperance, comment ? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité : la fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu ; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy : » parquoy Aristote [2] le tient egualement exempt de vertu et de vice : *Neque gratia, neque ira teneri potest; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia* [3].

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest ; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou

[1] CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 15.

[2] *Morale à Nicomaque*, VII, 1.

[3] Il est inaccessible à la haine et à l'amour, parce que les êtres qui ressentent ces passions sont tous des êtres faibles. CIC., *de Nat. deor.*, I, 17.

par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion ; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance ; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection ; car, comme il est escript : « Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a il pas abesty la sapience de ce monde ? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants [1]. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche ; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Ie crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuitte, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled ; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et

[1] S. Paul, *Épître aux Corinth.*, I, 1, 19.

fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand il sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayant tout essayé, tout sondé, et n'ayant trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins[1]. » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit, « I'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne foys ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre[2]. » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien[3]. » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand' part de ce que nous sçavons est la moindre de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos*

[1] Cic., *de Nat., deor.*, I, 17.

[2] Diogène Laerce, I, 122.

[3] Socrate.

sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ[1]. Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius[2] dict que, sur sa vieillesse, il commencea à desestimer les lettres : et, pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aulcun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'aultre; se tenant tousiours soubs la dubitation de l'academie : *Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens*[3].

I'aurois trop beau ieu, si ie voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope iam, vivo atque videnti[4];

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excel-

[1] Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étaient bornés, notre intelligence faible, et notre vie trop courte. Cic., *Acad.*, I, 12.

[2] Valère Maxime, que Montaigne, du reste, cite à tort dans cette circonstance.

[3] Je vais parler, mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. Cic., *de Divinat. deor.*, II, 3.

[4] Qui dort en veillant, dont la vie est presque la mort, quoiqu'il vive et qu'il voie. Lucrèce, III, 1061, 1059.

lents et triez, qui, ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude, et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse atteindre : ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont reglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Ie ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dict qu'il l'a trouvee; ou qu'elle ne se peult trouver; ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande

suitte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en cherche de la verité : ceulx cy jugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur[1].

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aultre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur

[1] Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même si on peut rien savoir, qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. LUCRÈCE, IV, 470.

cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence ; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement ; le poing fermé, Comprehension ; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science[1]. Or, cette assiette de leur iugement, droicte et inflexible, recevant touts obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses ; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline ; car ils debattent d'une bien molle façon ; ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un ; ils n'y ont aulcun chois. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'aultre, c'est à eulx à maintenir

[1] Cic., *Academ.*, II, 47.

qu'elle est touts les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui; et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doubtez. Et, par cette extremité de doubte, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'aultre iaulne, à eulx aussi de doubter? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et, où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt* [1]; pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudi-*

[1] Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés. Cic., *Academ.*, II, 3.

candi potestas[1]. N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer[2] en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray ie choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez[3]. » Voylà une sotte response : à laquelle pourtant il me semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdict d'en doubter? S'il est loisible à Panætius de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se

[1] D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. Cic., *Academ.*, II, 3.

[2] *S'embarrasser, s'embrouiller.* Coste.

[3] Cic., *Academ.*, II, 43.

sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent; et font leurs besongnes de tout : s'ils vincquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur* [1] : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye; et ce qui n'est pas, que ce qui est; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent. Leurs façons de parler sont, « Ie n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'aultre : Ie ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion

[1] Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. Cic., *Acad.*, I, 12.

que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit* [1]. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de Pyrrho [2]; ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche, il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, iouïssant de touts plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si

[1] Car Dieu nous a refusé la connaissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. Cic., *de Divinat.*, I, 18.

[2] Var. : « Ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius, et aultres, semblent s'incliner : car ils le peignent stupide et immobile, etc. » Édit. de 1588.

n'est il point de secte qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suyt ce desseing, ignorant s'il luy sera utile; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble? Il y a, disent ils, et vray et fauls; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoi l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de preiugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et hu-

maines! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide; recognoissant sa foyblesse naturelle; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy; ny mescreant, ny establissant aulcun dogme contre les observances communes; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste[1], en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt*[2].

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et, en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'asseurance, que pour avoir meilleure mine; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer

[1] III, 22 ; V, 17, etc.

[2] Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume* XCIII, v. 11.

iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam norunt*[1]. Timæus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre: car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main[2]. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero; sed, ut homunculus, probabilia coniectura sequens*[3]; et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l'a traduict sur le propos mesme de Platon : *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in animo, consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis*[4]. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'aultres opinions, et d'aultres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et

[1] Que les savants supposent plutôt qu'ils ne la connaissent.

[2] PLATON, *Timée*.

[3] Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais mes paroles, comme celles d'Apollon Pythien, ne sont point infaillibles ; faible mortel, je ne m'attache qu'aux probabilités. CIC., *Tuscul.*, I, 9.

[4] Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner; car vous devez vous souvenir que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. CIC., trad. du *Timée* de Platon, c. 3.

combien il approche de plus prez la verisimilitude; car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'aultruy; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là est le prince des dogmatistes; et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter[1] : on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis; c'est par effect un pyrrhonisme soubs une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne: *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota*[2]. Pourquoy, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du

[1] *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.* Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. NAIGEON.

[2] Ceux qui voudraient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. CIC., *de Nat. deor.*, I, 5.

subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné? Clitomachus affermoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit[1] : pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός[2]. La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passe passe, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

> Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
> Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
> Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt[3].

Cicero[4] reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts; et que cela les divertissoit dés debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaïques mesprisoient egualement la physique et la dialectique[5] : Zenon, tout au commencement des livres de la Republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines[6] : Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par

[1] Cic., *Academ.*, II, 45.

[2] *Ténébreux*.

[3] Il s'est fait (Héraclite) un grand nom parmi les ignorants, à cause de l'obscurité de son langage; car les sots estiment et admirent surtout ce qui se cache sous des mots embrouillés. Lucrèce, I, 640.

[4] *De Offic.*, I, 6.

[5] Diogène Laerce, II, 92.

[6] Id., VII, 32.

exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matière: Plutarque le dict de la metaphysique; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinoit et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire; *parum mihi placeant eæ litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt*[1]; la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les aultres, dubitateur; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant la dispute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titu-

[1] J'estime peu ces arts qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les possèdent. SALLUSTE, *Bell. Jug.*, c. 85.

bante et rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit, que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmaillotter, et circoncire; exerceant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ont une forme d'escrire doubteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez? Et les reconciliateurs des iurisconsultes debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrets font le poinct extresme du parler dogmatiste et resolutif; si

est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eux quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestré ; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere ; que signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant, suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides,

Les œuvres de Dieu, en diverses
Façons, nous donnent des traverses[1] :

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien ; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aulcune de laquelle nous puissions establir quelle elle est[2] ; » revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ, et providentiæ*[3]. Il ne fault pas trouver es-

[1] Plutarque, *des Oracles qui ont cessé*, c. 25, traduction d'Amyot.

[2] Cic., *Academ.*, II, 5 ; Sextus Empiricus, *Advers. mathem.*

[3] Les pensées des hommes sont timides ; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sagesse*, IX, 14.

trange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commencea soubdain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette doulceur inusitee; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce de quoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l'aultre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere, quam*

nihil[1]. Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession[2]. La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expresseement encores en cet aultre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre bruslé soubdainement. Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostee; et, pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

Ie ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon, et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nom-

[1] Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

[2] CICÉRON, *Academ.*, II, 41.

bres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere ; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi* [1].

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c'estoit vrayement philosopher [2]. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoing de la societé publicque, comme leurs religions [3] ; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs.

Platon traicte ce mystere, d'un ieu assez descouvert : car, où il escript selon soy, il ne prescript rien

[1] Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. SÉNÈQUE, *Suasor.* 4.

[2] Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. PASCAL.

[3] VAR. : « Aulcunes choses ils les ont escriptes pour l'utilité publicque, comme les religions : car il n'est pas deffendu de faire nostre proufit de la mensonge mesme, s'il est besoing ; et a esté raisonnable, etc. Édit. de 1588.

à certes : quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme ; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies, desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin ; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables; il dict tout destrousseement[1], en sa Republique[2], « Que, pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonnienne, nouvelle academique, encore sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'aultres subiets qu'ils ont beluttez[3], qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y don-

[1] *Ouvertement.*

[2] Liv. V.

[3] *Passés au tamis, au blutoir* ; c'est-à-dire *étudiés minutieusement.*

ner quelque visage, à tort ou à droict; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles, non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude : *Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse* [1]. Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir dominer Dieu par nos analogies et coniectures? le regler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

[1] Ils semblent avoir écrit, moins par conviction, que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

Iupiter omnipotens, rerum, regumque deumque
Progenitor, genitrixque[1].

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruict de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenemens sortables. Les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur prouffit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu, par sa misericorde, daignant, à l'adventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee à une « Divinité cachee et incognue, » luy sembla la plus excusable[2].

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion pu-

[1] Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. *Valerius Soranus, ap. D. Augustin., de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.

[2] *Actes des Apôtres*, XVII, 23.

rement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes : il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Ie laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peincture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles[1] ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumière commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à touts, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :

[1] *Des divinités.*

L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un iour tout le ciel tournoyant;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme:
En repos, sans repos; oysif, et sans seiour;
Fils aisné de nature, et le pere du iour :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales [1], qui le premier s'enquit de telle matiere, estima dieu un esprit qui feit d'eau toutes choses : Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nombre : Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produict et immense, tousiours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduicte par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict Dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides, un cercle entourant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux; tantost cette nature qui eslance ces

[1] Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 10, 11, 12, etc.

images; et puis, nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux; et receoit, en oultre, ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates; tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu, et l'ame, dieu; qu'il n'y en a qu'un; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote, asture que c'est l'esprit, asture le monde; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huit; les cinq nommez entre les planetes; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant; et oste les dieux

accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes apolloniates, que c'est l'aage [1]. Xenophanes faict dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables [2], logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

> Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cœlitum;
> Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus [1].

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de

[1] C'est *l'air*, et non *l'âge*, que devait dire Montaigne. « Aër, quo Diogenes Apolloniates utitur deo. » CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 12.

[2] *Perlucidos et perflabiles.* ID., *de Divinat.*, II, 17.

[1] J'ai toujours dit et je dirai toujours qu'il y a des dieux ; mais je crois qu'ils ne s'inquiètent pas de ce que font les hommes. ENNIUS.

tant de cervelles philosophiques! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant : et tout aultre chois, que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chois de peu de prerogative[1]. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect, que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsideree. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfiees : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté[2], cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. I'eusse encores plustost suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que

[1] VAR. : « Je laisse à part les trains de vie monstrueux et contre nature. » Édit. de 1802.

[2] VAR. : « Car d'adorer celles de notre sorte, maladifves, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté, des hommes qu'elle avait veu vivre et mourir, et agiter de toutes nos passions, cela surpasse, etc. » Édit. de 1588.

cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

> Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
> Inque deum numero quæ sint indigna videri[1];

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, coniugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias[2]; comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraisle et caducque :

> Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?
> O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes[3]!

Les Ægyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultresfois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la

[1] Toutes ces choses sont loin de participer à l'essence divine; elles sont indignes d'être regardées comme des dieux. LUCRÈCE, V, 123.

[2] On connaît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. CIC., *de Nat. deor.*, II, 28.

[3] Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées! PERSE, *Sat.*, II, 62 et 61.

bouche, signifioit, dict Varro[1], cette ordonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero[2], de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

> Secreti celant calles, et myrtea circum
> Silva tegit ; curæ non ipsa in morte relinquunt[3] ;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : je veois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à notre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces

[1] Cité par S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XVIII, 5.

[2] *Tusc. quæst.*, I, 26.

[3] Des sentiers solitaires les cachent ; une forêt de myrtes les environne ; ils ne se sont pas même débarrassés de leurs chagrins en mourant. VIRG., *Énéid.*, VI, 443.

opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompaignee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'application à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste pour participer à la beatitude, ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine: Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceux que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité: Quand touts mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult: cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons

aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. Œil ne sçauroit veoir, dict sainct Paul[1], et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

Hector erat tunc quum bello certabat; at ille
 Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo[2];

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses:

Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo;
Traiiciuntur enim partes, atque ordine migrant[3].

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? si c'estoit encores luy, ceux là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre Platon, lui reprochent que le fils se pourroit trouver à che-

[1] *Corinth.*, I, 2, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4.

[2] C'était Hector qui combattait les armes à la main; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. Ovid., *Trist.*, III, 11, 27.

[3] Ce qui est changé, se dissout; donc il périt: en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. Lucrèce, III, 756.

vaucher sa mere revestue d'un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animaulx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dict on[1], un ver, et puis un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier; ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

> Nec, si materiam nostram collegerit ætas
> Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
> Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
> Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum;
> Interrupta semel quum sit repetentia nostra[2].

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouïr des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

> Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
> Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto[3];

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, X, 2.

[2] Car si le temps, après la mort, réunissait notre substance et nous formait de nouveau tels que nous sommes aujourd'hui; s'il nous était donné de vivre une seconde fois, cette renaissance ne serait rien pour nous, puisque notre existence aurait été interrompue. LUCRÈCE, III, 859.

[3] De même l'œil arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. ID., *ibid.*, 562.

car, à ce compté, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouissance; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

> Inter enim iecta est vitaï pausa, vageque
> Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes[1]:

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

> Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
> Corporis atque animæ consistimus uniter apti[2].

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand' apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la

[1] En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. LUCRÈCE, III, 872.

[2] Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé de l'union intime du corps et de l'âme. ID., *ibid.*, 857.

mortelle? Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle de choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trassee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque [1], à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne fust iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce crois ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy

[1] *Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition du maléfice*, c. 4.

offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resiouïr, de nos vestements à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïssant de la ruyne et dissipation des choses par elle creees et conservees : comme Tiberius Sempronius, qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avait gaigné sur les ennemis en la Sardaigne; et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve; et Alexandre, arrivé à l'Ocean indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire; et crois qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay :

Sulmone creatos
Quatuor hic iuvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris[1].

Les Getes se tiennent immortels; et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisi au sort; et la forme de le despescher. aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est

[1] Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre autres, nourris sur les bords de l'Ufens, pour les immoler aux mânes de Pallas. Virgile, *Enéide*, X, 517.

que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris, mere de Xerxes[1], devenue vieille, feit, pour une fois, enseppvelir touts vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores auiourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants; et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence!

Tantum relligio potuit suadere malorum[2].

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfants à Saturne; et qui n'en avoit point, en achetoit : estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction; comme les Lacedemoniens, qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garan-

[1] Femme, et non pas mère de Xerxès.
[2] Tant la superstition a pu conseiller de crimes! Lucrèce, I, 102.

tir là peine due aux coulpables, par la punition des non coulpables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des offenses qu'ils avoient commises;

> Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
> Hostia concideret mactatu mœstä parentis[1]:

et ses deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espais des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent*[2]? Ioinct que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure; c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre: la vengeance divine presuppose nostre dissentement entier, pour sa iustice, et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates[3], tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et precieux ioyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de

[1] Et que cette vierge, au moment même de se marier, tombât, triste victime, immolée par son père. LUCRÈCE, I, 99.

[2] Comment les dieux étaient-ils irrités au point de ne pouvoir être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 6.

[3] HÉRODOTE, III, 41 et 42.

la fortune : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveinst encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules et au gosier? *Tantus est perturbatæ mentis, et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt*[1]. Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison; *ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur?... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit*[2]. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

[1] Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. S. Augustin, *de Civit. Dei*, VI, 10.

[2] De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta[1].

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei fortius est hominibus; et stultum Dei sapientius est hominibus*[2]. Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esiouïssent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il[3]; retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener par raison; mais que c'est une raison de particuliere forme; ») nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi! Dieu nous

maître lui commandait de ne plus être homme. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

[1] Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et criminelles. LUCRÈCE, I, 83.

[2] La faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie est plus sage que leur sagesse. S. PAUL, *Corinth.*, I, 1, 25.

[3] DIOGÈNE LAERCE, II, 117.

a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé; au moins si tu la veois: sa divinité a une iurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au prix du tout:

> Omnia cum cœlo, terraque, marique,
> Nil sunt ad summam summaï totius omnem [1]:

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir: le corps humain ne peult voler aux nues; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans seiour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement: c'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy

[1] Toutes les choses, avec le ciel, la terre et la mer, ne sont rien en comparaison de la totalité du grand tout. Lucrèce, V, 679.

qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreient ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a, en aulcune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali[1] :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat[2],

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther[3] :

[1] Que la terre, le soleil, la lune, la mer et tous les êtres ne sont point uniques, mais en nombre infini. LUCRÈCE, II, 1085.

[2] Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, d'êtres qui naissent et qui grandissent isolés. ID., *ibid.*, 1077.

[3] On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres agrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son contour. ID., *ibid.*, 1064.

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'asseure [1], et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ames, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur. Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres? ils ont, à l'adventure, aultre visage et aultre police. Epicurus [2] les imagine, ou semblables, ou dissemblables. Nous veoyons en ce monde une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ni aulcun de nos animaulx, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert ; tout y est divers : et, au temps passé, veoyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine ; où ils sont touts androgynes; où ils marchent de quatre pattes ; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un

[1] Dans le *Timée*.
[2] DIOGÈNE LAERCE, X, 85.

chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu; d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en iuments, et puis encores en hommes? et, s'il est ainsi, comme dict Plutarque [1], qu'en quelque endroict des Indes il y ayt des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de societé; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescriptes à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine

[1] PLUTARQUE, *De la face de la lune;* et PLINE, VII, 2.

raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire[1]; s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius[2] nioit l'homme pouvoir dire; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

> *Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,*
> *Τὸ ζῆν δὲ, θνήσκειν ἐστι*[3];

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise[4] dans le cours infiny d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'aultres iurent, Qu'il n'y a point de mouvement[5], que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve : d'aultres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras[6] dict qu'il n'y a rien en nature

[1] Cicéron, *Academ.*, II, 23 et 31; *Epist. ad Quint. fr.*, II, 13.
[2] Cic., *Acad.*, II, 23; Sextus Empiricus, p. 146.
[3] Platon, *Gorgias*; Diogène Laerce, IX, 73, etc.
[4] *Un éclair.*
[5] Diogène Laerce, IX, 24.
[6] Id., *ibid.*, 51.

que le doubte; que de toutes choses on peult eguale-ment disputer : Nausiphanes, Que, des choses qui semblent, rien n'est non plus que non est; Qu'il n'y a aultre certain que l'incertitude; Parmenides, Que de ce qu'il semble il n'est aulcune chose en general; qu'il n'est qu'Un : Zenon, qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux; le comprenant et le comprins. Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un'umbre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la fauldroit representer plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la pluspart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la pluspart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc* [1]? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire :

[1] Allusion aux disputes sur la transsubstantiation.

si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez verité, il fait doncques beau temps. Voilà pas une forme de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dictes, « Ie ments, » et que vous dissiez vray, vous mentez doncques. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'aultre; toutesfois nous voylà embourbez. Ie veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatifves, qui leur sont du tout ennemies; de façon que, quand ils disent, « Ie doubte », on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins asseurent et sçavent ils cela, qu'Ils doubtent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « I'ignore, » ou « Ie doubte, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste, ny plus ny moins que la rubarbe qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme[1]. Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE? comme ie la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence[2] : aux disputes qui sont

[1] DIOGÈNE LAERCE, IX, 76.

[2] Dont il est question plus haut, savoir : *Dieu ne peut faire ceci ou cela*. COSTE.

à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien[1], comment il en faict son proufit! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ayt point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et à fin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet, neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit[2].

[1] VAR. : *Et ce mocqueur de Pline*. Édit. de 1580 et de 1588.

[2] Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté. HOR., *Od.*, III, 29, 43.

Quand nous disons Que l'infinité des siecles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; Que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence, nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende[1] point. Et toutesfois nostre oultrecuidance veult faire passer la Divinité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids. *Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu*[2]. Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee! (à la mienne volonté, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres[3] a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient touts les iours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif

[1] *Ne le comprend point.*

[2] On ne saurait croire jusqu'où va la méchanceté du cœur de l'homme, lorsqu'il est encouragé par quelque petit succès. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 23.

[3] Tertullien.

qu'aux evenements qui nous sont legiers, ou d'une suitte ordinaire; *magna dii curant, parva negligunt*[1]: escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison; *nec in regnis quidem reges omnia minima curant*[2]; comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force et mesme ordre, nostre interest n'y apporte rien; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas : *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis*[3].. Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse appariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres; il faict produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins; *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri*[4]. Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels con-

[1] Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. Cic., *de Nat. deor.*, II, 66.

[2] Les rois eux-mêmes n'entrent pas dans tous les petits détails des affaires de leur royaume. Id., *ibid.*, III, 35.

[3] Dieu, grand dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

[4] Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cic., *de Nat. deor.*, I, 17.

clud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui tuent et ruynent en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent, et voyent choses qu'elles ne sçauroient veoir meslees aux corps. Les hommes, dict sainct Paul [1], sont devenus fols, pensants estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Voyez un peu ce bastelage des deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme [2] de Faustine, où cet aigle est representé emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deïfiees. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions;

Quod finxere, timent [3]:

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur com-

[1] *Épître aux Romains*, c. I, v. 22, 23.

[2] *Honnête*, par antiphrase.

[3] Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.

paignon[1] *quasi quidquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur*[2]. C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, lui veinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il[3], a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand j'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grandmercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine! Oyez Trismegiste louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum[4] :

« Si Dieu est, il est animal[5]; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action;

[1] Pascal a transporté cette phrase dans les *Pensées*. Voir notre édition, p. 168.

[2] Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites!

[3] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

[4] Qui seule peut connaître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connaître. LUCAIN, I, 452.

[5] C'est-à-dire *corporel*. Tout ce passage est extrait de CICÉRON, *de Nat. deor.*, II et III.

et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triumphé! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que vous ne sçachiez qui en est le maistre; si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus hault est il pas tousiours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde; le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent de vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine

sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment[1], les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron! et quel modele! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores;

Non, si te ruperis, inquit[2].

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semet ipsos pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos, non illi, sed sibi comparant[3]. Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est au dessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avec-

[1] *Tous ces arguments pour et contre la Divinité se forgent*, etc. Coste.

[2] Quand tu crèverais, tu n'en approcherais pas. Hor., *Sat.*, II, 3, 19.

[3] Certes, les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes; ils ne voient qu'eux, et non pas lui; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. S. Augustin, *de Civ. Dei*, XII, 15.

ques vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript[1] que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aultre pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse; s'il gaignoit, aux despens des offrandes; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse: son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feut Taruncius[2], ieune homme riche, qui la mena chez luy, et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on lui attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc[3], Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune; il estoit tenu pour certain, à Athenes, que Ariston ayant voulu iouïr de la belle Perictione, n'avoit sceu; et feust adverty en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte iusques à ce qu'elle feust

[1] Dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 7.
[2] Ou *Tarutius*. PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, c. 3.
[3] *Du côté paternel et maternel.*

accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon[1]. Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains? et des maris iniurieusement descriez en faveur des enfants? En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans père, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre; le lion, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle « de l'homme : Dieu doncques est de cette forme. « Nul ne peult estre heureux sans vertu; ny la vertu « estre sans raison; et nulle raison loger ailleurs « qu'en l'humaine figure : Dieu est doncques revestu « de l'humaine figure[2]. » *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana*[3]. Pourtant disoit

[1] Diogène Laerce, III, 2; Plutarque, *Symposiaques*, VIII, 1.
[2] Cic., *de Nat. deor.*, I, 18.
[3] C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. Id., *ibid.*, I, 27.

plaisamment Xenophanes[1], que si les animaulx se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est rien que cette voulte regarde si favorablement que moy; ie suis le mignon de nature? Est ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon; et si foys ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue; et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region : *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura*[2]!

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinees, pour nous le monde; il luict, il tonne pour nous; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme : elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre;

Domitosque Herculea manu

[1] EUSÈBE, *Prép. évangél.*, XIII, 13.

[2] Tant la nature indulgente porte tous les êtres à s'aimer eux-mêmes! CIC., *de Nat. deor.*, I, 27.

Telluris iuvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris[1].

Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit : hic Iuno Scæas sævissima portas
Prima tenet[2].

Les Cauniens, pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courir toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là, à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers de leur territoire[3]. Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre ; *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos*[4] ! qui faict naistre les raisins ; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise ; à chasque race d'artisans, un dieu ; qui a sa province en orient, et son credit ; qui en ponent :

[1] Les enfants de la terre, domptés par le bras d'Hercule, firent trembler l'auguste palais du vieux Saturne. HOR., *Od.*, II, 12, 6.

[2] Neptune, avec son trident redoutable, ébranle les murs et leurs fondements : il renverse de fond en comble la ville entière ; plus loin, la cruelle Junon occupe la première les portes Scées. VIRGILE, *Énéide*, II, 610.

[3] HÉRODOTE, I, 172.

[4] Tant la superstition aime à faire intervenir la Divinité même dans les plus petites choses ! TITE LIVE, XXVII, 23.

Hic illius arma,
Hic currus fuit[1].

O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines[2]!

Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
Iunonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;
Mars Latio venerandus erat[3]:

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession: qui loge seul: qui en compaignie ou volontaire ou necessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo[4]:

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille[5]), qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers; trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aulcuns certains, aulcuns incertains et doubteux; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus[6]:

[1] Là étaient les armes, là était le char de Junon. *Énéid.*, I, 16.

[2] Vénérable Apollon, qui habites le centre du monde. Cic., *de Divin.*, II, 56.

[3] Athènes adore Pallas; l'île de Minos, Diane; Lemnos, le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars celui du Latium. Ovide, *Fast.*, III, 81.

[4] Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. Id., *ibid.*, I, 294.

[5] Hésiode, *Opera et Dies*, vers 252, dit trente mille.

[6] Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en tiltres et offices ; les uns bons, les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels ; car Chrisippus[1] estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, touts les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy : est il pas son compatriote ?

Iovis incunabula Creten[2].

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *Quum veritatem, qua liberetur, inquirat ; credatur ei expedire, quod fallitur*[3]. Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les renes des chevaulx de son pere d'une main mortelle ? Nostre esprit retumbe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si

dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVIDE, *Métam.*, I, 194.

[1] PLUTARQUE, *Des communes conceptions*, etc., c. 27.

[2] L'île de Crète, berceau de Jupiter. OVIDE, *Métam.*, VIII, 99.

[3] Comme il ne cherche la vérité que pour s'affranchir, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, IV, 31.

vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, de pierre, ou aultre estoffe de son usage? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature? « Un feu, dict il[1], artiste, propre à engendrer, procedant regleement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beauté et inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates[2] n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit; et que Polyaenus[3], qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eust gousté les doulx fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon[4], sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font touts hommes qui perscrutent immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et, qui pis est, qu'elle s'y consomme : en ce qu'il faisoit un du soleil et du

[1] Cic., *de Nat. deor.*, II, 22.
[2] Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 2.
[3] Cic., *Acad.*, II, 38.
[4] Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 6 et 7.

feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant à parler des daimons au Timee : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee; il en fault croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familieres. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult atteindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo[1] :

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les

[1] Le timon était d'or, les roues étaient d'or, et les rayons d'argent. OVIDE, *Métam.*, II, 107.

rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Necessité, selon Platon [1] :

> Mundus domus est maxima rerum,
> Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
> Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
> Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
> Bigas acceptat [2] :

ce sont touts songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mecomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Ie suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique [3] ? » comme, peultestre, qui diroit une peincture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de faulx iours à exercer nos coniectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare*

[1] *République*, X, 12.

[2] Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. VARRON.

[3] Ἔστι τε φύσει ποιητικὴ ἡ ξύμπασα αἰνιγματώδης, *Second Alcibiade*, ce qui signifie : « Toute poésie est de sa nature énigmatique. COSTE.

in cœlum, terram intrare possit [1]. Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquee. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes! et les premiers furent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon [2] l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et empruntee : ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon [3], sur le discours de

[1] Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. Cic., *Acad.*, II, 39.

[2] Timon le sillographe, cité par Diogène Laerce, dans la *Vie de Platon*. V. Leclerc.

[3] Dans le *Timée*.

l'estat de nostre corps, et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle ; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins, et ses roues ; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde[1] : tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils voyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame? en combien de sieges logee? à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient ; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantasie : et si ne le possedent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, tout enorme qu'elle est, et rapiecée de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison

[1] *Microscome.*

de les excuser : car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons [1] qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent.

Ie sçais bon gré à la garse [2] milesienne, qui, voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses pieds: elle lui conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

> Quod est ante pedes, nemo spectat: cœli scrutantur plagas [3].

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle

[1] *Nous leur accordons.*

[2] La jeune fille.

[3] Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieux.

Le vers latin, imité par La Fontaine, *Fables*, II, 13, n'exprime pas une pensée de Démocrite; mais il est dirigé par Cicéron contre Démocrite lui-même, *de Divinat.*, II, 13. V. Leclerc.

des astres : comme dict Socratès, en Platon, que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin ; ouy, et ce qu'il faict lui mesme ; et ignore ce qu'ils sont touts deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

> Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
> Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent;
> Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem,
> Quid velit et possit rerum concordia discors[1];

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'aultre le pleurer; telle aultre transit et estonne touts nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel obiect l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une

[1] Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement, et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. Hor., *Epist.*, I, 12, 16.

impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide [1], et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu; *omnia incerta ratione, et in naturæ maiestate abdita* [2], dict Pline; et sainct Augustin [3], *Modus, quo corporibus adhærent spiritus,... omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest; et hoc ipse homo est* [4]; et si ne le met on pas pourtant en doubte; car les opinions des hommes sont receues à la suitte des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus; au contraire, chascun à qui mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que

[1] *Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su*, etc. COSTE.

[2] Tous ces mystères sont impénétrables à la raison, et restent cachés dans la majesté de la nature. PLINE, II, 37.

[3] Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose qu'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être : *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendi ab hominibus non potest; et hoc tamen homo est*. PASCAL.

[4] La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme; et cette union est l'homme même. S. AUGUSTIN, *De Civit. Dei*, XXI, 10.

peult sa raison, qui est un util souppIe, contournable, et accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde, et se confit en fadese et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doubte de gueres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faulte et la foiblesse; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendit iusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'adventure, autant faulse qu'une aultre. Ie ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et de Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes [1], ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musaeus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle

[1] De Diogène d'Apollonie.

se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses? la privation, c'est une negatifve; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler, que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'aucteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traisner à gauche ou à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette practique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt

estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots ; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments ; le poëte, du musicien, les mesures ; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions ; les metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez ; par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes ; » or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumee. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'aultre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance ; et premierement les generales, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme ; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes de Platon [1] : il fault sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

[1] Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses. COSTE.

Et quant à ces responses, de quoy il se faict des contes anciens; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'ils se iectast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contrerooleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouïssent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique : cette response vauldroit mieulx à l'adventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous touts les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray; car vous le voyez et sentez ainsin : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect; et, si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et

comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essays; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et defaillance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres: si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'ame, et partie, ou effect, d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or, veoyons ce que l'humaine raison nous a apprins de soy, et de l'ame; non de l'ame, en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ni de celle que Thales[1] attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

> Ignoratur enim, quæ sit natura animai;

[1] Diogène Laerce, I, 24.

Nata sit; an, contra, nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se[1].

A Crates et Dicæarchus[2], qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon que c'estoit une substance se mouvant de soy- mesme : à Thales, une nature sans repos : à Asclepiades, une exercitation des sens; à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau; à Parmenides, de terre et de feu; à Empedocles, de sang;

Sanguineam vomit ille animam[3] :

à Posidonius, Cleanthes et Galen[4], une chaleur ou complexion chaleureuse

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo[5] :

à Hippocrates, un esprit espandu par le corps; à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps; à Zeno, la quint'-essence des quatre elements; à Heraclides Ponticus, la lumiere; à Xenocrates et aux

[1] La nature de l'âme est un problème : naît-elle avec le corps? s'y insinue-t-elle au moment de la naissance? périt-elle avec nous par la dissolution de ses parties? va-t-elle visiter le sombre empire? enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux? On l'ignore. LUCRÈCE, I, 113.

[2] C'est-à-dire, *La raison humaine a appris à Cratès et à Dicéarque qu'il n'y avait absolument point d'âme*. COSTE.

[3] Il vomit son âme de sang. VIRG., *Énéid.*, IV, 349.

[4] Galien.

[5] Les âmes ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG., *Énéid.*, IV, 730.

Egyptiens, un nombre mobile; aux Chaldees, une vertu sans forme determinee;

> Habitum quemdam vitalem corporis esse,
> Harmoniam Græci quam dicunt[1] :

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le corps, qu'il nomme *Entelechie*, d'une autant froide invention que nulle aultre; car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect : Lactance, Seneque, et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*, dict Cicero[2]. Ie cognois par moi, dict sainct Bernard[3], combien Dieu est incomprehensible; puisque les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. Heraclitus, qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver; si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Herophilus la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote, par tout le corps;

[1] Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. Lucrèce, III, 100.

[2] Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. Cic., *Tusc.*, I, 11.

[3] *Lib. de Anima*, c. 1.

Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis[1] :

Epicurus, en l'estomach ;

Hic exsultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent[2] :

les stoïciens, autour et dedans le cœur ; Erasistratus, ioignant la membrane de l'epicrane ; Empedocles, au sang ; comme aussi Moïse[3], qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte : Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame ; Strato l'a logee entre les deux sourcils : *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est*[4], dict Cicero ; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois ie à l'eloquence alterer son parler ? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions ; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il[5], que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous

[1] Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRÈCE, III, 103.

[2] C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur ; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. ID., *ibid.*, 142.

[3] *Genes.*, IX, 4 ; *Levitic.*, VII, 26, etc.

[4] Il ne faut point chercher quelle est la forme de l'âme, ni en quel endroit du corps elle habite. CIC., *Tusc.*, I, 28.

[5] GALIEN, *de Placitis Hippocratis et Platonis*, II, 2.

voulons prononcer Ἐγὼ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens[1], peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle[2]. Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingnez de leur spiritualité, on les incorpore plus et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouïssement, comme dict Plutarque[3] de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree[4] des terres cognues est saisie de marests, forests pro-

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 57.
[2] La souricière.
[3] *Vie de Thésée*, préambule.
[4] *Le bord, l'extrémité.*

fondes, deserts et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : voyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, voyez chez luy le iargon des dieux ; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes[1] ? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion ; car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'aultre, leur cheute estant aussi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles? parquoy il feut force qu'ils y adioutassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceux qui les poursuyvent de cette aultre consideration les mettent ils pas en peine? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais

[1] DIOGÈNE LAERCE, IV, 40.

rencontrez à faire une maison et un soulier? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade [1]? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno, est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde; il est doncques capable de raison. » Cotta [2], par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien; et le faict musicien et organiste par cett' aultre argumentation aussi de Zeno : « Le tout est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux aultres sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. I'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy i'aime mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes

[1] Cic., *de Nat. deor.*, II, 37.
[2] *Id.*, *ibid.*, III, 9; II, 12.

mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs [1], aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant plus difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis à visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque aultre masque: car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants: mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Ie conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols, ou gascons, et qu'en y adious-

[1] Dans le premier *Alcibiade*.

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia ; nec morti esse locum [1] :

d'aultres qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et r'attacher ; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine ; d'aultres, par les anges, de feu et d'air : aulcuns, de toute ancienneté ; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing ; aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner ; le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles ; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres ;

Instillata patris virtus tibi [2] ;
Fortes creantur fortibus, et bonis [3] ;

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores

[1] Car Dieu circule à travers les terres, les mers, le ciel ; c'est de lui que les animaux domestiques, les troupeaux, les hommes, toutes les bêtes fauves tirent en naissant le souffle léger de la vie, qui doit retourner vers lui après la dissolution de leur corps ; la mort n'existe pas. Virg., *Geor.*, IV, 221.

[2] La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie.

[3] D'un père plein de valeur naît un fils courageux. Hor., *Od.*, IV, 4, 29.

une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
. . . .
Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto[1]?

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche[2] : dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus;
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus[3]?

car, pour faire valoir la condition de nos ames,

[1] Enfin, pourquoi la férocité se transmet-elle à la progéniture du lion? pourquoi la ruse est-elle donnée aux renards par leurs pères, la crainte aux cerfs? pourquoi leurs jambes, si promptes à la fuite, sont-elles aiguillonnées par la timidité qu'ils ont reçue en naissant?... si ce n'est parce que l'âme comme le corps a ses germes, et que, grâce à eux, elle grandit avec le reste du corps. LUCRÈCE, III, 741, 746.

[2] PLUTARQUE, *Pourquoi la justice divine*, etc., c. 19.

[3] Si l'âme s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRÈCE, III, 671.

comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il fauldroit qu'elles se ressouvinssent encores estants au corps, comme disoit Platon [1], « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sceu ; » chose que chascun par experience peult maintenir estre faulse; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict oultre l'apprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruict; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la presence corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes ; cela est premierement contraire à cette aultre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passee, et l'immortalité à venir :

Nam si tantopore est animi mutata potestas,

[1] Dans le *Phédon*.

Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab letho iam longior errat[1].

En oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité; et de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le iugement et une condamnation de duree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitifvement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon [2], pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se limitent à la duree de cent ans, relatifvement à l'humaine duree; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi

[1] Car si ses facultés sont tellement altérées qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. LUCRÈCE, III, 674.

[2] *République*, X.

sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences, Qu'on la voyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa figure et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem[1]:

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'assopissement, et de langueur; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus[2];

esblouïe et troublee par la force du vin; desmeue[3] de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres;

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat[4]:

[1] Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. Lucrèce, III, 446.

[2] Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. Id., *ibid.*, 509.

[3] *Déplacée.*

[4] Il faut que l'âme soit corporelle, puisqu'elle est sensible à toutes les impressions des corps. Id., *ibid.*, 176.

on lui voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis. . . . . animai
Conturbatur, et. . . . . divisa seorsum
Disiectatur, eodem illo distracta veneno[1];

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espovantement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ[2].

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé

[1] L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. LUCRÈCE, III, 498.

[2] La violence du mal, répandue dans les membres, trouble l'âme et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer agitée. ID., *ibid.*, 491.

l'homme, pour la souffrance de touts aultres accidents, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation ; non pas à cet inconvenient[1] où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee, et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouïssement et tournoyement de teste.

> Morbis in corporis avius errat
> Sæpe animus; dementit enim, deliraque fatur :
> Interdumque gravi lethargo fertur in altum
> Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti[2].

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'un'aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition ; « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine ; Si immortelle, ell'ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche ; « Quoy, si elle

[1] *Accident par lequel l'âme d'un philosophe devient l'âme d'un fou*, etc. Coste.

[2] Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, le délire parle ; quelquefois une pesante léthargie plonge l'âme dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment, la tête s'abat. Lucrèce, III, 464.

va en empirant? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Ie reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque, si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale æterno iungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
Quam, mortale quod est, immortali atque perenni,
Iunctum, in concilio sævas tolerare procellas[1]?

Dadvantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit[2]:

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere*[3] : et, ce

[1] Unir un principe mortel à un principe immortel, croire que tous deux pourront s'accorder et fonctionner en même temps, c'est folie. Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages! LUCRÈCE, III, 801.

[2] Elle succombe avec lui sous le poids des ans. ID., *ibid.*, 459.

[3] CIC., *de Divinat.*, II, 58.

qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le fleurer, sans alteration; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

> Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
> In nullo caput interea sit forte dolore[1].

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote[2]. Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius[3], du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres : c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'académie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que touts les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem*

[1] Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressente aucune douleur. Lucrèce, III, 111.

[2] *Metaphys.*, II, 1.

[3] *De Syros.* Cic., *Tuscul.*, I, 16.

gratissimam promittentium magis, quam probantium[1] : il s'est caché soubs le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'aultre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon[2], que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre[3] : il y a pourveu par toutes ses pieces; et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire : il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner[4] par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances, et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et, pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge,

[1] Ils promettent une chose très-précieuse, sans prouver que cette chose existe. Sénèque, *Epist.* 102.

[2] *Lois*, X, 13.

[3] L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Pascal.

[4] *S'appuyer, s'étayer.*

s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis*, disoit un ancien[1]. L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul ; puisque, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie ; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le juste chastiement de quoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide ; *perdam sapientiam sapientium, et prudentiam pru-*

[1] Ce ne sont pas les rêves d'un homme qui prouve, mais d'un homme qui désire. Cic., *Academ.*, II, 38.

dentium reprobabo[1]. La diversité d'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement? Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de cognoissance? Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio*[2]. Iusques à quel point de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule liberalité nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la iouïssance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foi; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retentera[3] son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement. Ce que ce

[1] Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. S. Paul, *Corinth.*, I, 1, 19.

[2] Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache, exercent l'humilité ou domptent l'orgueil. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

[3] *Essayera, analysera.*

philosophe stoïcien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione*[1].

Or, la foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suitte de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos; semper, negant*[2]), qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous en divers lieux, ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Æthalides[3], depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre

[1] Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette croyance publique. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

[2] Ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles; longtemps, mais non pas toujours. CIC., *Tusc.*, I, 31.

[3] DIOGÈNE LAERCE, VIII, 4, 5.

passé en Pythagoras; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido[1]?

Origene les faict aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro[2] recite est qu'en quatre cents quarante ans de revolution, elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus, que cela doibt advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon[3], qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voicy son progrez ailleurs[4] : « Qui a bien vescu, il se reioinct à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme; et, si lors mesme il ne se corrige point, il se

[1] O mon père! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre, et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie? Virg., *Énéid.*, VI, 719.

[2] Cité par S. Augustin, *de Civit. Dei*, XXII, 28.

[3] Dans le *Ménon*.

[4] Dans le *Timée*.

rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions, qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'obiection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy, » et demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust apresté? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame; et en adviendroit qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris, partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculem esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur[1].

D'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes,

[1] Il est ridicule de s'imaginer que les âmes se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. LUCRÈCE, III, 777.

qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mortelle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables ; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees ; car il est peu de choses que cet aucteur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitatrice et ambiguë : « Il fault estimer, dict il [1], et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saincts ; et de saincts, demy dieux ; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tresheureuse et tresglorieuse. » Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie :

[1] *Vie de Romulus*, c. 14.

l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses iusques au bout; tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame!

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples; car aultrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit[1], Et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre : Pythagoras dict[2] nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle; Epicurus, extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier

[1] DIOG. LAERCE, II, 17.
[2] PLUTARQUE, *des Opinions des philos.*, V, 3.

qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires ? Aristote et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les iurisconsultes et les theologiens, aux prinses pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruict ; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr' eulx qui maintiennent la grossesse d'onze mois. Le monde est basty de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle [1]. Nous l'avons proposé luy mesme à soy ; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle

[1] L'âme est un petit monde, où les idées distinctes sont une représentation de Dieu, et où les confuses sont une représentation de l'univers. LEIBNITZ.

mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? *Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat*[1]. Vrayement, Protagoras nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature ayt cet advantage; or, luy estant en soy si contraire, et l'un iugement subvertissant l'aultre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales[2] estime la cognoissance de l'homme tresdifficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

Vous, pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes touts les iours instruicte, et exercerez en cela vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement. C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias; car, estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse,

[1] Comme si celui qui ignore sa propre mesure, pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 1.

[2] DIOG. LAERCE, I, 36.

Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de touts les deux [1]. I'ay veu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à touts deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'aultre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

> Chi troppo s'assottiglia, si scavezza [2].

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance [3], et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les

[1] HÉRODOTE, III, 78.

[2] Par trop subtiliser, on s'égare soi-même. PETRARCA, *canz.* XI, v. 48.

[3] *La réserve.*

advantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres; et Platon verifie que, sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire; il est malaysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi touts desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et regler ses marches; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la

liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement ; et n'y a point de beste à qui plus iustement il faille donner des orbieres[1], pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee[2]. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand touts les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere*[3], et que nous re-

[1] *Des œillères, des garde-vue.* E. JOHANNEAU.

[2] VAR. : *Que de iecter vostre iugement à cette liberté desreglee.* Édit. in-4° de 1588.

[3] Ils sont tellement liés à certaines opinions, tellement identifiés avec elles, qu'ils sont forcés de défendre ce qu'ils n'approuvent pas. CIC., *Tusc.*, II, 2.

cevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications[1], et iusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale[2] coupe le tubercle de l'enseigneur[3], c'est signe de cruauté; quand elle fault soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avecques la vitale soubs mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

[1] Opération d'astrologie qui consiste à partager le ciel en douze carrés ou maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope.

[2] *Mensale*, terme de chiromancie; ligne qui traverse le milieu de la main.

[3] *L'index*.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à certaine mesure; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la recognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité, pour en iouïr plus à son ayse, et la luy rends plus soupple et plus maniable,

Ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu[1];

[1] Comme la cire de l'Hymette s'amollit aux rayons du soleil, et,

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance; car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi*[1]. Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, iusques auiourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo[2] :

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses

pétrie par les doigts, prend des formes variées, et se prête, lorsqu'elle est travaillée, à différents usages. Ovid., *Métam.*, X, 284.

[1] Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : la mesure de la compréhension est la même pour tout. Cic., *Acad.*, II, 41.

[2] Vulcain combattait contre Troie; Troie avait pour elle Apollon. Ovide, *Trist.*, I, 2, 5.

functions et ses forces? Il n'est pas, à l'adventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduicte, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge[1].

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement; et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et, pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que malayseement, quoyqu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable[2] : car

[1] Il est très-évident que Montaigne n'a livré que son esprit au doute; son cœur tout entier était à l'humanité et à la justice; et si quelque pyrrhonien, rétorquant contre lui les phrases de ses *Essais*, lui avait dit : « Rien n'est certain dans ce monde; religion, ordre et justice ne sont pas des vérités. — C'est donc mieux que la vérité, eût répondu Montaigne, puisque le bonheur des hommes en dépend. » HOFFMAN.

[2] VAR. : *Beaucoup plus véritable et plus ferme*. Édit. in-4° de 1588.

cette inclination academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray? comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence? Ou nous pouvons iuger tout à faict; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où ils se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *inter visa vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil interest*[1]. Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité,

[1] Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. Cic., *Acad.*, II, 28.

nous le voyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon ; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain ; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy ; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à touts les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'aultre ; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit ; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en touts les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aulcune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nays, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste ; car ceulx

qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que ie tiens auiourd'huy, et ce que ie crois, ie le tiens et le crois de toute ma croyance; touts mes utils et touts mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent; ie ne sçaurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus d'asseurance, que ie foys cette cy; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et touts les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahy soubs cette couleur; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle asseurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir

sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

> Posterior. . . . . res illa reperta
> Perdit et immutat sensus ad pristina quæque[1].

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il fauldroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne voyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette saincte et grande image ne pourroit pas[2] en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere[3] nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

[1] La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. LUCRÈCE, V, 1413.

[2] *Ne pourrait pas tenir.*

[3] VAR. : *Fautive.* Édit. de 1595.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aisez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis luy reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Ie crois bien, repliqua il[1]; aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bona fortuna*[2]; car il est certain que les iugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larrecin de son valet,

[1] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

[2] Qu'il jouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne*, édit. de 1580 et 1588.

ayant toute l'ame teincte et abruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifera lustravit lampade terras[1].

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement; les moindres choses du monde le tournevirent[2] : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion[3]; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouïsse : et, par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en crois

[1] Les pensées des hommes sont telles, qu'elles changent avec les jours que Jupiter fait briller sur le monde. — Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 135.

[2] *Le tournent et le virent en tous sens.* E. Johanneau.

[3] Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion. Pascal.

les medecins, combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à touts biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gens s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deulx pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommendation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,

Quid Tridatem terreat, unice
Securus[1],

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrongné, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique; et, de son auctorité privee, a cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand ie prends des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru mon ame : qu'un' aultre fois i'y retumbe, i'ay beau le tourner et virer, i'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçais ce que i'ay voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un

[1] Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. Hor., *Od.*, I, 26, 3.

nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. Ie ne foys qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant; il flotte, il vague,

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari, vesaniente vento[1].

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Ie m'entraisne quasi où ie penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et doubteux; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y es-

[1] Comme une petite barque surprise en pleine mer par les vents déchaînés. CATULLE, *Epigr.* XXV, 12.

chauffent quand et quand; voilà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles est si fort en prinse, qu'il est, à l'adventure, soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendroit cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoing de cette impulsion des passions; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere; *semper Aiax fortis, fortissimus tamen in furore* [1]; ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

[1] Ajax toujours brave, et très-brave surtout dans sa fureur. Cic., *Tusc.*, IV, 23.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux, veillees et peregrinations; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiement, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence; et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition? combien par la presumption? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbransler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et solicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intellegitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat*[1].

Quelles differences de sens et de raison, quelle

[1] De même que l'on juge du calme de la mer quand sa surface n'est agitée par aucun souffle; ainsi l'on voit que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. Cic., *Tusc.*, V, 6.

contrarieté d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions? Quelle asseurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses; quelle seureté pouvons nous attendre de luy?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchants de la divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez[1]? nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles, pour entrer au cabinet des dieux, et y prevoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil[2]: cecy est plaisant à considerer; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat: nostre sagesse moins sage que la folie; nos songes valent mieulx que nos discours; la pire place que nous

[1] PLATON, *Phédrus*.
[2] CIC., *de Divinat.*, I, 57.

puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle[1] pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et, à cette cause, voix infiable[2] et incroyable?

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre: mais cette passion qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des ieunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultresfois entreprins de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre; car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suys pas seulement, s'ils ne m'entraisnent: ie la sentois naistre, croistre, et augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume; ie veoyois evidemment grossir et croistre les advantages du subiect que i'allois desirant, et les sentois aggrandir et enfler par le

[1] *La philosophie.*
[2] *Infidèle, peu digne de foi.*

vent de mon imagination; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir[1]; mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais, ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre iugement; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse : autant que ie m'estois iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad tarras, scopulosque superiacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit[2].

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles : car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change; et

[1] *Diminuer et s'aplanir.*

[2] Ainsi la mer obéit, dans son lit profond, à un double mouvement; tantôt, écumante, elle lance des flots au-dessus des rochers; tantôt reculant rapidement, et entraînant les pierres qu'elle roule dans son onde, elle fuit et laisse le rivage à découvert. VIRG., *Énéid.*, XI, 624.

puisque ie ne suis pas capable de choisir, ie prends le chois d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement ie ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent, celuy que i'ois me semble tousiours le plus roide; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien[1], ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tresregleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

[1] PLUTARQUE, *de la Face de la lune*, c. 4.

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore[1].

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts[2] feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors[3], qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse; il en adviendroit par là que tout le vulgaire, et nous sommes touts du vulgaire, auroit sa creance

[1] Ainsi le temps, dans son cours, change le destin des choses; ce qui fut précieux finit par perdre toute valeur. D'autres objets le remplacent, après avoir été longtemps dédaignés; la mode les recherche chaque jour davantage; on les vante, on les exalte, et ils sont en grande estime parmi les hommes. LUCRÈCE, V, 1275.

[2] VAR. : *De matière, forme, et privation*. Édit. de 1588.

[3] *D'être déboutés, jetés dehors, chassés.*

contournable comme une girouette; car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doit respondre, suyvant la practique, qu'il en parlera á son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde? On dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes [1], et maintient que iusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Ie crois qu'il verifiera ayseement cela: mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ce ne seroit pas grand'sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dit le precepte, parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations physiques, me disoit, il n'y a pas longtemps, que touts les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tresevidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments qui avoient tout plein

[1] Parce que Paracelse avait brûlé les œuvres d'Avicenne et de Galien, et tenté de substituer la philosophie hermétique aux traditions de la science antique. — Paracelse, fameux alchimiste et enthousiaste du seizième siècle, naquit à quelques lieues de Zurich, en 1493, et mourut à Saltzbourg, en 1541, à l'hôpital de Saint-Étienne. Il prétendait avoir trouvé le secret de prolonger la vie pendant plusieurs siècles, et de faire de l'or. Il croyait à la magie, à l'astrologie, et expliquait les maladies par l'influence des astres. Ses *Œuvres complètes*, en latin, forment 3 vol. in-folio. Genève, 1658.

de verisimilitude, « Comment doncques, lui feis ie, ceulx qui navigeoient soubs les lois de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient ils à costé, ou à reculons? » « C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mescomptoient. » Ie luy repliquay lors que i'aimois mieux suyvre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se chocquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissant la verité de l'experience : comme Iacques Peletier[1] me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'aultre pour se ioindre, qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher. Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille iusques où la soupplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'evidence des effects; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance; c'eust esté pyrrhoniser, il y a

[1] Jacques Peletier, mathématicien, poëte et grammairien, naquit au Mans, en 1517, et mourut à Paris, en 1582. V. Leclerc.

mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu;

Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur[1].

Sçavoir mon[2], si Ptolemee s'y est trompé aultrefois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons[3].

Platon dict qu'il change de visage à touts sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeant l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote, que depuis leur premier roy, de quoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de touts leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif),

[1] Le bien que l'on possède plaît, et on le croit préférable à tout le reste. LUCRÈCE, V, 1411.

[2] *Il reste présentement à savoir.*

[3] Quoique ce qui suit cette phrase semble indiquer que par le monde Montaigne entend l'univers, et non la terre, on voit cependant que c'est de la terre qu'il parle ici; qu'il refuse de croire que les bornes en soient trouvées, et que Pascal a eu raison de lui reprocher ce scepticisme comme une ignorance. HAVET.

le soleil avoit changé quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternatifvement l'une en l'aultre; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoing Salomon et Esaïe; pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subiect aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques[1], le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un'ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference; divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternel : en luy sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants; se cachants, montrants; changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus[2] establissoit le monde estre composé par feu; et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui*[3]. Alexandre[4] escrivit à sa mere la narration d'un

[1] Celle de Platon.

[2] DIOGÈNE LAËRCE, IX, 8.

[3] Comme individus, il sont mortels; comme espèce, immortels. APULÉE, *de Deo Socratis*.

[4] Cette lettre d'Alexandre, aujourd'hui perdue, était probable-

presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus[1] disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline[2], et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs: Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain! Mais cette relation a ie ne sçais quoy encores

ment apocryphe, comme celles qui nous sont parvenues sous le nom de ce héros, et dans lesquelles il décrit ses expéditions dans l'Inde.

[1] Cic., *de Divinat.*, I, 19; Diodore, II, 31.

[2] *Nat. Hist.*, XXX, 1.

de plus heteroclite : elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit[1]; où il y avoit des estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes; où nos ieusnes et nostre caresme estoit representé, y adioustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit; icy on honoroit les sepultures; on les appliquoit là, et nommeement celle de sainct André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements; ailleurs, ils en rencontrerent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers; l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de diviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils feurent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux

[1] Il n'est pas besoin de faire remarquer ici combien la plupart des anecdotes racontées par Montaigne sont contestables.

ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encore gueres abbaissee; depuis, en ayant faict sortir d'aultres, et les voyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroict, la persuasion du iour du iugement, de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsides tyranniques; delicatesses de iardinages; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de touts les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant; ornements religieux peincts d'osse-

ments et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné, que d'obeissance; coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se voyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aulcunement insinuee en toutes les nations infidelles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure : et m'advertit cet exemple, d'une aultre plaisante diversité; car, comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes

vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx; si le ciel les agite et les roule à sa poste, Quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main[1] que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encores les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*[2], dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les presbtres d'Aegypte apprindrent à Solon[3], *Athenis tenue cœlum; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes*[4]; en

[1] *Nous affirmons.*

[2] Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VÉGÈCE, I, 2.

[3] PLATON, *Timée.*

[4] L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes, l'air est épais; aussi

maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles; icy subiects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers, ou ingenieux; obeïssants, ou rebelles; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant[1] que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : Si nous voyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs; Que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattants? Puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CICÉRON, *de Fato*, c. 4.

[1] HÉRODOTE, IX, 121.

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault ; Que, non par iouïssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir ; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

> Quid enim ratione timemus,
> Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te
> Conatus non pœniteat, votique peracti [1]?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient lui estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens [2], publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees ; remettant à la discretion de la puissance supresme le triage et chois d'icelles :

> Coniugium petimus, partumque uxoris; at illis
> Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor [3] :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere

[1] Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos désirs? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise, et même du succès? Juv., *Sat.*, X, 4.

[2] Platon, *Second Alcibiade.*

[3] nous voulons une épouse, et la voulons féconde ; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. Juv., *Sat.*, X, 352.

feut exaucee; son vin feut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouissance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy falut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et, quæ modo voverat, odit[1].

Disons de moy mesme : Ie demandois à la fortune, aultant qu'aultre chose, l'ordre sainct Michel, estant ieune; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaissé iusques à mes espaules et au dessoubs. Cleobis et Biton[2], Trophonius et Agamedes[3], ayant requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur piété, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt*[4]; il le faict par les raisons de

[1] Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. OVIDE, *Métam.*, XI, 128.

[2] HÉRODOTE, I, 31.

[3] PLUTARQUE, *Consolation à Apollonius*, c. 14.

[4] Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.*, XXII, 4.

sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le debvons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie;

> Si consilium vis:
> Permittes ipsis expendere numinibus, quid
> Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...
> Carior est illis homo quam sibi[1]:

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une battaille, ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme; duquel, par le calcul de Varro[2], nasquirent deux cents quatre vingt huit sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat*[3].

> Tres mihi convivæ propè dessentire videntur,
> Poscentes vario multum diversa palato:
> Quid dem? quid non dem? Renuis tu, quod iubet alter;
> Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus[4]:

nature debvroit ainsi respondre à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu; d'aul-

[1] Voulez-vous un conseil? je vous dirai: Laissons faire aux dieux; ils savent ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile: l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. Juv., *Sat.*, X, 346.

[2] S. Augustin, *de Civit. Dei*, XIX, 2.

[3] Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. Cic., *de Finib.*, V, 5.

[4] Il me semble voir trois convives dont les goûts ne s'accordent

tres, en la volupté; d'aultres, au consentir à nature; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cett'aultre de l'ancien Pythagoras,

> Nil admirari, prope res est una, Numici,
> Solaque, quæ possit facere et servare beatum[1],

qui est la fin de la secte pyrrhonienne : Aristote[2] attribue à magnanimité n'admirer rien : et, disoit Archesilas[3], les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens, mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx; il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'*ataraxie*[4], qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que, pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius, le plus sçavant

pas, demandant des plats différents, accommodés pour chacun d'eux. Que leur donnerai-je? que ne leur donnerai-je pas? Toi tu refuses ce que l'autre demande, et ce que tu veux paraîtra sans doute aigre et détestable aux autres. HOR., *Epist.*, II, 2, 61.

[1] Ne s'étonner de rien, Numicus, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. HOR., *Epist.*, I, 6, 1.

[2] *Morale à Nicomaque*, IV, 3.

[3] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypot.*, I, 33.

[4] *La tranquillité parfaite.*

homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suitte des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit!

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux lois de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins[1]; non seule-

[1] Voici l'indication des révolutions religieuses de l'Angleterre, auxquelles Montaigne fait allusion : Le 4 novembre 1534 le parlement s'assemble et arrête que le roi Henri VIII, ses héritiers et

ment en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion : de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ai veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien [1] plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son tre-

ses successeurs seront reconnus comme seuls chefs sur la terre de l'Église d'Angleterre. Depuis l'abolition de l'autorité papale jusqu'à la fin du règne de Henri, en 1547, la croyance de cette Église dépendit des caprices théologiques de son chef suprême. Sous son successeur, Édouard VI, la réforme fait les plus grands progrès; mais ce fut bientôt un problème assez difficile à résoudre, que de déterminer ce qui était ou n'était pas considéré comme constituant la foi de l'Église d'Angleterre. Marie Tudor monte sur le trône en 1553, et tous les statuts votés en dérogation de l'autorité papale sont révoqués. Elle poursuit les réformateurs, et en fait mourir un grand nombre sur les échafauds. La reine Élisabeth lui succède en 1558, rétablit bientôt la religion protestante, et se constitue chef de l'Église.

[1] Apollon.

pied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? » O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa saincte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les loix de nostre païs : » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyois hier en credit, et demain ne l'estre plus; et que le traiect d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà[1]?

Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque

[1] Certainement s'il la connaissait (la justice), il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et des Allemands. On la verrait plantée par tous les États du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit à ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice, qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. PASCAL.

certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi doubteuse que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car comment puis je nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?), ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifférentes : Thrasymachus, en Platon [1], estime qu'il n'a point d'aultre

[1] *De la République.*

droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Iungitur, et pietas geminato crescit amore [1];

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatûres; mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance; *nihil itaque amplius nostrum est*; *quod nostrum dico*, *artis est* [2]. Les subiects ont divers lustres et diverses considerations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là; l'aultre par un aultre.

[1] Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où les liens de la nature sont resserrés par un double amour. Ovide, *Métam.*, X, 331.

[2] Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre n'est qu'une production de l'art.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume [1] la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchants par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et plus honorable sepulture ; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques ; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution à assaillir et à defendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee ; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que

[1] Sextus Empiricus, *Pyrr. Hypot.*, III, 24.

nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage [1]. » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds, pour attraper un gouion [2]. » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer, « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois par la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx [3]. » Voilà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas :
Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre,
Spes est pacis [4].

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes [5]. » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : Oh! qu'iniustement le font mourir ces

[1] DIOGÈNE LAERCE, II, 78.
[2] ID., II, 67.
[3] ID., II, 68; HORACE, *Epist.*, I, 17, 1.
[4] Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attelle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. VIRG., *Énéide*, III, 539.
[5] DIOGÈNE LAERCE, I, 63.

meschants iuges? « Aimerois tu doncques mieulx que ce feust iustement? » luy repliqua il [1]. Nous portons les aureilles percees; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude [2]. Nous nous cachons pour iouïr de nos femmes; les Indiens le font en public [3]. Les Scythes immoloient les estrangiers en leurs temples; ailleurs les temples servent de franchise [4].

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit [5].

I'ay ouï parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus [6], et quel-

[1] Diogène Laerce, II, 35.

[2] Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypotyp.*, III, 24; Plutarque, *Vie de Cicéron*, c. 26; Juvénal, I, 105, etc.

[3] Sext. Empir., *ibid.*, I, 14; III, 24.

[4] Id., *ibid.*

[5] De là, la haine des peuples entre eux, parce que chacun déteste les dieux de son voisin, et croit qu'il n'y a point d'autres dieux que ceux qu'il adore. Juvénal, XV, 37.

[6] Barthole, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, né à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1313, mort à Pérouse, en 1356. Pour faire connaitre l'ordre et la marche d'une procédure, il imagina un procès entre la Vierge et le diable, dont Jésus était constitué juge. Les parties comparaissaient en personne; le diable demandait qu'on remit sous son joug le genre humain, dont il disait avoir été le maître depuis la chute d'Adam; il s'appuyait sur les lois, qui veulent que celui qui a été dépouillé mal à propos d'une longue possession y soit rétabli de suite. La Vierge lui répondait qu'il n'était qu'un possesseur de mauvaise foi... Le genre humain gagna son procès, et le diable, pour cette fois, ne put s'en remettre en possession. Cet ouvrage, intitulé : *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris Jocoserius*, Hanau, 1611, in-8°.

Baldus (Bernardin), abbé de Guastala, né à Urbin, l'an 1553, mort en 1617, l'un des plus savants hommes de son temps. Ou

que matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers; ce qu'une compaignie a iugé, l'aultre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits.

lui doit des commentaires sur *les Mécaniques d'Aristote;* une vie de tous les mathématiciens, un poëme sur l'art de naviguer, cinq livres *de Nova Gnomonice.* Il a travaillé sur Vitruve (*de Verborum Vitruvianorum significatione*); etc. Il s'était spécialement appliqué à l'étude des mathématiques, du droit canon, à celle des Pères et des conciles, et à celle des langues orientales. Voir BAYLE, au mot *Baldus.*

Arcesilaus disoit [1] n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur... Quæramus, ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint* [2]. Ces deux derniers lieux stoïques, et, sur ce propos, le reproche de Dicaearchus à Platon mesme [3], montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessifves.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivieres; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont

[1] PLUTARQUE, *Règles et Préceptes de santé*, c. 5.

[2] A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. CIC., *Tusc. quæst.*, V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. CIC., *de Finib. bonor. et mal.*, III, 20. — Voyons (disent les stoïciens) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

[3] CIC., *Tusc. quæst.*, IV, 34.

leurs iugements souvent tresesloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies; Chrysippus disoit[1] qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides[2], pour luy avoir veu faire l'arbre fourché[3] sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte; iusques à ce que Crates le feut visiter, et adioustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle iusques lors il avoit suivy[4]. Ce que nous appellons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'es-

[1] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 31.

[2] HÉRODOTE, VI, 129.

[3] *Faire l'espalier*, c'est-à-dire *se tenir sur la tête, les pieds en l'air*.

[4] DIOG. LAERCE, VI, 94.

timoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler[1] les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publicques, c'est non seulement espandre partout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là ; mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance :

> Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
>   Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
> Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
>   Numquid securus non potes arrigere[2]?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

> Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
>   Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
> Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
>   Turba fututorum est. Ingeniosus homo es[3].

[1] *Déprécier.*

[2] Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? MARTIAL, III, 70.

[3] Dans toute la ville, ô Cécilianus! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avait la

On demanda à un philosophe[1] qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Ie plante un homme : » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur[2] tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole ; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes, exerceant en public sa masturbation, faisoit souhait en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant[3]. » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine rue[4]. » Les femmes philosophes, qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion ; et Hipparchia ne feut receue en la societé de Crates, qu'à condition de

liberté ; mais, depuis que tu la fais garder, la foule des soupirants est immense. Tu es un homme ingénieux ! MARTIAL, I, 74.

[1] Diogène le cynique.

[2] S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 20.

[3] DIOGÈNE LAERCE, VI, 69.

[4] ID., VII, 58.

suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle[1]. Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix, et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras[2], de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que touts subiects avoient en eulx les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles

[1] DIOGÈNE LAERCE, VI, 96.
[2] SEXT. EMPIRIC., *Pyrrh. Hypot.*, I, 29 et 32.

erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement touts les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on vouldra, comme aux Sibylles; il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage[1]. Que l'aucteur puisse gaigner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement; ne lui chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au con-

[1] C'est-à-dire *voilà pourquoi le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.*

traire, de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy[1]. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on lui faict dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à touts offices, ouvrages et artisans; general conseiller à toutes entreprinses: quiconque a eu besoing d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle: et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en fa-

[1] *Landy*, présent que les écoliers faisaient à leur maître à l'époque de la fête et de la foire du *Landy*, qui se tenait à Saint-Denis. La foire du Landy, fondée par Dagobert, en 629, était ouverte le jour de la fête de l'apôtre de la France, et durait quatre semaines. Cette foire de l'abbaye royale de Saint-Denis se perpétua, avec ses divers priviléges, jusqu'en 1789. Elle a lieu maintenant le 11 janvier, le 24 février, et le 9 octobre.

veur des leurs. Voyez demener et agiter Platon: chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente lon[1] a soy mesme, selon le different cours des choses; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela, vifvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elle les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'aultre, il argumentoit qu'il n'estoit ni doulx, ni amer. Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'aultre, ou touts les deux; car ceulx cy gaignent tousiours le hault poinct de la dubitation. Les cyrenaiens tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun. » Les epicuriens logent aux sens tout iugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon a voulu le iugement de la verité, et

[1] *Et on le met en opposition à lui-même,* etc. Coste.

la verité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant; car, puisque le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

> Via qua munita fidei
> Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis[1] :

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voilà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque ne peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

> Invenies primis ab sensibus esse creatam
> Notitiam veri; neque sensus posse refelli...

[1] Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le cœur de l'homme, et le sanctuaire de l'esprit. LUCRÈCE, V, 103.

Quid maiore fide porro, quam sensus, haberi
Debet[1]?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours fauldra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict[2] que Chrysippus, ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire ; sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre ; et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu[3] ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens ; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de touts sens naturels. Ie veois plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens? Car, s'il en manque quelqu'un,

[1] Vous serez convaincu que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage... Quel autre guide mérite plus notre confiance? LUCRÈCE, IV, 479, 483.

[2] *Academ.*, II, 27.

[3] PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, c. 9.

nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'aultre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
An confutabunt nares, oculive revincent[1]?

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum quique potestas
Divisa est, sua vis cuique est[2].

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons ; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour en-

[1] L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer? LUCRÈCE, IV, 487.

[2] Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa force particulière. ID., *ibid.*, v. 490.

tendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent[1] ny prez ny loing.

I'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant, duquel il estoit parrain; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant! qu'il le faict beau veoir! qu'il a le visage gay! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue; il faict clair; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute[2], et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croist y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voilà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer; et puis on luy dict encores que voilà un lievre prins : le voilà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qui le sont. L'esteuf[3], il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la harquebuse, il en tire à l'adventure,

[1] *Ne le saisissent, ne le conçoivent de près ni de loin.*
[2] Le tir à la cible.
[3] Balle pour le jeu de paume.

et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier [1].

Que sçait on si le genre humain faict une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animaulx, qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire [2]? et si aulcuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens [3]; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la doulceur : oultre cela, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitifves en nature propres à les iuger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeust à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les

[1] *Qu'il a tiré haut, ou à côté du but.* E. Johanneau.
[2] *Que nous ayons à regretter.*
[3] Sextus Empir., *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien, s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car, oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences, et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'aultre ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la vue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit il l'accord de huict, ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement, et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude

et foiblesse de nos sens : car, puisque toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame. est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extrême difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chaque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge :

> Quidquid id est, nihilo fertur maiore figura,
> Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur :

Que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloingné, sont toutes deux vrayes :

> Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
> Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli[1]:

et resoluement, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens. » Timagoras iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle,

[1] Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent... Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRÈCE, IV, 380, 387.

et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens [1], est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque:
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda [2].

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison deraisonnable, folle, et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvanta-

[1] *Aux yeux des épicuriens.*

[2] Ce que voient les sens, à tous les moments de la vie, est vrai. Si la raison ne peut analyser la cause pourquoi les objets qui de près sont carrés paraissent ronds de loin, il vaut mieux, cependant, expliquer d'une manière fausse cette double perception, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car, ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison : la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500.

geuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances ; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes lui faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses ; » et que ce que disent les stoïciens, soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retenir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

> Exstantesque procul medio de gurgite montes,
> Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
> Apparent, et longe divolsi licet, ingens
> Insula coniunctis tamen ex his una videtur...
> Et fugere ad puppim colles campique videntur,
> Quos agimus præter navim, velisque volamus...
> Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
> Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
> Vis, et in adversum flumen contrudere raptim[1] :

[1] Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse ; et, quoique très-distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande

A manier une balle de harquebuse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à touts coups. Ie laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voisines, plus vifves et substancielles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la doulceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche, qui ne se sente touchee de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimonies, et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque

île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. LUCRÈCE, IV, 398, 390, 421.

horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon[1] avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux[2], en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy; disant : « Ie romps ce qui est à toy; comme tu corromps ce qui est à moy[3]. » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses

[1] DIOG. LAERCE, IV, 23.
[2] *Blâmable.*
[3] DIOG. LAERCE, IV, 36.

sont empruntees d'un page ou d'un laquay ; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la mer oceane ; encores fault il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu; gemmis, auroque teguntur
Crimina; pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa requiras:
Decipit hac oculos ægide dives amor[1].

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son umbre,

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur;
Dumque petit, petitur; pariterque accendit, et ardet[2]:

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vifve !

Oscula dat, reddique putat; sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus[3].

[1] Nous sommes séduits par la parure ; l'or et les pierreries cachent les défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui plait en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est le miroir avec lequel l'amour opulent éblouit nos yeux. Ovide, *de Remed. amor.*, I, 343.

[2] Il admire toutes les choses qui le rendent lui-même digne d'admiration. L'insensé ! il se désire lui-même ; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. Id., *Métam.*, III, 424.

[3] Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond ; il la saisit, il l'embrasse ; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les ser-

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame de Paris; il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs), que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne feusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me feusse porté à escient au dangier. I'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne asseurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les preci-

rant trop vivement. OVIDE, *Métam.*, X, 256. Il y a dans Ovide, *loquiturque, tenetque.*

pices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*[1] : qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe[2] se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de touts les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie, car ils ont touts cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore*[3]. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce

[1] De sorte qu'on ne peut regarder en bas sans que le vertige ne saisisse les yeux et l'esprit. TITE LIVE, XLIV, 6.

[2] Démocrite.

[3] Souvent les esprits sont vivement surexcités par certaines apparences, par des cris, par des chants; souvent aussi par l'inquiétude et par la crainte. CIC., *de Divinat.*, I, 37.

fleuteur protocole[1] de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oïons, agitez de cholere, nous ne l'oïons pas tel qu'il est :

> Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas[2]:

l'obiect que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est;

> Multimodis igitur pravas turpesque videmus
> Esse in deliciis, summoque in honore vigere[3];

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous

[1] *Protocole,* celui qui se tient derrière un orateur ou un acteur pour lui *souffler* sa harangue ou son rôle.

[2] Alors on voit deux soleils et deux Thèbes. VIRGILE, *Énéide*, IV, 470.

[3] Nous voyons souvent des femmes laides et méprisables inspirer les plus vives passions, et recevoir les plus grands hommages. LUCRÈCE, IV, 1152.

n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

> In rebus quoque apertis noscere possis,
> Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni
> Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ[1].

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement et obscurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve; ouy, comme de la nuict à l'umbre : là elle dort, icy elle sommeille: plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veois pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes

[1] Les corps même les plus distincts, si l'âme ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours *été à une* très-grande distance. LUCRÈCE, IV, 812.

de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil; car en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'aultres la veue, d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust. Democritus[1] disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitifves beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme; nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa[2]:

quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selon nous, ou selon le serpent? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons? Pline[3] dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui

[1] PLUTARQUE, *des Opinions des philosophes*, IV, 10.

[2] Les diverses substances sont tellement différentes entre elles, que ce qui est un aliment pour les uns, est un poison pour les autres; souvent, en effet, le serpent, touché par la salive de l'homme, dépérit et se tue en se mangeant lui-même. LUCRÈCE, IV, 638.

[3] *Nat. Hist.*, XXXII, 1.

sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme: laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous :

> Larida præterea fiunt, quæcunque tuentur
> Arquati[1] :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment *Hyposphagma*, qui est une suffusion de sang soubs la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes[2]. Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires? car nous en voyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur; à celles là il est vraysemblable que la couleur des obiects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaulx comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette

[1] Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 333.

[2] SEXTUS EMPIR., *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles:

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina[1].

Si nous avons les aureilles empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement[2]: les animaulx qui ont les aureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'aureille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous voyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumiere des flambeaux, une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet:

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, trementia pendent:
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore[3]:

il est vraysemblable que les yeulx des animaulx, que

[1] Nous voyons aux lampes une double lumière; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. Lucrèce, IV, 451.

[2] Sextus Empir., *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

[3] C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent dans leur vaste enceinte: l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux sont teints d'une lumière mobile. Lucrèce, IV, 73.

nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat touts les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un homme de trente ans; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparoist blanche; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre? une peincture semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate[1] : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust? il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est

[1] SEXTUS EMPIR., *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

plaisant au goust, mal plaisant à la veue[1] : ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin*, il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appoinctant et estrecissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiect qu'ils representent, à fin que les membres qu'ils avoient à employer, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire[2]; auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions, et que les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles;

> Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
> Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se[3];

l'humeur[4] que succe la racine d'un arbre, elle se faict

[1] SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

[2] SÉNÈQUE, *Nat. Quæst.*, I, 16.

[3] De même les aliments s'absorbent en pénétrant dans nos membres et nos tissus, et se transforment eux-mêmes en une substance nouvelle. LUCRÈCE, III, 703.

[4] SEXTUS EMPIR., *Pyrrh. Hypot.*, I, 14.

tronc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subiects? ou s'ils les ont telles? et sur ce doubte que pouvons nous resoudre de leur veritable essence? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglees? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? pourquoy[1] n'a le temperé quelque forme des obiects relatifve à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimera il pareillement son charactere? le degousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,

[1] Sextus Empir., *Pyrrh. Hypot.* I, 14.

Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta:
Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita iudiciis fallacibus omnia primis:
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est[1].

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'aultre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car, s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat; s'il est ieune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant, et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et, à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous fauldroit un instrument iudicatoire; pour verifier cet instrument, ils nous y fault de la demonstration; pour verifier la demonstration, un

[1] Ainsi, dans la construction d'un édifice, si les premières mesures sont mal prises, si l'équerre dévie de la ligne droite, si quelque partie n'est point de niveau, l'ensemble sera nécessairement de travers et déjeté; on n'aura qu'un bâtiment disgracieux, se tenant à peine, penché en avant, renversé en arrière, et sans harmonie; de telle sorte que certaines parties, toutes neuves encore, semblent vouloir tomber, et qu'enfin l'édifice entier s'écroule, trahi par les premières fautes de l'architecte. Il faut de même que les jugements que vous porterez sur les choses soient faux, si les perceptions de vos sens sont fausses elles-mêmes. LUCRÈCE, IV, 514.

instrument : nous voylà au rouet[1]. Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison; aulcune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres; ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens; laquelle passion et subiect sont choses diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui vouldroit toutesfois iuger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances[2], comme nous veoyons par experience : sera ce qu'aulcunes apparences choisies reglent les aultres? il fauldra verifier cette choisie par une aultre

[1] C'est-à-dire *au bout de nos inventions*. Je trouve, dans le Dictionnaire de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens. COSTE.

[2] *Leur diversité.*

choisie, la seconde par la tierce; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin, il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle [1].

Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir

[1] Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination : nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante, pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. PASCAL.

avant qu'il soit nay. Platon disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance[1] et variation perpetuelle; opinion commune à touts les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile[2] : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous apellons Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus[3], Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doibt pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient auiourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres : « et[4] qu'il ne se pouvoit trouver « une substance mortelle deux fois en mesme estat; « car, par soubdaineté et legiereté de changement, « tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle vient, « et puis s'en va; de façon que ce qui commence à « naistre ne parvient iamais iusques à perfection « d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve iamais « et iamais n'arreste comme estant à bout, ains, de-

[1] *Changement.*

[2] *Caduque.*

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 58.

[4] Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot pour mot du traité de PLUTARQUE, sur le mot EI, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot.

« puis la semence, va tousiours se changeant et muant « d'un à aultre; comme de semence humaine se faict « premierement, dans le ventre de la mere, un fruict « sans forme, puis un enfant formé, puis, estant hors « du ventre, un enfant de mammelle, aprez il devient « garson, puis consequemment un iouvenceau, aprez « un homme faict, puis un homme d'aage, à la « fin decrepite vieillard; de maniere que l'aage et « generation subsequente va tousiours desfaisant et « gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res: omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit[1].

« Et puis, nous aultres sottement craignons une es- « pece de mort, là où nous en avons desia passé et en « passons tant d'aultres : car, non seulement, comme « disoit Heraclitus, la mort du feu est génération de « l'air, et la mort de l'air, generation de l'eau; mais « encores plus manifestement le pouvons nous veoir « en nous mesmes; la fleur d'aage se meurt et passe « quand la vieillesse survient, et la ieunesse se ter- « mine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en « la ieunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, « et le iour d'hier meurt en celuy du iour d'huy, et « le iour d'huy mourra en celuy de demain, et n'y a

[1] Le temps change la face entière du monde; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeure constamment le même; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions, et les métamorphoses continuelles de la nature. Lucrèce, V, 826.

« rien qui demeure ne qui soit tousiours un ; car qu'il
« soit ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes et
« uns, comment est ce que nous nous esiouïssons
« maintenant d'une chose, et maintenant d'une aul-
« tre ? comment est ce que nous aimons choses con-
« traires ou les haïssons, nous les louons ou nous les
« blasmons ? comment avons nous differentes affec-
« tions, ne retenants plus le mesme sentiment en la
« mesme pensee ? car il n'est pas vraysemblable que,
« sans mutation, nous prenions aultres passions ; et
« ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme.
« il n'est doncques pas aussi ; ains, quand et l'estre
« tout un, change aussi l'estre simplement, devenant
« tousiours aultre d'un aultre : et par consequent se
« trompent et mentent les sens de nature, prenants
« ce qui apparoist pour ce qui est, à faulte de bien
« sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce doncques
« qui est eternel ; c'est à dire, qui n'a iamais eu de
« naissance, ny n'aura iamais fin ; à qui le temps n'ap-
« porte iamais aulcune mutation : car c'est chose
« mobile que le Temps, et qui apparoist comme en
« umbre, avecques la matiere coulante et fluante,
« tousiours sans iamais demeurer stable ny perma-
« nente, à qui appartiennent ces mots, Devant, et
« Aprez, et A esté, ou Sera, lesquels tout de prime
« face montrent evidemment que ce n'est pas chose
« qui soit ; car ce seroit grande sottise, et faulseté
« toute apparente, de dire que cela soit, qui n'est pas
« encores en estre, ou qui desia a cessé d'estre ; et
« quant à ces mots, Present, Instant, Maintenant, par
« lesquels il semble que principalement nous souste-

« nons et fondons l'intelligence du temps, la raison « le descouvrant, le destruict tout sur le champ; car « elle le fend incontinent, et le partit en futur et en « passé, comme le voulant veoir necessairement des- « party en deux. Autant en advient il à la nature qui « est mesuree, comme au temps qui la mesure; car « il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui « soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nees, « ou naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce « seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui Est, « que Il feut, ou Il sera; car ces termes là sont des « declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne « peult durer ny demeurer en estre : parquoy il « fault conclure que Dieu seul Est, non point selon « aulcune mesure du temps, mais selon une eternité « immuable et immobile, non mesuree par temps, ni « subiecte à aulcune declinaison; devant lequel rien « n'est, ny ne sera aprez, ny plus nouveau ou plus « recent; ains un realement Estant, qui, par un seul « Maintenant, emplit le Tousiours; et n'y a rien qui « veritablement soit, que luy seul, sans qu'on puisse « dire, Il a esté, ou, Il sera, sans commencement et « sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen, ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il [1], et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde :

[1] SÉNÈQUE, *Natur. quæst.*, I, *Præfat.*

car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassee plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant haulser et soublever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

(SUITE.)

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.

